1.26.11.

Library of the Theological Seminary

PRINCETON, N. J.

Division GR15

Section L77

v.17

LES

LITTÉRATURES POPULAIRES

TOME XVII

LES

LITTÉRATURES

POPULAIRES

DE

TOUTES LES NATIONS

TRADITIONS, LÉGENDES
CONTES, CHANSONS, PROVERBES, DEVINETTES
SUPERSTITIONS

TOME XVII

PARIS
MAISONNEUVE ET Cie, ÉDITEURS
25, QUAI VOLTAIRE, 25
1883

Tous droits réservés

CHANSONS POPULAIRES

DE L'ALSACE

TOME I

CHANSONS POPULAIRES

DE L'ALSACE

PAR

J. B. WECKERLIN

LIBRARY OF PRINCETON
JAN 26 1911
THEOLOGICAL SEMINARY

TOME I

PARIS
MAISONNEUVE ET Cie, ÉDITEURS
25, QUAI VOLTAIRE, 25
1883

Tous droits réservés

AVANT-PROPOS

—※—

Déjà, depuis bien des années, j'avais formé le projet d'écrire l'histoire de la chanson populaire de ma province natale (1) ; d'autres occupations sont venues interrompre ce travail, mais la collection des documents n'a fait que grandir depuis ce temps : chaque année, en revoyant l'Alsace durant mes vacances du Conservatoire, je recueillais un certain nombre de chansons, transcrites sous la dictée des chanteurs du pays..... chanteurs n'est peut-être pas le mot, car c'étaient des ouvriers de fabrique, des

(1) En 1861 et 1862, le Journal de Guebwiller *et d'autres organes de publicité en Alsace faisaient un appel aux collectionneurs.*

paysans et des paysannes, des servantes, d'anciens soldats et aussi de bonnes vieilles dames qui me fredonnaient volontiers quelques refrains lointains de leur jeunesse.

Plusieurs de mes amis m'ont aidé dans mes recherches ; ce serait une ingratitude que de l'oublier, et finalement ma gerbe s'est trouvée assez grande pour me permettre d'en faire part au public.

Quant à une collection complète des chansons populaires d'une province, qui peut avoir la prétention de la posséder ? Ni moi ni qui que ce soit. Je donne ce que j'ai recueilli ; ce sera un premier jalon qui engagera, je l'espère, d'autres alsaciens à faire de même.

M. Auguste Stöber, dont les bons conseils pour cet ouvrage m'ont été précieux, a publié en 1842 une brochure de 116 pages, intitulée Elsässisches Volksbüchlein *(Livret populaire alsacien) (1). C'est, en réalité, le premier essai de collection des chansons populaires de l'Alsace ; malheureusement il ne contient pas d'airs notés ; or, l'un ne va pas sans l'autre. Les chansons du peuple, qu'on veut bien appeler* Poésies populaires, Littérature populaire, *sont généralement*

(1) Une seconde édition a été commencée, plus développée, en 1859, mais elle en est restée au premier fascicule Kinderwelt *(Monde des enfants).*

de bien pauvres poésies et ne représentent pas un genre de littérature éminemment remarquable ; si bien que les lire au lieu de les chanter ne donne nullement l'idée de leur valeur, surtout de leur naïveté, qui est le meilleur titre qu'elles puissent réclamer pour être réellement intéressantes. Ajoutons, toutefois, que le langage ou le dialecte donne de l'originalité et une saveur particulière à ces pièces ; ainsi les deux qualités que nous venons d'énumérer, la naïveté et le dialecte, l'emportent évidemment sur la pensée, qui brille rarement par la distinction ou la nouveauté.

Si la chanson populaire de l'Alsace ne pouvait prétendre à mieux que ce que lui accordent les auteurs français qui en ont cité parfois, ce ne serait pas la peine d'y revenir. Que trouvons-nous, en effet ? Quatre chansons allemandes, informes, dans Laborde (1) ; ces chansons ne sont pas plus strasbourgeoises que cochinchinoises ; même la quatrième de ces pièces est une poésie estropiée de la fin du XVI^e^ siècle, avec de la musique d'un compositeur du XVIII^e^.

A Paris, on n'a jamais entendu d'autre chanson alsacienne que In Lauterbach hab' ich mein Strumpf verloren, *« J'ai perdu mon bas à Lauter-*

(1) *Laborde, 2^e^ volume des* Essais sur la musique, *p. 431.*

bach, » chanson hessoise, ressuscitée dernièrement par MM. Erckmann et Chatrian, dans l'une de leurs pièces de théâtre. Beaucoup d'autres chansons allemandes ont pris droit de cité en Alsace, mais ce pays possède aussi un fonds qui lui est propre, comme on le verra bien.

Les pièces en dialecte ne peuvent induire en erreur comme origine, mais quelquefois l'ouvrier alsacien se met à poétiser, et alors c'est en haut-allemand (hoch deutsch), *aussi quel allemand, grand Dieu !* Das Paradeis, ich habe gegreint (geweint) *et tant d'autres expressions monstrueuses viennent embellir ces productions de la muse populaire, qui ferait bien mieux, en tout cas, de s'en tenir à l'alsacien. L'ouvrier, bien plus que le cultivateur, éprouve le besoin de chanter devant le mouvement régulier, monotone et étourdissant à la fois de son métier. Ce besoin de chanter est plus fort que lui, soit dans les moments heureux, soit le cœur serré par la tristesse, d'où est venue cette poétique expression :* Avoir des larmes dans la voix.

La langue alsacienne attend encore son glossaire ; il le faudrait double : l'un pour le Haut-Rhin, l'autre pour le Bas-Rhin, leur différence de prononciation étant considérable.

Je n'allongerai pas cet avant-propos par une dissertation philologique ; j'appellerai seulement la bienveillante attention du lecteur sur ces trois signes : î *se prononce entre* i *et* é, *c'est-à-dire l'*é *accent aigu se rapprochant de l'*i ; ä *devra se prononcer comme l'*a *français, car on sait que l'*a *allemand est beaucoup plus guttural et plus rapproché de l'*o ; ü *correspond à la prononciation de l'*u *français, l'*u *allemand se disant* ou.

Après la publication de cette édition française, je compte faire paraître en Alsace l'Album complet des chansons avec accompagnement de piano, texte alsacien seul, sans traduction.

J'ose espérer qu'une critique éclairée et bienveillante indiquera les côtés incomplets de cet ouvrage (elle aura bien à faire), afin qu'une autre édition puisse en profiter..... C'est ainsi que l'auteur, dans sa préface, exprime généralement son espoir pour une seconde édition, et cependant j'ai lu quelque part : « Notre vie est entre les mains de Dieu, qui souvent fait dire aux auteurs leur dernier mot, quand ils y pensent le moins. »

J.-B. Weckerlin.

LES NOMS ILLUSTRES

DE L'ALSACE

PRINCIPALEMENT CEUX DES POÈTES

ESSAI CHRONOLOGIQUE

Lors de la conquête des Gaules par Jules César (cinquante-neuf ans avant Jésus-Christ), une peuplade celte, les Rauraques et quelques tribus venues de la Germanie habitaient l'Alsace, qui ne portait pas encore ce nom. Clovis réunit ce pays à la monarchie des Francs ; plus tard, il échut à la Lorraine, puis tomba sous la domination germanique, redevint français sous Louis XIV, et 222 ans après..... non, je m'arrête là.

Bien avant l'époque des troubadours, l'Alsace avait déjà donné naissance à des savants et à des poètes.

l'Est, et Hugues, un frère puiné d'Odile, résolut de réconcilier son père avec elle. Il la fit venir à Hohenbourg, le château d'Adalric. Quand le cortège arriva et que Hugues avoua à son père sa louable initiative, le féroce ripuaire lui asséna un tel coup que le jeune homme en mourut.

Ce nouveau meurtre, car Adalric en avait commis bien d'autres, le fit rentrer en lui-même ; il consentit à voir sa fille, la reçut et l'aida à fonder divers monastères; tout d'abord celui de Hohenbourg près d'Obernai, célèbre dans les annales de l'Alsace.

Vers l'an 700, cette vertueuse princesse fit construire une chapelle et un hôpital sous le vocable de Saint-Nicolas, aux pieds de Hohenbourg, pour les pauvres malades qui n'avaient pas la force d'escalader la montagne. Cette fondation s'agrandit successivement et devint la célèbre abbaye de Niedermünster, *ou Bas-Moutier. D'après Grandidier, les chanoinesses de Hohenbourg apprenaient toutes le latin pour l'intelligence des livres sacrés ; l'étude de cette langue occupait leur noviciat.*

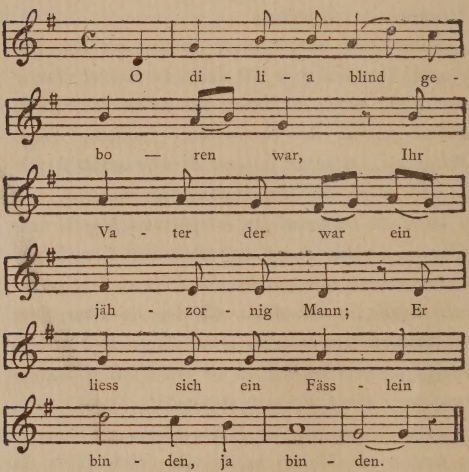
A une époque où l'Europe était encore aussi barbare en littérature qu'en civilisation, des abbesses de Hohenbourg se firent remarquer tant par leur piété

que par leur instruction dans les arts et plus particulièrement dans la poésie.

Sainte Odile paraît avoir atteint un âge très avancé; Grandidier la fait naître en 660 et mourir vers 720; mais la plupart des autres biographes, comme Jérôme de Guebwiller, Lecointe, Hugo Peltre, etc., reportent la mort de cette sainte à 760 ou 768, ce qui lui ferait dépasser les cent ans. Elle a laissé un testament qui est parvenu jusqu'à nous (il y en a même deux), reproduits par Grandidier. Ces documents attestent les grands biens dont jouissait la fille du duc Athic. Ce duc lui-même, dans ses dernières années, vécut retiré du monde à Hohenbourg, converti en maison de prière; il y mourut neuf jours avant sa femme Bereswinde, 690.

En 1044, un abbé de Moyen-Moutier, Humbert, a écrit en vers latins une vie de sainte Odile, la première abbesse de Hohenbourg. Il sera encore question de cette célèbre abbaye à Herrade de Landsperg *(1).*

(1) On trouvera des renseignements plus développés dans Jérôme de Guebwiller, Grandidier, Histoire de l'Église de Strasbourg, *vol. I, p. 90 et p. 341. Voir également Albrecht; Hugues Peltre; Levrault; l'abbé Winterer; Bussière; etc.*

CHANSON SUR SAINTE ODILE

Er schlug dem Fass den Boden ein,
Und setzte jung Odilia drein,
Und setzt' sie auf das Wasser,
Ja Wasser.

So schwamm sie fort drei Tag und Nacht,
So schwamm sie dem Müller wohl vor das Rad,
Dass sich das Rad thät stillen,
Ja stillen.

Dans la tradition populaire, le souvenir de sainte Odile s'est conservé par la chanson que voici, déjà publiée dans le second volume des chansons populaires de Kretschmer; Zuccalmaglio y met en note que cette pièce, d'origine alsacienne, est chantée tout le long du Rhin.

Odile était née aveugle;
Son père, un homme emporté,
Fit cercler un tonneau,
Un tonneau.

Il enfonça le fond du tonneau,
Et y mit la jeune Odile;
Le tonneau fut placé sur l'eau,
Sur l'eau.

Ainsi elle demeura trois jours et trois nuits;
Le tonneau fut poussé devant la roue d'un moulin,
Et la roue cessa de tourner,
De tourner.

Der Müller aus der Mühle sprang :
« O Gott was ist an meinem Rad,
Das sich das Rad thut stillen,
Ja stillen. »

Er schlug dem Fass den Boden aus,
Und zog die junge Odilia d'raus,
Und zog sie aus dem Wasser,
Ja Wasser.

Er zog sie auf bis in's zwanzigste Jahr,
Es ward ein Mädchen gar hell und klar,
Da riefen alle Kinder,
Ja Kinder :

« Odilia soll heissen ein Findelkind,
Oder sie soll suchen ihre Mutter geschwind,
Dazu auch ihren Vatter,
Ja Vatter. »

— Eh' ich will heissen ein Findelkind,
Will ich aufsuchen meine Mutter geschwind,
Dazu auch meinen Vater,
Ja Vater. —

Sie kniete auf dem Marmelstein,
Sie kniet sich Löcher in ihre Bein,
Und weint sich nass die Wangen,
Die Wangen.

Le meunier s'élança hors du moulin :
« Grand Dieu ! qu'y a-t-il donc à ma roue,
Pour la faire arrêter,
Pour l'arrêter ? »

Il enfonça le fond du tonneau,
Et en retira la jeune Odile,
Et la retira hors de l'eau,
De l'eau.

Il l'éleva jusqu'à l'âge de vingt ans ;
C'était une fillette douce et bonne,
Alors s'écrièrent tous les enfants,
Les enfants :

« Un enfant trouvé doit s'appeler Odile,
Ou bien elle doit chercher bien vite sa mère,
Egalement son père,
Son père. »

— Avant qu'on m'appelle orpheline,
Je veux aller à la recherche de ma mère,
Egalement de mon père,
De mon père. —

Elle s'agenouilla sur le marbre,
Jusqu'à en avoir des trous dans les genoux,
Et arrosa ses joues de larmes,
De larmes.

Sie betet drei Tage und drei Nacht,
Bis das der böllische Satan bracht
Den Vater auf dem Rücken,
Ja Rücken.

Es ist geschehen, geschieht wohl nimmermehr,
Dass ein Kind seinen Vater erlösen thut,
Wohl aus den böllischen Flammen,
Ja Flammen.

Voilà comment les légendes populaires arrangent l'histoire; il faut convenir que le merveilleux surtout charme le peuple, c'est pour lui un élément indispensable. On remarquera aussi la triade fatidique, qui paraît si souvent dans la chanson populaire de tous les pays, et qu'on retrouve même dans l'antiquité.

Cette chanson sur sainte Odile a tout au plus un siècle, et encore..... Il a dû en exister bien d'autres qui ne nous sont point parvenues. On trouvera aux chansons religieuses un cantique sur sainte Odile.

L'ÉVÊQUE HEDDON

D'après la plupart des historiens, et Grandidier en tête, Heddon descendait de la famille des comtes d'Alsace Athic ou Adalric; même par la femme de

Elle pria trois jours et trois nuits,
Jusqu'à ce que l'infernal Satan
Apportât le père sur son dos,
Sur son dos.

C'est arrivé, mais n'arrivera plus,
Qu'un enfant délivre son père
Des flammes de l'enfer,
De l'enfer.

ce comte, il avait un lien de parenté avec saint Léger. Ce fut un digne élève de saint Firmin, à l'abbaye de Reichenau.

Heddon parvint à l'évêché de Strasbourg en 734. Homme pieux et instruit, il employa les grandes richesses dont il disposait pour le bien de ses ouailles. Il accompagna Charlemagne à Rome, auprès du pape Adrien, et, à son retour, établit des réformes sages et nécessaires dans tous les monastères sur lesquels s'étendait son autorité. Il créa dans la cathédrale de Strasbourg une école qui devint célèbre sous ses successeurs. Heddon mourut en 776, dans un âge très avancé, laissant un remarquable testament.

FULRADE

Parmi les noms à citer au VIII^e^ siècle, l'un des

plus illustres est celui de Fulrade, né à Saint-Hippolyte, d'une famille importante de l'Alsace. Il devint abbé de Saint-Denis et occupa, comme dit Grandidier, ce qu'on appellerait aujourd'hui la place de Grand-aumônier de France. Fulrade fut chargé, en 751, par Pepin, d'aller consulter le pape Zacharie sur la disposition qu'on devait faire du trône de France, et rapporta à Pepin la favorable réponse qui lui destinait la couronne. Tout-puissant à la cour sous Pepin, sous Carloman et sous Charlemagne, Fulrade est le seul abbé de Saint-Denis auquel on donna le titre de saint; il mourut en 784.

A Fulrade il faut joindre saint Paulin, également l'un des plus doctes prélats du règne de Charlemagne; celui-ci l'éleva, vers l'an 776, à la dignité de patriarche d'Aquilée, dont le siège était alors à Frioul. Il avait pris naissance en Austrasie, selon toute probabilité en Alsace. L'abbé Lebœuf nous dit : « Je ne sais même pas si l'opuscule que je tire de l'obscurité ne nous dévoilera pas que ce Paulin était des environs de Strasbourg (1). » L'opuscule en question se

(1) *L'abbé Lebœuf,* Dissertations sur l'histoire ecclésiastique et civile de Paris, *1739, p. 399. Voyez aussi la pièce de vers à la p. 426. On peut consulter encore Edelestand Du Méril,* Poésies latines antérieures au XII^e^ siècle, *p. 241.*

trouve dans le Manuscrit de Limoges, *c'est un chant funèbre sur Hèric ou Eric, duc de Frioul, dont l'amitié pour Paulin est confirmée par la 94e lettre d'Alcuin. E. de Coussemaker donne ce* Planctus *noté dans son* Harmonie au moyen-âge *(1).*

Saint Paulin a également composé diverses hymnes à la louange de Dieu.

Voici les quatre premières strophes de cette élégie sur Héric, les seules qui intéressent l'Alsace :

VERSUS PAULINI DE HERICO DUCE

Mecum Timavi (2)
Saxa, novem flumina,
Flete per novem
Fontes redundantia
Quae salsa gluttit
Unda Ponti Jonici,
Histris (3), Saüsque (4),
Tissa (5), Culpa (6), Maruum (7),

(1) Harmonie au moyen-âge, *p. 87 et pl. I. — (2) Le Timavus, aujourd'hui* Timavo, *se jette dans la mer Adriatique entre Aquilée et Tergeste. — (3) Probablement il faut lire* Hister, *nom que Jornandès et Paul Diacre donnent au Danube. — (4) Fleuve de Pannonie, aujourd'hui le* Sau *ou la* Save. *— (5) La* Teiss *en Pannonie. — (6) Fleuve de la Pannonie supérieure. — (7) Probablement la* Theiss.

Natissa (1), Corca (2),
Gurgites Isoncii (3).

Herico, mihi
Dulce nomen, plangite
Syrmium (4), Polla (5),
Tellus Aquileiae,
Julii Forus (6),
Carmonis ruralia (7),
Rupes Osopi (8),

Juga Cetenensium (9),
Hastensis humus (10),
Ploret et Albenganus (11).

Nec tu cessare
De cujus confinio
Est oriundus,
Urbs dives Argentea,
Lugere multo
Gravique cum gemitu;

(1) Aujourd'hui Natiso, *petite rivière de la Vénitie.* — *(2)* Gurck, *fleuve de la Pannonie.* — *(3)* Isonzo, *fleuve d'Illyrie.* — *(4) Probablement le* Sermione *des États vénitiens.* — *(5)* Pola, *en Istrie.* — *(6)* Ciudadde Frioli, Zuglio *portait le même nom.* — *(7)* Cormonis, *plaines de la Gaule transpadane, aujourd'hui* Cormons. — *(8)* Ossopo, *dans les États de Venise.* — *(9) Le* Mont-Celius, *qui sépare la Pannonie de la Norique.* — *(10) La terre arrosée par l'*Adda, *le Danemark.* — *(11)* Albingue *en Ligurie.*

Civem famosum
Perdidisti, nobili
Germine natum,
Claroque de sanguine.

Barbara lingua
Stratiburgus diceris :
Olim quod nomen
Amisisti celebre,
Hoc ego tibi
Reddidi mellisonum,
Amici dulcis
Ob amorem qui fuit
Lacte nutritus,
Juxta flumen Quirnea (1).

TRADUCTION

Pleurez avec moi, rochers du Timave, Pleurez; vous, neuf fleuves par neuf sources découlant, qu'engloutit l'onde salée du Pont (mer) Ionique, Hister et Save, Tissa, Culpa, Maruum, Natissa, Corca, gouffres de l'Isonzo (Versez des larmes).

(1) Le sens indique un fleuve voisin de Strasbourg, qu'on ne peut autrement désigner. Voir Schoepflin, *édit. lat., t. I, p. 667, § XCIV.*

Héric m'est un doux nom, lamentez-vous, Sirmium, Polla; terre d'Aquilée, Frioul, champs de Carmon, rochers d'Osope, faîtes des monts céléniens, terre de Hasta, Pleure aussi Albenganus.

Et toi aussi, riche ville d'Argentina (1), des confins de laquelle il tire son origine, ne cesse de pleurer avec beaucoup et de hauts gémissements; tu as perdu un citoyen renommé, issu de race noble et d'un sang illustre.

En langage barbare tu es appelée Stratiburgus : nom célèbre que tu as perdu dans le temps, je te l'ai rendu (doux sonnant comme le miel) pour l'amour d'un tendre ami qui fut nourri de lait près du fleuve Quirnea.

(1) Sous les Celtes, Strasbourg s'appelait Argentorat, *nom que les Romains transformèrent en* Argentina, Argentoratum; *sous cette dernière appellation, Strasbourg est cité dans Ptolémée (IIe siècle).*

La 8e légion romaine tenait garnison à Argentina, *qu'il ne faut pas confondre avec* Argentuaria, *Horbourg, près Colmar. Strasbourg ayant été détruit et rebâti plusieurs fois, il serait difficile de préciser l'époque où on lui donna définitivement le nom de* Strassburg, *c'est-à-dire Bourg ou fort de la grand'route : la grand'route de la Gaule en Germanie passait effectivement par là.*

On peut suivre d'une façon intéressante les diverses transformations de cette ancienne ville dans le volume de Silbermann : Local-geschichte der Stadt Strassburg, *1775, in-fol.*

ERMOLDUS

Ermoldus Nigellus (780-845) était un savant moine bénédictin qui, à la suite d'une disgrâce encourue auprès de Louis le Débonnaire, fut relégué dans la ville de Strasbourg, où il trouva dans son talent pour la poésie de quoi adoucir l'ennui de sa captivité. Arnold reproduit l'opinion de Grandidier que dans le poème d'Ermoldus : De rebus gestis Ludovici pii, *l'auteur entreprend de justifier sa conduite, de manière pourtant qu'on ne saurait démêler les vrais motifs de sa disgrâce, mais qu'on les trouvera peut-être dans le caractère de Louis le Débonnaire qui, faible, crédule et défiant, n'était pas toujours en garde contre les surprises de la calomnie (1). Cette opinion ne s'accorde pas tout à fait avec le passage suivant, tiré du poème en question :*

Haec quoque dum canerem, Strazburc custodetuebar
Delicti proprii conscius, atque reus.
Virgo Maria, tibi quo templa dicata nitescunt,
Quo tuus in terris ritè veretur honos,
Saepius has equidem dicuntur visere sedes

(1) Arnold, Notice littéraire, *etc., p. 4.*

Caelicolae et Caetus hascolere angelicus.
Plurima mira quidem referunt, sed pauca renarrans
Sume, talia, favet si tibi Virgo pia.
Ecclesiae custos Theutramus nomine quondam
Praefatae fuerat, nomine dignus eo.
Pervigil hic solitus noctuque, dieque sacratam
Virginis ante aram saepe rogare Deum.
Idcirco meruit cœlesti numine fretus
Angelicos cives cernere saepe facie.

« Tandis que je chantais ces vers, j'étais gardé en sûreté à Strazburc, conscient de mon propre délit, et coupable. Vierge Marie, dans le pays où brillent les temples qui te sont dédiés, où ton honneur est dignement respecté sur la terre, on dit que réellement les habitants du ciel, les réunions angéliques viennent souvent les visiter. On rapporte même plusieurs faits merveilleux, mais n'en rappelant qu'un petit nombre, prends-les tels qu'ils sont, si la Vierge t'est propice. Dans la susdite église il y avait jadis un gardien nommé Theutramus, digne de ce nom (1). Très vigilant, et le jour et la nuit il avait coutume de prier souvent Dieu devant l'autel consacré à la Vierge. C'est pourquoi, favorisé, d'un don du ciel, il mérita de voir souvent en face les citoyens angéliques. »

(1) Theotramanos, *nourrisson de Dieu.*

Dans le courant de ce long poème élégiaque, on trouve une description de la cathédrale de Strasbourg; Ermoldus y parle aussi des orgues comme d'une chose nouvelle.

Organa quin etiam, quae nunquam Francia cernit
Undè Pelasga tument regna superba nimis.

Bien plus, les orgues que jamais la France n'a vus,
Et dont les Grecs superbes s'enorgueillissent, etc. (1)

Louis le Débonnaire fut-il touché des vers d'Ermoldus (2), ou bien ce dernier parvint-il réellement à se justifier? Nous l'ignorons; mais ce que les documents nous apprennent, c'est que le poète rentra en grâce et obtint même une abbaye en 834.

Un des grands mérites d'Ermoldus est d'avoir contribué à relever et à faire fleurir les écoles épiscopales de Strasbourg, que l'évêque Heddon (734) avait en quelque sorte fondées et auxquelles Adaloche, trente-deuxième évêque de Strasbourg, donna une nouvelle impulsion, grâce à la présence et à l'instruction d'Ermoldus.

(1) On sait par divers historiens que le premier orgue qui parut en France y fut envoyé en 757 par l'empereur grec Constantin, comme présent à Pepin.

(2) Le manuscrit du poème d'Ermoldus, qu'on peut dater de 826, se trouve à la Bibliothèque impériale de Vienne.

RATRAMNE

Ratramne, ami de Gothescalc, fut abbé de Neuviller (1). C'était un savant théologien, poète en même temps. Son meilleur ouvrage est sa Réfutation des Grecs, *polémique religieuse entre l'église latine et l'église grecque. Ratramne a encore écrit un* Traité de l'Eucharistie,

Jean Fischer, évêque de Rochester, ayant cité cet ouvrage en 1526, dans son IVe livre contre Œcolompade, les protestants le publièrent en 1532 à Cologne et, en le modifiant, voulurent le faire servir à leur cause. Après une dizaine d'éditions plus ou moins fausses, l'abbé Boileau donna en 1686 une édition exacte de cet ouvrage, et en prouva la parfaite orthodoxie.

Ratramne était en réputation dès le règne de Louis le Débonnaire ; il mourut vers l'an 868.

SAINTE RICHARDE

Erchangier, le père de cette vertueuse princesse, était comte de la Basse-Alsace (Nordgau). *En 862,*

(1) *Grandidier,* Histoire de l'Église de Strasbourg, *t. II, p. 203 et suivantes.*

Richarde devint la femme de Louis le Gros qui, à la mort de son père Louis le Germanique, eut en partage la Souabe, le Brisgau, l'Alsace et quelques villes de la Lorraine. Richarde était la conseillère de son mari, et celui-ci l'avait en haute estime; il lui fit don des revenus d'un couvent de nonnes à Pavie, des abbayes de Seckingen, d'Estival, etc. Elle-même fonda le célèbre couvent d'Andlau, à trois lieues de Sélestadt.

Louis le Gros, devenu possesseur de l'Italie à la mort de son frère Carloman, fit le voyage de Rome avec sa femme; ils y reçurent tous deux la couronne impériale des mains du pape. Louis le Gros fut également reconnu roi de France.

Ce prince, dont la valeur guerrière est fort contestée, finit par se livrer à la débauche, laissa accuser la reine du crime d'infidélité, et cette vertueuse princesse, selon l'usage du temps, prouva son innocence par l'épreuve du feu. Après quoi, dégoûtée des grandeurs de ce monde, elle passa le reste de ses jours dans son abbaye d'Andlau, accomplissant des œuvres de piété et soulageant les malheureux.

Cette princesse, dont le souvenir s'est conservé dans la Basse-Alsace, était poète. Malheureusement il ne

reste d'elle que quelques vers, cités par de Ruyr (1), qui les a accompagnés d'une traduction française, également versifiée. Sainte Richarde est morte entre 893 et 894.

VERS DE SAINTE RICHARDE

Inveni portum, mundi perpessa procellas,
Et requiem votis mente capesso meis.

Je me retrouve au port, nonobstant la tempête
Du monde vicieux : déjà mon cœur s'apprête
A jouir franchement d'une félicité,
Qu'on ne rencontre guère en la mondanité.

Despectis mundi regnis, cœlestia curans,
Perrexi ad tutum divite mente scopum.

Au plus luisant soleil s'opposent les nuages,
Mais de leur ombre il n'est point obscurci.
Le sort me suscita de grands désavantages,
Mais tout à mon honneur est enfin réussi.

(1) Sainctes antiquitez de la Vosge, *publiées entre 1625 et 1633 par Jean de Ruyr, chanoine de Saint-Dié.*

OTTFRIED DE WISSEMBOURG

Ottfried ou Otfrid, né dans les premières années du IXe siècle, entra de bonne heure à l'abbaye des bénédictins de Wissembourg (1). Il se rendit quelque temps après à Fulde, pour s'instruire auprès du célèbre Raban Maurus, et se fit remarquer dès lors. Revenu à Wissembourg (846), il fut chargé de la direction des écoles de son abbaye. Ottfried a passé à la postérité comme l'un des plus anciens poètes de la langue allemande ; c'était presque un novateur, alors que le latin était seul en honneur. Son principal ouvrage est le Livre des Évangiles, *où il a paraphrasé, en langue théotisque ou tudesque, les plus beaux endroits de l'Evangile, en suivant la Vulgate.*

On croit généralement que ce poème a été écrit entre 850 et 868. Il est précédé de trois dédicaces : la première *au roi Louis le Germanique ; la* seconde *à l'archevêque de Mayence, Luitbert ; cette dédicace est en latin. L'auteur dit que quelques hommes distingués, et surtout une noble dame, Judith (2),*

(1) Wissembourg était l'une des plus anciennes et des plus riches abbayes de l'Alsace ; elle avait été fondée au commencement du VIIe siècle, par le roi Dagobert II.

(2) Ce pouvait être la veuve de l'empereur Louis ; elle portait ce nom et vivait en Alsace.

scandalisés par les chansons licencieuses qu'on chantait, l'avaient prié de composer pour eux quelques évangiles en allemand (théotisque), pour faire oublier les autres chansons ; qu'il était regrettable que les auteurs chrétiens de l'Allemagne n'eussent pas écrit en leur langue, comme ils l'avaient fait en latin, les paroles et les miracles de Jésus-Christ, de même que les anciens Romains l'avaient fait pour leurs aïeux ; qu'il avait donc mis en langue franque *(1) quelques évangiles.*

Il parle des difficultés que lui avait présentées la langue tudesque non encore soumise aux règles : « on la trouve commune (bäurisch), parce que personne n'y a encore rien composé et ne l'a travaillée avec quelque art. »

La troisième *dédicace est à l'évêque de Constance, Salomon. Le poème des quatre évangiles est divisé en cinq parties, par rapport aux cinq sens, selon la justification d'Ottfried. Au lieu de se conformer à l'ancienne forme nationale, c'est-à-dire à l'allitération, Ottfried quitte cette manière qu'on trouve dans diverses chansons, et introduisit la rime et la division en strophes régulières.*

(1) Ottfried nomme toujours l'idiome tudesque dont il se sert la langue des Francs.

On a tout lieu de croire que plusieurs parties de ces évangiles se chantaient ; quelques strophes se terminent par de véritables refrains, et, ce qui vient confirmer cette pensée, c'est que dans le manuscrit de Heidelberg il y a un endroit noté en musique.

Les évangiles d'Ottfried de Wissembourg ont été réédités par Schilter, dans son Thesaurus antiquitatum teutonicarum, *etc. Ulm, 1728.*

Cette reproduction n'était pas la première ; Matthias Flacius avait fait paraître à Bâle une édition des Evangiles en 1571, et Scherz en avait donné une autre en 1726, deux ans avant Schilter.

En 1831, E.-G. Graff a publié de nouveau le poème d'Ottfried, revu et corrigé. M. Graff a le tort d'intituler son édition Christ *ou* Krist ; *ce titre de* Messiade *n'est pas indiqué par l'auteur qui, sans doute, n'y songeait pas.*

J. Frantz, dans sa thèse ou dissertation Alsatia litterata, *1782, a consacré plusieurs pages à notre poète.*

Il nous a semblé intéressant de donner un spécimen des poésies d'Ottfried ; c'est un noël qu'on trouve dans l'édition de Schilter à la page 52 du 1^er^ volume, et dans celle de Graff, à la page 56.

Tho várun thar in lánte
Hirta háltente
Thes fêhes datun wárta
Widar fiánta ;

Zi in quam bóto sconi
Engil scinenti
Ioh wúrtun sie inliúhte
Fon himilisgen liohte ;

Fórahtun sie in tho gáhun
So sinan ánasahun
Ioh hintarquamun hárto
Thes gotes bóten worto.

Sprah ther gótes boto sár :
Ih scal iú sagen wúntar
Iú scal sin fon góte heil
Nales fórahta nihéin.

Ih scál iú sagen imbot
Gibot ther himilisgo Got
Ouh nist ther ér gihórti
So fronisg árunti.

Thes wirdit wórolt sinu
Zi éwidon blidu
Ioh ál giscaft thiu in wórolti
Thesa érdun ist ouh drétenti.

Il y avait dans les champs
Des bergers, gardant
Leurs troupeaux, les protégeant
Contre l'ennemi.

Vers eux vinrent des messagers brillants,
Semblant être des anges,
En même temps ils furent éclairés
Par une lumière céleste ;

Ils furent effrayés soudain
En la regardant,
Pourtant ils écoutèrent attentivement
Les paroles du divin messager.

Le messager divin dit aussitôt :
Je viens vous annoncer une merveille,
Vous serez sauvés, Dieu vient pour votre salut ;
Ne craignez nullement.

Je viens vous annoncer une nouvelle
D'après l'ordre de Dieu,
Personne n'entendit jamais
Un si heureux message.

Ce sera pour les temps à venir
Une éternelle joie,
Ainsi que pour toutes les créatures, qui, dans la suite
Fouleront cette terre.

Niùwi boran habet thiz lant
Them himlisgon hèilant,
The ist drùbtin Krist gùater,
Fon iùngeru mùater.

In Bèthleem thiue kùnignga
Thie wârun alle thânana
Fon in ward ouh gibôran iù
Sin mùater magad sconu.

Sâgen ih iù gùate man,
Wio ir nan sculut findan
Zèichan ouh gizâmi
Thuruh thaz sèltsani.

Zi theru bùrgi faret hinana,
Ir findet so ih iù sâgeta
Kind niuwi boranaz
In kripphun gilègitaz.

Thô quam unz er zin to sprah
Engilo hèriscaf
Himlisgu mènigi
Sus alle singenti :

In himilriches hôhi
Si Gote gùallichi
Si in èrdu fridu ouh âllen
Thie fôl sin guates willen.

Il vient de naître en ce pays
Le Sauveur divin,
Le Christ fidèle et bon,
Fils d'une jeune mère.

De Bethléem vos rois
Etaient tous originaires ;
D'eux aussi sortit
Sa mère, la gracieuse Vierge.

Je vais vous dire, bonnes gens,
Où vous le trouverez;
Je vais vous indiquer
Où est cette merveille.

Vers ce bourg dirigez-vous,
Vous trouverez, ainsi que je vous l'ai dit,
Un enfant nouveau-né,
Couché dans une crèche.

Tandis qu'il leur parlait survint
Une innombrable troupe d'anges,
Foule céleste
Qui chantait en chœur :

Dans les hauteurs du ciel
Est la puissance de Dieu!
Que sur la terre la paix soit avec tous ceux
Qui sont remplis de bonne volonté!

Nous reproduisons ici l'appréciation d'Arnold (1) touchant le poème d'Ottfried :

« On y admire surtout une diction simple et naïve des préceptes de morale, exprimés d'une manière touchante, une clarté dans les idées qui n'est pas le moindre mérite d'un ouvrage destiné à instruire et à éclairer le peuple. Les allusions locales dont il est rempli en faisaient d'ailleurs un vrai poème national.

« Dans le livre premier, l'auteur fait l'éloge des habitants de la France orientale, et cet éloge s'applique particulièrement aux Alsaciens, dont il dépeint le caractère avec tant de justesse et de vérité que nous ne pouvons nous empêcher de l'insérer : « Ces peuples, « dit Ottfried, sont aussi courageux que les Romains, « et on ne peut nier qu'ils surpassent les Grecs en « valeur ; l'art de la guerre leur est très familier, et « leur bravoure ne s'est jamais démentie, soit dans « les plaines, soit dans les forêts. Les richesses ne « leur manquent pas ; prompts à la guerre, ils « naissent tous soldats. Ils habitent dans une terre « bonne et heureuse ; leurs demeures sont agréables, « et ils ne cherchent jamais à quitter leur patrie. Le « sol est riche et fertile ; leur pays produit de l'airain,

(1) Notice littéraire *d'Arnold, p. 9.*

« du cuivre et surtout du fer. On y trouve encore de « l'argent, et l'or même y est caché sous le sable (1). « Leur naturel les porte au bien, et ils ont du génie « pour inventer les arts utiles (2). Habiles à se « défendre contre leurs ennemis, ils sont vainqueurs « lorsqu'à peine on les a attaqués. Aussi ces peuples « sont-ils hautement estimés; leurs grands et les « seigneurs sont de même braves et vertueux. Ils « sont très pieux et ils entendent volontiers prêcher « la parole de Dieu. Enfin, pour tout dire en un « mot, ils sont grands guerriers, sages citoyens et « chrétiens religieux. »

BALDRAM

Cet évêque de Strasbourg, de haute naissance, se distingua autant par ses vertus que par son érudition, remarquable pour l'époque où il vivait (850-906). Il

(1) *Le Rhin charrie des paillettes d'or en assez grande quantité.*

(2) *Otfried prévoyait-il que l'Alsace produirait le mécanicien* Habrecht, *qui construisit cette fameuse horloge, longtemps la merveille du moyen-âge; l'architecte* Erwin, *auteur du plan de la magnifique basilique, qui depuis cinq siècles est le principal ornement de Strasbourg; l'ingénieur* Speckle, *qui accompagna Charles-Quint dans ses expéditions d'Afrique, et dont les écrits sur le génie militaire sont encore estimés aujourd'hui; que l'art d'enduire de vernis la poterie de terre, et le plus intéressant de tous, l'imprimerie, seraient un jour inventés en Alsace, etc.?*

cultivait la poésie avec succès, principalement l'élégie; le specimen *qu'on va lire est adressé par le poète, ainsi que d'autres pièces du même genre, à Salomon, évêque de Constance, avec lequel il était lié d'une grande amitié.*

Salomon avait perdu un frère bien-aimé, et c'est à ce sujet que Baldram lui envoya diverses poésies qui nous ont été conservées. Grandidier donne une pièce assez développée dans le tome II de son Histoire de l'Église de Strasbourg; pièces justificatives nº 164.

CARMEN SECUNDUM

Waldrammi Argentinensis ad Salomonem Constantiensem.

Ergo vir esto, tuos patienter vince dolores :
Cùm non vitatur, tunc toleratur onus,
Talis erit populus qualem te viderit esse,
Deque tuâ facie plebs sua vota metit;
Deniquè Job natos septem uno triste sub ictu
Amittens, laudes rettulit ore Deo.
Fœmina bis felix pia mater Maccabeorum
Raptos septem uno funere laeta tulit.
David Psalmigraphus cùm natum amisit amatum,
Ut tumulo posuit, prandia festa dedit.
Haec girata manu, nec non percensita censu
Fors mœrore tuum, Domne, levent animum.

CHANT DEUXIÈME

De Baldram de Strasbourg à Salomon de Constance.

« Sois donc homme, surmonte patiemment tes douleurs : Quand on ne peut éviter la peine, *alors* on la supporte. Le peuple sera tel qu'il te verra *être*, et de ta face la plèbe moissonnera ses enseignements. Enfin Job, perdant d'un seul coup ses sept enfants, ne rendit pas moins des louanges à Dieu. Femme doublement heureuse, la pieuse mère des Machabées supporta avec joie le deuil de ses sept fils martyrisés. David, l'auteur des psaumes, quand il perdit son fils bien-aimé, aussitôt qu'il l'eut déposé dans la tombe, donna un grand festin. Ces vers, écrits de ma main, sans avoir subi de corrections, soulageront peut-être ton cœur dans la douleur. »

Parmi les poètes de la fin du IX^e^ siècle et des deux siècles suivants, nous citerons Amalric, évêque de Spire, issu d'une famille noble d'Alsace ; Erkenbald ou Erchambaud, évêque de Strasbourg, qui avait une telle habitude de faire des vers, qu'il en remplissait les interlignes des livres de sa bibliothèque ; Hédéric, professeur à l'école de Wissembourg.

LÉON IX

Brunon, qui fut pape sous le nom de Léon IX, était fils de Hugues, comte de Dabo et d'Eguisheim ; il naquit en 1002. « Également instruit dans les sciences ecclésiastiques et humaines, il était particulièrement habile dans la musique ; il surpassa en ce point plusieurs des anciens. On parle surtout avec éloge de l'office de Saint-Grégoire-le-Grand, qu'il composa et mit en musique, en faveur de l'abbaye alsacienne de Münster. Il fit aussi et nota les rèpons pour les monastères d'Altorff et de Hohenbourg, en l'honneur de saint Cyriaque et de sainte Odile (1). »

HERRADE DE LANDSPERG

Nous mentionnerons avec plus d'étendue Herrade de Landsperg, élève de l'abbesse Relinde, et qui lui succéda à sa mort, en 1167, au couvent de Hohenbourg. Herrade était sans contredit une femme supérieure : poète, peintre et musicienne, elle marcha dignement sur les traces de sainte Odile, la fondatrice de Hohenbourg.

L'abbesse Herrade est connue surtout par un manuscrit intitulé Hortus deliciarum (Jardin de

(1) *Grandidier*, Œuvres historiques inédites, *vol. II, p. 54.*

délices), *qu'elle écrivit pour la récréation des chanoinesses de son couvent avant et après 1180. Ce livre renfermait des extraits des Saints Pères ou d'autres écrivains sacrés et même profanes, des dissertations et instructions sur la philosophie, les arts libéraux, etc.; il y avait également un certain nombre de poésies latines d'Herrade elle-même.*

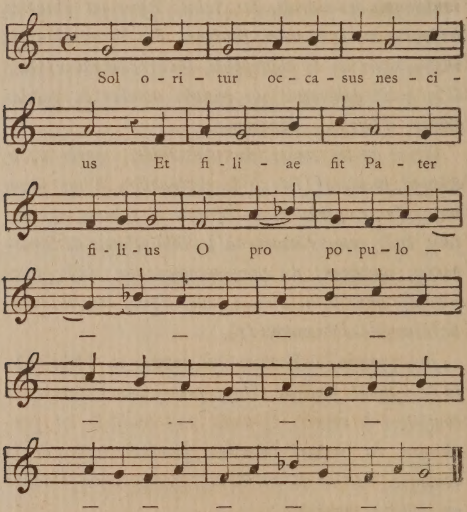
Après toutes sortes de vicissitudes, après avoir échappé plusieurs fois à la destruction d'une façon merveilleuse, après avoir disparu et reparu, cet in-folio était venu s'échouer à la Bibliothèque de Strasbourg, seulement au commencement du siècle, pour y brûler dans la nuit du 24 août 1870, lors du bombardement des Prussiens (1).

J'ai examiné le Hortus deliciarum *en 1869 (2); je l'ai plutôt feuilleté, étant pressé par le temps, et comptant le revoir. Il avait 324 feuillets en parchemin, la plupart illustrés, plusieurs avec de la musique. J'en ai extrait le noël suivant, que je donne en notation moderne :*

(1) Voir à ce sujet l'intéressante brochure de Rodolphe Reuss, Les Bibliothèques publiques de Strasbourg, *Paris, 1871, in-8°.*

(2) Il fallait alors une permission du maire de Strasbourg pour en avoir communication ; mon titre de bibliothécaire du Conservatoire de Paris engagea mon confrère de Strasbourg à me le faire voir sans autorisation, le temps me manquant pour cette démarche.

RHYTHMUS DE NATIVITATE DOMINI



Comme Herrade n'indique aucune source pour ce noël, contrairement à ce qu'elle fait dans tout le courant du manuscrit, on peut lui attribuer les paroles et la musique de cette cantilène.

Une autre pièce, notée en neumes, se trouvait au commencement du manuscrit, c'était une dédicace aux nonnes de Hohenbourg; elle débutait ainsi :

Salve cohors virginum
Hohenburgensium,
Albens quasi lilium
Amans Dei filium.

Herrat devotissima,
Tua fidelissima
Mater et ancillula,
Cantat tibi cantica, etc.

L'ouvrage qui nous a conservé le plus d'extraits et qui donne le plus de détails sur le Hortus deliciarum *est dû à Moritz Engelhardt, qui, en 1818, fit paraître un in-8° avec un atlas de 12 planches, à Stuttgart (1).*

A une certaine distance de ce couvent de Hohen-

(1) *Le* Hortus deliciarum *a été analysé assez longuement par A. Lenoble, dans le premier volume de la Bibliothèque de l'École des chartes. La Société pour la* conservation des monuments historiques d'Alsace *publie actuellement tout ce qu'on a pu rassembler de dessins du* Hortus deliciarum.

bourg, dont il reste peu de chose authentique, et également sur le plateau de la montagne, on rencontre le célèbre mur des païens (Heidenmauer, murus gentilis), *construit en pierres sèches, sans aucun ciment, anciennement reliées par des queues d'hirondelle. Cette immense enceinte (plus de dix mille mètres) a considérablement exercé la sagacité des archéologues, et l'on ne sait pas trop, encore maintenant, si c'était un camp romain ou une construction celtique, quelque monumeut religieux des Druides.*

HEINRICH DER GLEISSNER

A cette série de noms qui précèdent l'époque des troubadours, il convient d'ajouter Heinrich der Gleissner (der Glichsenaere, der Glichezare), c'est-à-dire Henri le dissimulé, l'hypocrite. Ces surnoms bizarres, fréquents au moyen-âge, n'étaient point blessants, puisque nous voyons des poètes se les attribuer eux-mêmes.

Le poème de Henri le Gleissner se place, d'après Wackernagel (1), aux environs de 1170 (2), époque

(1) Elsässiche Neujahrs Blätter, *1848.*

(2) Le comte Philippe d'Alsace régnait alors en Flandre.

où commence pour l'Allemagne une nouvelle ère littéraire, trois siècles après le livre des Évangiles d'Ottfried de Wissembourg.

Isengrin's not, *les tribulations d'Isengrin (1), de Henri le Gleissner, nous est parvenu sous deux formes différentes : la première, par fragments seulement, mais pouvant être attribués au poème original; la seconde est une transformation datant du XII^e siècle, ne touchant pas à la forme ou au fond du poème ; c'est un rajeunissement du style, affectant une rime plus soignée, plus correcte, et une meilleure prosodie dans la construction des vers. Le poème est divisé en douze branches. Voici un fragment de la 8^e branche :*

(1) Legrand d'Aussy et Méon attribuent la primitive invention du Roman du renard *à Perrots de Saint Cloot (Pierre de Saint Cloud). Ce poème qui pouvait avoir deux mille vers, ne nous est point parvenu complètement, ni dans son intégrité originale. La Flandre veut avoir le pas sur l'invention du poème du renard d'après J.-F. Willems, quoiqu'elle ne possède que l'œuvre d'un continuateur, Guillaume Utenhove ; l'Angleterre et l'Allemagne réclament également la priorité. Quant aux Allemands, la dénomination de* Reinhard Fuchs *est plus moderne qu'*Isengrin.

. . . . . .

Reinhart zôch ze neste.
Er vorhte vremde geste;
Ein hûs worhter balde
Vor eime Loche in deme Walde;
Dâ truog er sîne spîse în.
Eines tages gienc her Isengrin
Bî daz hûs in den walt.
Sîn kumber was manecvalt :
Von hunger leit er arbeit.
Ein laster was im aber gereit.
Reinhart was wôl beråten :
Dâ hâte er gebraten
Aele. Die smacte Isengrin :
[*Er dâhte*] « *ahâ, diz mac vil wol sîn*
Ein teil guoter spise. »
Der smac begund in wîsen
Für sînes gevateren tür.
Dâ sazte sich her Isengrin für :
Dar an er bôzen begunde...
Reinhart wunder kunde.
[*Er sprach*] « *wan gêt ir niht dannen stân :*
Da sol tâlanc nieman ûz gân,
Daz wizzet, noch wol her în.
Was tuostu, müedine, dînen sin ?
Wan bert ir vil schône ?
Iz ist tâlanc after nône :

TRADUCTION

. . . . . .

Reinhart se retira aussitôt,
Il craignait des hôtes étrangers ;
Il établit sa demeure
Dans une tanière de la forêt,
C'est là qu'il porta ses provisions.
Un jour, Seigneur Isengrin passa
Devant la maison dans la forêt.
Il avait beaucoup de chagrins,
Il souffrait de la faim :
Un malheur lui était encore arrivé.
Reinhart était bien avisé,
Il avait rôti des anguilles.
Isengrin les huma.
Il pensa : « Ah ! cette fois-ci
J'aurai ma part d'un bon repas. »
Le fumet le conduisit
A la porte de son compère,
Où s'assit messire Isengrin.
Il se mit à frapper.....
Reinhart fut étonné :
« Pourquoy n'allez-vous pas autre part ?
Personne ne doit sortir par là,
Vous devez bien vous le rappeler ;
Qu'as-tu, malencontreux, dans ta pensée ?
Quand ferez-vous quelque chose de bien ?
Il va être l'heure des nones ;

Wir münche spraechen nicht ein wort
Umbe der Nibelunge hort. »
— « Gevatere, » sprach der Isengrin,
Wil du hie gemünchet sin
Iemer unz an dînen tôt?
« Iâ ich, » sprach er, « ez tuot mir nôt :
Du woldest mir ân schulde
Versâgen dîne hulde,
Und woldest mir nemen daz leben, etc. »

Il est probable que Henri le Gleissner connaissait le roman de Pierre de Saint Cloud, mais il lui donne le costume et les mœurs de son pays, et c'est précisément cette particularité qui désigne l'auteur comme un alsacien.

Le continuateur de Henri l'appelle Seigneur, ce qui fait présumer qu'il n'était pas de la classe bourgeoise, mais de la noblesse. Il cite le comte Walther de Horbourg, personnage qui paraît, en effet, dans l'histoire de l'Alsace, au milieu du XII^e^ siècle, et y occupe une place importante.

La forme et l'expression du poème ne laissent aucun doute sur son origine alsacienne. A la dernière aventure, Olbente *(un chameau) est élu abbesse à Erstein, près de Benfeld; Erstein possédait anciennement un couvent de femmes.*

Nous autres moines ne dirions pas un mot
Pour tous les trésors des Niebelungen. »
— « Compère, dit Isengrin,
Veux-tu être solitaire ici
Jusqu'à ta mort ? »
« Oui, certainement, j'en éprouve le besoin,
Tu voulais me refuser ta bienveillance
Sans que je fusse coupable,
Et tu voulais me prendre la vie, etc. » »

L'œuvre de Henry le Gleissner n'est point un poème satirique comme le poème français, c'est plutôt une épopée tirée des bestiaires, *ou légendes des bêtes, qu'on fait remonter au IX^e^ siècle et même au VII^e^ (1).*

GUNTHER

Gunther ou Günther, auteur du poème intitulé Ligurinus, sive de gestis divi Frederici I, *et qui vivait vers la fin du XII^e^ siècle, était alsacien et abbé de Pairis, dans le val d'Orbey (2).*

Ce poème sur Frédéric Barbe-Rousse a eu plusieurs éditions.

(1) Voir un fragment de ce poème dans Altdeutsches Lesebuch, *de Wackernagel, p. 143.*

(2) J.-F. Hermann, Notices historiques, statistiques et littéraires sur la ville de Strasbourg, *1819, vol. II, p. 328.*

ÉPOQUE DES TROUBADOURS

(MINNESINGER)

On a voulu chercher l'origine des troubadours chez les ancien bardes, ou bien encore retrouver en eux une suite, une traînée du théâtre nomade romain.

Il semble beaucoup plus naturel de dire qu'il y a eu en tout temps et presque chez tous les peuples des poètes et des chanteurs errants. Souvent même le poète était musicien, c'est l'opinion de Grimm : « Chez les peuples la poésie apparaît d'abord par les chanteurs nomades » ; l'ancienne Grèce n'a-t-elle pas eu ses rhapsodes ?

Après les tourmentes du X^e^ et une partie du XI^e^ siècle, époque où l'Alsace fut cruellement éprouvée, on peut bien supposer que les esprits aient senti le besoin d'être distraits par des tableaux moins terribles que ces combats sanglants, ces rixes féroces, ces incendies, ces rapines, ces débauches; enfin tous ces crimes barbares et révoltants, auxquels on peut à peine ajouter foi.

En ce moment-là, un poète, un chanteur, même

fussent-ils très médiocres, devaient être les bienvenus ; cette disposition des esprits a dû contribuer à l'éclat du XII^e^ siècle, si brillant pour les troubadours.

La langue allemande, d'ailleurs, se formait, et de langage populaire devenait une langue poétique, grâce à l'initiative d'Ottfried de Wissembourg, auquel avaient succédé de nombreux imitateurs.

Cet élan soudain en France, en Allemagne, en Angleterre, de chevaliers qui chantent la dame de leur pensée, lui vouant leur bras et leur épée, non seulement en paroles, mais en action ; cette ardeur religieuse pour la délivrance de la Terre sainte, enfin toute cette exaltation des esprits vient donner une direction plus noble aux idées des seigneurs féodaux, avides de combats, ambitieux, haineux et qui se mangeaient entre eux : le peuple, d'ailleurs, ne demandait pas mieux que d'être traité plus humainement.

La maison de Souabe des Hohenstauffen était, au XII^e^ siècle, la pépinière d'où sortaient les empereurs d'Allemagne. Cette cour de Souabe eut un éclat remarquable; il lui reste la gloire d'avoir été le berceau du Minnesang *allemand. Les Hohenstauffen protégeaient les poètes, et tout ce qui avait du talent était fêté à cette cour célèbre.*

L'étoile de Souabe commence à pâlir au XIII^e siècle et disparaît ; les troubadours allemands semblent suivre la même destinée. Après un long et tumultueux interrègne, la maison de Habsbourg prend le sceptre à son tour vers la fin du XIII^e siècle.

L'Alsace n'était point restée indifférente au mouvement littéraire que nous venons d'indiquer ; elle a même fourni plusieurs membres à la pléiade des Minnesinger *allemands ; nous allons les énumérer d'une façon aussi concise que possible.*

COMTE FRÉDÉRIC DE LINANGE (1190-1224)

Le nom des Leiningen (Linange) est souvent cité dans les chartes et les chroniques de l'Alsace (1). C'est même à ce retour fréquent et à différentes époques qu'il faut attribuer l'hésitation qu'on éprouve à discerner le Frédéric troubadour des autres Frédéric de la même famille. Toutefois, il paraît à peu près certain que le poète ne peut être le Frédéric de Linange dont parle Prox, dans sa Dissertation sur les poètes de l'Alsace, *et qui aurait vécu en 1280, mais bien*

(1) Voir la généalogie des Linange, Chronique de Hertzog, *p. 107 (V^e livre). Voir aussi Schœpflin, Laguille, etc.*

plutôt celui qui accompagna Louis V de Thuringe dans sa croisade de 1190. On lit dans la propre chanson de Leiningen qu'il part pour la Pouille, et c'est, en effet, le chemin que prit Louis V.

D'après von der Hagen, Frédéric de Linange, le troubadour, aurait vécu plus tard et serait celui qui se ligua avec son frère Emich, les évêques de Spire, de Strasbourg et d'autres seigneurs, en 1268, pour la destruction de Seltz, qu'ils assiégèrent.

Ces deux frères parurent dans la conclusion d'un traité de paix avec l'empereur Richard et les Wildgrafen *à Worms, en 1269. Il y a aussi sur* Frédéric de Linange *un document relatif à une ambassade à Mayence, document adressé en 1277 à la ville de Strasbourg; il était alors juge provincial* (Judex provincialis). *En 1280, l'empereur Rudolphe le nomma gouverneur de Haguenau (1).*

Il ne reste de ce guerrier-poète qu'une seule pièce, conservée par Manessen dans sa collection (2). Cette chanson est écrite dans le ton de Reinmar le vieux. *Nous la faisons suivre :*

(1) Von der Hagen, t. V, p. 59.

(2) Dans le Manuscrit Manesse à la Bibliothèque nationale de Paris, la chanson de Leiningen commence malheureusement à s'effacer.

Swes muot ze vröuden si gestalt,
Der schouwe an den vil gruenen walt
Wie wanneklich gekleidet
Der meie sin ingesinde hat
Von richer Varwe in liehter wat :
Den vogelin truren leidet,
Uz hohem muote mangen don,
Gar rilich sueze wise
Hœrt man von in, luten klank,
Vor uz der nahtegalen sank
Uf gruene berndem rise.

Von schulden muoz ich sorgen wol.
Von vröuden git min herze zol,
Die wile ir gruoz mir wildet,
Diu min herze bi ir hat,
Ach, daz si mich in sorgen lat !
Got hat di so gebildet,
Daz min herze niht enkan,
Noh al min sin erdenken,
Wie si schœner künde sin,
Diu minnekliche vrouwe min,
Diu mir will vröude krenken.

Ach, minne, sueze ratgebin,
Rat, daz du saelik muezsist sin,
Mins herzen küniginne,

Que celui qui veut porter son cœur à la joie
Qu'il regarde la forêt verdissante,
Comme le mois de mai s'est plu
A habiller son cortège
En riches couleurs, en vêtements légers :
La tristesse des oiseaux s'en va,
Ils font entendre des airs doux et brillants
Qui retentissent en sons joyeux,
Surtout le chant des rossignols
Sur les branches en fleur.

Je dois bien accomplir mon devoir,
Mon cœur donne caution volontiers ;
Tandis que sa bienvenue me manque,
De celle qui possède mon cœur,
Hélas ! pourquoi me laisse-t-elle en soucis !
Telle que Dieu l'a formée,
Mon cœur et ma pensée
Ne peuvent pas s'imaginer
Comment elle pourrait être plus belle,
Mon adorable bien-aimée
Qui veut diminuer mon bonheur.

Oh ! amour, doux conseil,
Conseille que tu sois heureuse
Toi, reine de mon cœur ;

Rat, daz si mir tuo helfe schin,
Rat, daz si wende minen pin,
Vil minneklichiu minne,
Sit du floz bist unde bant
Mins herzen unt der sinne,
So rot, ja dest an der zit ;
Min trost, min heil gar an dir lit,
In diner gluot ich brinne.

Muoz ich nu scheiden sus von ir,
Daz ich ir hulde gar enbir,
O we der leiden verte,
Die dan gegen Pulle tuot min lip ;
Genade, saelden richez wip,
Wis gegen mir niht so herte,
Senfte ein (lüzzel) dinen muot,
Unt sprich uz rotem munde
Zuo mir niht wan eht vünf wort,
Diu hœhent miner vröuden hort :
« Var in ze guoter stunde ! »

« In guoter stunde si din vart,
Din lip, din sele si bewart,
Din lop, din heil, din ere !
Mak dich erwenden min gebot,
Min vlen, min drou, daz weiz wol Got,
So will ich biten sere.

Qu'elle vienne me prêter son aide,
Conseille qu'elle détourne ma peine,
Amour plein de charmes,
Depuis que tu as enchaîné
Mon cœur et mes sens ;
Ma consolation, mon salut dépendent de toi,
Je brûle de ta flamme !

Faut-il que je me sépare d'elle ainsi,
Que je sois entièrement privé de son affection !
Quel amas de souffrance
Qui porte mon corps vers la Pouille !
Grâce, très noble dame,
Ne te montre pas si dure envers moi,
Adoucis un peu ta fierté,
Et que de tes lèvres roses
S'échappent seulement cinq mots
Qui mettront le comble à mes joies :
Pars à la bonne heure !

« Que ton voyage soit sous la garde de Dieu,
Qu'elle s'étende sur ton corps, ton âme,
Ta gloire, ton salut, ton honneur. »
Que ma prière te fléchisse
Mes instances, mes supplications, Dieu seul le sait,
Je l'en implorerai vivement.

Sit das din vart unwendig ist,
So fuerest zwei herze in arbeite,
Daz mine und ouch dine, bin ;
Do von ich je mer trurik bin :
Nu si Krist din geleite. »

REINMAR DE HAGUENAU

« Il y avait à Strasbourg une famille de Haguenau ; l'un de ses membres, Frédéric, est mentionné en 1227 et quelques années plus tard parmi les magistrats de la cité, d'autres figurent dans la seconde moitié du XIII^e siècle, d'autres encore paraissent dans le cours du XIV^e ; les uns, comme ecclésiastiques, les autres, comme chevaliers ; un de ces derniers périt à la bataille de Sempach. C'est à cette famille qu'avait appartenu le poète Reinmar de Haguenau, un des plus brillants et des plus gracieux minnesinger *(1). »*

Les lignes précédentes sont confirmées par von der Hagen, vol. IV, p. 138, où il dit que Docen pourrait bien avoir raison en avançant que Reinmar n'est autre que celui de Haguenau, le même que Gottfried

(1) Ch. Schmidt, Gottfried de Haguenau, *Mulhouse, 1873.*

Depuis que ta croisade est résolue,
Tu enlèves deux cœurs attristés
Le mien et aussi le tien,
Ce dont je suis doublement triste :
Eh bien ! que le Christ soit ton guide ! »

---

de Strasbourg glorifie comme le chef des nombreux rossignols (poètes), qui possède le grand art des sons, et qui les fait entendre avec la langue d'Orphée.

Welhin sol ir baniere tragen
Sit dîu von Hagenouwe (1), etc.

« Lequel doit porter leur bannière, sinon celui de Haguenau. »

Mais, comme von der Hagen ne peut pas admettre qu'un homme de talent soit né autre part qu'en Allemagne, il revient là-dessus à la page 492, même vol. IV, où on lit que Leutold de Seven n'est autre que le Leutold de Haguenau, ayant des biens d'héri-

(1) Von der Hagen, Gottfrieds von Strassburg Werke. *(Tristan et Iseult, p. 68.)*

tage à Seven. Or, ne trouvant pas de Seven en Allemagne, von der Hagen transforme le mot en Säben, Säbn, *vu qu'un rocher en Bavière ou en Souabe porte ce nom (1). Seven est tout simplement un village d'Alsace, non loin de Massevaux ; il possède même une église du XIII^e^ siècle, et avait des seigneurs à cette époque.*

A la page 487 il y a encore mieux; von der Hagen voulant à tout prix trouver un Haguenau autre part qu'en Alsace, il désarticule le mot en Hagen-au *(pâturage des Hagen) aux environs de Passau, et finalement il sourit à l'idée que les von der Hagen pourraient bien être issus de là. Cet auteur très érudit semble avoir complètement oublié que Haguenau était une des villes importantes d'Alsace, où les Hohenstauffen avaient un domaine important, y donnant des fêtes et y conviant les poètes et les musiciens.*

Manesse, dans son recueil, a inscrit ou fait inscrire quarante-deux pièces de Reinmar de Haguenau ; ce sont de véritables minnelieder, car elles ne traitent guère que de l'amour.

(3) Ces complaisances géographiques ne gênent pas von der Hagen ; à la page 402, à propos de Reinmar von Zweter, ne trouvant pas de Zweter en Allemagne, il en fait Zwetel, Zwetl, ce n'est pas plus difficile que cela.

GODFRIED DE STRASBOURG (1180-1250)

Maître Godfried de Strasbourg florissait au temps de l'empereur Henri VI et de Philippe de Souabe, époque où les Hohenstauffen tenaient fréquemment leur cour brillante en Alsace.

La muse de Godfried est plus féconde que celle de la plupart des autres poètes de l'Alsace ; peut-être aussi qu'un heureux hasard nous a conservé un plus grand nombre de ses œuvres que de celles des autres.

Si les renseignements biographiques nous manquent sur cet illustre alsacien, sorti sans doute de la classe roturière ou bourgeoise (car on ne l'appelle que maître Godfried), il nous a laissé par contre un grand poème : Tristan et Iseult, *qui l'a fait passer à la postérité. Plusieurs auteurs ont mis en avant que Godfried a dû aller à Paris ; ce qui est plus certain, c'est qu'il a eu connaissance des poèmes français sur les amours de Tristan et Iseult, soit par les anciennes légendes bretonnes du roi Arthur, ou bien par les romans des chevaliers de la Table ronde.*

Godfried n'a pas terminé son poème; il est resté au 19554e vers. Ulrich de Türheim (1) y a ajouté

(1) Il est probable que c'est Ulrich de Türkheim qu'il faut lire. D'abord il n'y a pas de Türheim en Allemagne ; en second lieu, il nous paraît assez naturel qu'un compatriote de Godfried ait tenu à honneur de terminer son poème.

3728 vers, et enfin Henri de Friberg a conclu Tristan et Iseult avec 6890 vers de sa composition, ce qui fait un petit poème de 30172 vers.

Cette œuvre a été publiée avec ses deux suppléments en 1823, par F.-H. von der Hagen, qui depuis en a fait une appréciation très enthousiaste dans son quatrième volume des Minnesinger, *où il dit que le tableau des amants dans la grotte mystique de l'amour est une des plus belles peintures qu'on puisse citer, qu'elle est incomparable.*

M. Spach est plus calme en disant que Tristan et Iseult *est le tableau fidèle, quoique légèrement idéalisé, des mœurs des grands seigneurs et des cours du XIII^e^ siècle ; à ce titre, il a une valeur à la fois historique et littéraire (1).*

A part Tristan et Iseult, *il nous reste encore de Godfried quelques chansons d'amour, qui se trouvent dans les recueils de Manesse (2), de Weingarten et dans le manuscrit de Heidelberg.*

En 1215, l'empereur Frédéric II fut sommé par le pape Innocent III de faire une expédition en Palestine; Godfried fit partie de cette croisade, qui

(1) Spach, Les Poètes alsaciens, *p. 21.*

(2) Il y est représenté sous un dais et tient des tablettes à la main. La troisième pièce de Godfried dans le manuscrit de Manesse commence à s'effacer.

n'eut lieu que beaucoup plus tard; il en parle dans ses poésies. On peut sans doute dater de cette époque la conversion qui se fit chez le poète : de chanteur profane il devint exclusivement religieux. M. Spach cite cette conversion : « Notre poète, qui s'est lui-même exclu, dans sa jeunesse, du cercle des poètes moraux, et qui termine sa vie en prêchant la pauvreté et en chantant un psaume magnifique, rempli d'élans vers le ciel, devait avoir subi une métamorphose radicale, une conversion peut-être subite. »

Cette espèce d'ode à la Vierge commence ainsi :

Du rosenblüt, du gilijenblat,
Du künegin in der hohen stat, etc.

Fleur de la rose, feuille de lys,
Reine de la cité élevée, etc.

*Il y a soixante-trois strophes, que von der Hagen a données à la suite d'*Iseult, *dans les œuvres de Godfried.*

Ce poète célèbre était né vers la fin du XII^e^ siècle; il est mort entre 1240 et 1250.

Voici une de ses chansons d'amour.

MINNELIED

Diu zit sint wunneklich,
Swanne aberelle gegen dem meien
Alse wunnekliche strebet,
So hebt ze fröuden sich
Erde unde luft, da züo sich zweien,
Swaz get, fliuzet oder swebet.
Müoz ich je mer eine sin?
Selbe ander wirde ich nie mer ane si,
Diu mir an dem herzen lit,
Süze in dem munde
Z'aller stunde
Wont mir nahen bi.

Wipliche werdekeit,
Got hat vor aller creatiure
Dich gemachet also wert.
Swes müt ze minnen steit,
Dem ist din nam' alse gehiure,
Daz er bezzers nien engert.
Wart iht liebers, danne wip,
Des habe ich ungesamnet minnen müt :
Wibes name und wibes lip
Sint beide reine,
Swie doch eine
Mir unsanfte tüt.

CHANSON D'AMOUR

Ces temps sont pleins de charmes,
Lorsqu'Avril contre Mai
Se débat si doucement ;
Alors se réjouissent
La terre et l'air ; à eux s'unit
Tout ce qui marche, vole ou nage.
Faut-il que je sois toujours seul ?
Je ne puis plus vivre sans elle,
Elle qui me tient au cœur,
Douce au parler,
A toute heure
Elle m'est présente.

Dignité de la femme,
Dieu, au-dessus de toute créature,
T'a fait ainsi de grand'valeur.
Celui dont le cœur aime comme le mien
Exaltera ton nom,
Ne demandera jamais rien au-dessus.
Est-il rien de plus aimé qu'une femme ?
Cette pensée agite mon cœur.
Le nom et le corps de la femme
Sont purs tous deux :
Il y en a une pourtant
Qui m'est cruelle.

Ich unverdahter man,
War tün ich wort, war tün ich sinne,
Swanne ich bi der schönen bin,
Daz ich niht reden kan ?
So gar verstummet mich ir minne,
Daz ich bin gar ane sin.
Swanne ich sprechen sol ze not,
So kan ich harte kleine, des mich frume,
So wird' ich bluk, von schamen rot ;
Dar nach besunder
Kan ich wunder,
Swanne ich von ir kume.

Waz hilfet min ümbesagen?
Mit einem worte siz besliuzet,
Si sprichet kürzlich : « ine wil. »
Sol ich darumbe verzagen ?
Nein, ich en wil swen es verdriuzet,
Der bejaget niht ze vil.
Ich wil sie versüchen baz,
Und will mich in ir dienest ie mer sparn ;
Ir güte mir gebiutet daz,
Ze Babilone
Nach ir lone
Wolt' ich gerne varn.

Homme irréfléchi ?
Où est ma parole, où est ma pensée
Quand je suis près de la belle,
Pourquoi ne puis-je parler ?
Son amour me rend tellement muet
Que j'en perds l'esprit,
Trop heureux de trouver une parole,
Le peu que je dis je ne puis le continuer,
Aussitôt le rouge me monte au visage ;
Par contre
Je parle merveilleusement
Quand je la quitte.

A quoi bon continuer ma plainte ?
Elle conclut avec un mot,
Elle dit brièvement : « à une autre fois. »
Dois-je me désespérer pour cela ?
Non, si quelqu'un partage mon chagrin,
Il trouvera que je n'en dis pas trop.
Je veux l'éprouver davantage,
Et je veux m'attacher encore plus à la servir
Sa bonté me le commande,
A Babylone,
Pour l'obtenir,
J'irais volontiers.

Der sumer si so güt,
Daz er die schöne in siner wunne
Lazze wunnekliche leben.
Swaz wol den ougen tüt,
Und sich den liuten lieben kunne,
Daz müze ir diu saelde geben.
Swaz grünes uf von erden ge
Oder touwes oben an nider risen müz,
Loup, gras, blümen unde kle,
Der vogel dönen,
Geb' der schönen
Wunneklichen grüz.

Ir rose varwer munt
Und wol stenden liehten ougen,
Dabi ein wol geschaffen lip,
Daz machet maniger stunt,
Daz mir daz herze truret tougen
Daz bedenke ein, schönez wip :
Du senfte mir daz schwaere leben
Und biute mir vil schiere dine hant
Alâ' ich müz in den sorgen sweben,
Daran gedenke,
Nicht entwenke,
Entstrikke mir' daz bant.

Que l'été soit assez doux,
Pour que la belle de son bonheur
Jouisse doucement !
Ce qui réjouit les yeux,
Et ce qui plaît au monde,
Tout cela doit combler son bonheur.
Que tout ce qui verdit sur la terre,
La rosée qui tombe d'en haut,
Les feuilles, l'herbe, les fleurs et le trèfle,
Les chants des oiseaux,
Vienne saluer la belle
De son salut gracieux.

Sa bouche vermeille,
Ses yeux brillants et gracieux,
Sa belle taille,
Font que bien souvent
Mon cœur est triste !
Songe à cela, belle femme,
Adoucis pour moi la dure existence,
Et donne-moi bientôt ta main ;
Tandis que je vis dans les soucis,
Pense à cela,
Ne te dérobe pas,
Mais dénoue ma chaîne.

FRÉDÉRIC DE HUSEN

Ce chevalier troubadour fit partie de la croisade entreprise par Frédéric Ier. Il s'y distingua par une valeur audacieuse, et y perdit la vie en 1190. Son compatriote, le noble de Gliers (voy. plus loin), le cite dans une de ses poésies.

Le château de Husen était situé près de Benfeld ; il fut détruit vers le milieu du XVe siècle par les Strasbourgeois. A cette époque, un certain Adam Ryff habitait ce château et détroussait les passants.

La famille de Husen est citée à différentes fois dans les actes de l'abbaye de Murbach, ainsi que dans la vie de Berthold de Buchek, évêque de Strasbourg. Les chansons de ce troubadour ne nous renseignent guère sur sa vie ; il en est de même pour la plupart de ses confrères : ce sont des soupirs, des vœux adressés à la dame de ses pensées, qui est ornée de toutes les vertus imaginables. Par exemple, il critique dans une de ses strophes les chevaliers couards qui, tout en partant pour la croisade, sont restés en chemin, sans se battre.

Von der Hagen, après avoir énuméré pendant plusieurs pages les manières de voir des écrivains allemands, qui cherchent à notre troubadour dans

cinq ou six villes une patrie qu'ils ne peuvent découvrir, finit par pencher vers l'opinion de Prox que Frédéric de Husen pourrait bien être alsacien. Manesse donne dix-neuf pièces de ce troubadour. La figure dans le manuscrit est fort curieuse, Frédéric de Husen est sur un navire, lui tout seul, en exceptant trois têtes de femmes aux mâts.

Ich sihe wol daz Got wunder kan
Ein schoene würken us dem wibe,
Dal ist an mir wol schin getan,
Wan er vergaz niht an ir libe.
Den kumber den ich mit ir tribe
Den wil ich (mit mir) gerne han
Ze diu daz ich mit ir belibe
Und an ir min wille mueze ergan :
Min vrouwe sehe waz si mir tuo,
Da stat dehein scheinden zuo.

Si gedenke niht daz ich si der man
Der si ze kurzen wilen minne ;
Ich han von Kinde an si verlan
Daz herze min und al die sinne ;
Ich wart an ir nie valsches inne,
Sit ich von erst si liep gewan ;

Min herze (daz) ist ir gesinne,
Unde will ouch staete an ir bestan
Min vrouwe sehe waz si mir tuo,
Da stat dehein scheiden zuo.

TRADUCTION

Je vois bien que Dieu peut faire des merveilles,
En formant une beauté d'une femme,
On peut voir cela d'après moi,
Il n'omit aucune perfection à son corps;
La peine que je ressens par elle
J'aime à la ressentir,
Pourvu que je reste auprès d'elle
Et que mon désir puisse s'accomplir,
Que ma bien-aimée voie ce qu'elle fait de moi,
Alors il n'y aurait plus de séparation.

Qu'elle ne pense pas que je sois l'homme
Qui l'aime pour peu de temps,
Dès mon enfance je lui ai fait don
De mon cœur et de toutes mes pensées;
Je n'ai jamais été félon envers elle
Depuis le jour où je l'ai aimée,
Mon cœur lui est acquis
Et lui restera fidèle :
Que ma bien-aimée voie ce qu'elle fait de moi,
Alors il n'y aura plus de séparation.

CUNON DE ROSENHEIM (1250)

Encore un de nos troubadours que von der Hagen s'efforce en vain de ravir à l'Alsace, pour aller le promener en Bavière, où il ne parvient pas à l'affilier aux nobles de Rosenhein, parce que d'abord il ne se trouve pas de Kunz (Cuno) dans cette famille, et qu'en second lieu le Kunz de Rosenheim, troubadour, n'est pas noble du tout, mais ce qu'on appellerait aujourd'hui un bourgeois ou un propriétaire. Ce manque de bonne foi, ce parti pris outrecuidant d'attribuer à l'Allemagne toutes les gloires, grandes ou petites, n'est qu'une confirmation de la paternité que l'Alsace s'est attribuée de tout temps, en ce qui concerne Kuno de Rosenheim; pour s'en convaincre on n'a qu'à consulter Schoepflin, Prox, etc.

Le manuscrit de Manesse ne renferme qu'une seule pièce de ce poète; elle a six strophes. Kunz est représenté à la chasse; il tient un faucon et montre une caille qu'un de ses chiens d'arrêt vient de faire lever. Une femme, légèrement vêtue, coupe les blés près de lui et a l'air de vouloir attirer sur elle l'attention du jeune chasseur.

Voici les deux premières strophes :

We, was hilfet al min singen ?
Ione wil nieman wesen vro,
Niuwan al mit ubelen dingen
Twinget sich diu werlt also.
Vröude, zuht, triuwe, ere
Sint werwiset gar.
Seht des jamert mich vil sere,
Nach dem wolde ich, wille ich, war.

Swer den vrouwen an ir ere
Gerne sprichet, ane not,
Seht der sunder sich vil sere,
Und ist ouch der sele tot :
Wande wir sin alle
Von den vrouwen komen :
Swie wir sezzen si ze schalle
Maniger wirt von in ze vromen.

GŒSLI D'EHNHEIM (1250)

Ehnheim, maintenant Obernai, est déjà mentionné sous la race mérovingienne ; c'était la résidence du

TRADUCTION

Hélas! à quoi servent toutes mes chansons,
Personne ne veut être gai,
Rien qu'avec des sujets de tristesse
S'occupe le monde.
Joie, mœurs, fidélité, honneur
Sont même bannis.
Cela m'attriste beaucoup,
Je voudrais, je veux les maintenir.

Celui qui médit volontiers et
Sans nécessité de l'honneur des femmes,
Se met gravement dans son tort
Et c'est aussi la mort de l'âme :
Comme nous sommes tous venus
De la femme
Tout en médisant d'elles
Plus d'un recherche leur faveur.

comte Ettich, père de sainte Odile, plus tard l'une des dix villes libres de l'Alsace (1).

Gœsli commence ainsi :

(1) Schœpflin, t. II, p. 170.

Sit der Winter hinter ist verdrungen,
So wirt wunneklich besungen
Walt, Heid', Anger, bluende ouwe über al.
Gen dem morgen sorgen lat, ir jungen,
Sit vrilichen stet entsprungen
Viol, Liljen, Rosen, Bluomen alle wal,
Singent Vogelin, so sing' ich der Suezen :
Miner Vrouwen Schouwen und ir gruezen,
Mak mir sendiu leit unt truren buezen.

Werdin Minne, sinne han ich kleine,
Bit die wol getanen, reine,
Daz si en zit bedenke mine sende not ;
Sit min ougen tougen si aleine
Minnent her von kindes beine,
Daz in staeter libe mir ze herzen gat.
Wan ir lachen kan mir truren swenden,
Der vil klaren varen mak mich pfenden,
Ouch mak si mir sende sorge wenden.

In den sinnen brinnen ich von grunde,
Daz ich gegen (rotem) munde
Nie getorste klagen minen senden pin,
Wolt si'z merken sterken si mich kunde ;
Wünschet nach dem vunde
Mir ze troste, hoch gelobten vrouwen sin.
Wan ich minne muoten, dan ze knehte
Si mich næme ; kaeme ich ir unrehte,
Daz mir urloup gebe diu roeselehte.

Depuis que l'hiver a disparu,
On chante partout avec ravissement
La forêt, la plaine, les champs, les près fleuris.
Jeunesse, quittez les soucis du matin,
Depuis que le printemps a fait éclore
Violettes, lis, roses, fleurs de toutes sortes :
Les oiseaux chantent, moi je veux chanter ma char-
Le regard de ma belle, et la saluer, [mante,
Dussè-je avoir, en récompense, peine et tristesse.

Tendre amour, viens au secours de ma faiblesse,
Implore pour moi cette perfection ;
Qu'elle pense, sans tarder, à ma peine intérieure,
Depuis que mes yeux l'aiment secrètement,
Elle seule, et dès l'enfance,
Toute joie du cœur me vient d'elle.
Son sourire pourrait éteindre ma tristesse,
Mes nombreuses pérégrinations sont mes garants,
Ah ! qu'elle détourne mes tourments.

La flamme qui me consume entièrement,
Au souvenir de sa bouche vermeille,
N'ose exhaler en plaintes ma peine extrême,
Si elle s'en apercevait, cela me donnerait du courage ;
J'aspire à ce souhait,
Pour ma consolation, ô femme inestimable.
Si j'osais demander son amour, que par son serviteur
Elle veuille m'accepter, peut-être lui déplairais-je,
A la charmante, en prenant cette liberté.

WACHSMUTH DE MULHOUSE (1235)

Tous nos renseignements sur ce poète se résument en cinq chansons inscrites dans la collection de Manesse ; elles ont de la grâce et de la jeunesse. La dernière dit :

Sumer, sumer, sumer zit,
Waz uns din kunft vröude git,
Als diu heide in gruene lit ;
Dennoch so mak mich troesten baz
Ein wip der ich no nie vergaz ;
Wil diu so wirt min vröude wit,
Und also wit,
Swanne ich si mak sehen,
So ist mime herzen dem gelich,
Also ist min vrouwe tugende rich,
Des helfent mir min ougen jehen.

Vrouwe, vrouwe, vrouwe min,
Der dri der soltu eine sin
Und aller tugende ein keiserin ;
Du bist diu dri, unt bist din ein,
Du bist diu vierde, die ich da mein,
Du bist gelich der sunnen schin,
Wan ich bin
Tump, so ist si vil wis ;
Daz sol diu werde mir vertragen,
Daz ich ir lop sol hohe sagen,
Si wol gebluotez meien ris.

TRADUCTION

Été, été, temps d'été,
Que ton arrivée nous donne de joie
Quand la bruyère reverdit ;
Pourtant je serais plus consolé
Par une femme que je ne puis oublier ;
Si celle-ci voulait, ma joie serait grande,
Et si grande !
Aussitôt que je la vois
Mon cœur devient pensif...
Aussi mon adorée est pleine de vertus,
Mes yeux contribuent à me le persuader.

Femme, femme, femme que j'aime,
Tu es trois en une,
Et tu es la reine de toutes les vertus,
Tu es trois, et tu es une,
Tu es la quatrième, dont je parle,
Tu es semblable à l'éclat du soleil,
Si je suis
Sot, elle est très sage ;
La bien-aimée doit me pardonner
Si je dis sa louange hautement,
Elle, semblable à une branche fleurie de mai.

Rose, rose, rosen bluot,
Du bist noch bezzer danne guot,
Du bist vil lieb unt wol gemuot,

Du bist min Trost, min zuoversiht,
Min Heil, min vröude, unt anders niht,
Din Lip hat ganzer tugende part :
Mir entwart
So liebes nie niht kunt
Ei vrouwe min, joch meine ich dich ;
Dur alle Tugende, küsse mich,
Vil liebten Ougen, roter munt.

Le Pfeffel mentionné dans Manesse et dans von der Hagen pourrait, jusqu'à nouvelles preuves, être fort bien un alsacien, dont le poète du XVIII^e^ siècle ne serait qu'un descendant. Von der Hagen ne prouve en aucune façon que ce Pfeffel, troubadour, soit autrichien ou bavarois; ce sont des suppositions gratuites. Le Pfeffel dans Manesse est à pêcher ; il tire même un gros poisson de l'eau, à la grande admiration d'une dame assise au bord.

GAUTHIER DE BRISSACH (1275)

Manesse seul a, dans son manuscrit, consigné trois pièces de ce troubadour alsacien, sur lequel les

Rose, rose, rose en fleur,
Tu es encore meilleure que bonne,
Tu es chérie et charmante,

Tu es ma consolation, ma protection,
Mon salut, ma joie et nulle autre que toi.
Ta lèvre est pleine de toutes les vertus,
Jamais il ne me fut dispensé
Tant d'amour,
Ah ! mon adorée, c'est de toi que je parle ;
Par toutes les vertus embrasse-moi,
Regard brillant, bouche rose.

Dans le manuscrit, Wachsmuth est représenté avec une flèche à la main.

---

renseignements biographiques manquent totalement. La troisième de ces pièces commence ainsi qu'un noël :

Von Gott ein Magt erkor'n,
Rose ane Dorn,
Des Himmels und der Erde Frouwe, etc.

Dieu a choisi une vierge, rose sans épines, reine du ciel et de la terre, etc.

C'est une poésie grave, presque un cantique ; mais toute l'œuvre de ce minnesinger n'est pas dans ce style, à preuve la pièce suivante :

DER MEISTER WALTHER VON PRISACH

Ich sing, unt solte weinen
Den tugenthaften ritters lip,
Daz niht mins sanges meinen
Dich kan gemanen, werdez wip.
Noch hære wisen rat :
Der tag uf gat
Unt lat diu naht ir vinster varw, als ie ;
Vil schœne wip bewar,
Daz er wol gebar,
Der gar an mine huote sich verlie.

Des wahters klage singen
Mit jamer in ir herze brach ;
Da von ein misselingen
An lieben vröuden ir geschach.
Ir leides hus genoz,
Der trehene vloz
Begoz ir beider wengel do vil gar.
Si sprach : vriunt, herre min,
Wie sol ich din
Nu sin verweiset, aller saelden bar ?

Der wahter sang aber lute,
Mit zorn, unt doch in vriundes klage :
Swa liep betagt bi trute,
Da kümet der merkaere sage.

TRADUCTION

« Je chante et je devrais pleurer
Sur le corps du chevalier vertueux ;
Que le sujet de mon chant
Ne te soit pas un pénible souvenir, femme chérie.
Pourtant écoute un sage conseil,
Le jour se lève,
Et la nuit laisse plus que jamais sa couleur sombre ;
Très belle femme, aie soin
Qu'il se conduise bien
Celui qui se confia à ma protection. »

Le chant plaintif du veilleur de nuit
Entra avec douleur dans son cœur ;
Il en arriva un empêchement
A de douces joies.
Sa maison fut attristée,
Un torrent de larmes
Inonda ses deux joues,
Elle dit : Ami, mon seigneur,
Comment puis-je être à toi,
Maintenant se sont évanouis tous les bonheurs.

Le veilleur chanta à pleine voix,
Avec colère et pourtant comme une plainte amicale :
Quand la joie se montre avec l'amour
Là le dire des juges hésite.

Ein herze in vröuden ho
Sol minnen so,
Daz vro dar nach diu lieben unt lang beste
Wirt si der huot erkant,
So wirt ze hant
Gesant ir wunne in lange vernde we.

Sins lebens küneginne
Der ritter an sich naher twank ;
Da schuof diu werde minne
Von beiden suezen umbe vank :
Ein lieber naher smuk,
Ir mündel druk,
Ein fluk ir herzen, an ein ander da
Tel kunt ir minne gir,
Si im, er ir :
An dir min leben lit, nicht anders wa.

Von den gelieben beiden
Wart da mit willen unbegert
Ein jamerlichez scheiden ;
Dem ritter unt der vrouwen wert
Ir wunneklich gemach
Daz scheiden brach
Unt jach in wandelunge, liep in leit.
Ir herzen wehsel wart
Do niht gespart.
Diu vart also geschah, der tak zuo schreit.

Un cœur riche en tendresse
Doit aimer de façon
Que son amour s'augmente de plus en plus.
S'il est surveillé,
Aussitôt son bonheur
Se change en longue souffrance.

Le chevalier pressa plus étroitement
La reine de sa vie ;
Alors le tendre amour suscita entre eux
Un doux embrassement,
Un baiser tendre
S'imprima sur sa petite bouche,
Subitement leurs cœurs se fondirent,
Faisant voir leur désir d'amour,
Elle pour lui, lui pour elle :
Ma vie est à toi, et à nulle autre.

De la part des deux amoureux
Il y eut là une cruelle séparation,
Remplie de gémissements.
Du chevalier et de la femme bien-aimée
Le rêduit séduisant
Perdit son charme par la séparation,
Qui changea subitement la joie en tristesse ;
L'échange de leur cœur
Ne fut pas épargné,
Le départ s'accomplit, le jour s'approchait.

LE SEIGNEUR DE COLMAR (1250)

Der herr von Kolmar (le noble de Colmar) ne nous est connu que par une chanson du manuscrit de Zurich, avec ce titre : Disiu lied sank ein Herre, hiez von Kolmar, *« cette chanson fut chantée par un seigneur (ou noble) qui s'appelait de Colmar. » Von der Hagen a reproduit cette pièce exclusivement morale, mais qui ne paraît pas complète; voyez page 468me, volume III des* Minnesinger. *La dernière strophe dit :*

Wir sin bilgerine
Unt zogen vaste hin,
In der sünden lime
Stekket min sin,
Daz ich sin druz niht gebrechen mak.
Wir faren eine straze,
Die nie man vervirt;
Wir sun durch niht enlazen,
Wir bereiten den wirt,
Der uns hat geborget da her mangen talt
Geit im bi dem tage, diz leben smilzet als ein zin,
Ez gat an den abent, der morgen ist da hin;
Wir sun uns gezite des besten beraten :
Begrifet uns diu naht (mit der schulde) so wirt ez ze spate.

TRADUCTION

Nous sommes des pèlerins qui passons à la hâte, ma pensée est tellement retenue dans la glu du péché, que j'ai de la peine à m'en arracher. Nous suivons une route qui n'égare personne, mais qu'il ne faut pas quitter. Songeons à payer l'hôtelier qui nous a fait crédit jusqu'ici; payons-le au jour, cette vie fond comme l'étain; le soir s'approche, le matin a fui; songeons à temps à faire le bien; si la nuit nous surprend (dans le péché) il sera trop tard.

LE BARON DE GLIERS (1296)

Le château de Gliers est situé près de Porrentrui (Sundgau); le baron de Gliers possédait encore les châteaux de Mauron et Froberg (Montjoye). Au temps où ce chevalier vivait, il pouvait certainement passer pour un érudit; il a fait des lais où il pleure d'autres troubadours, ses contemporains, Frédéric de Husen, Hartmann von der Aue, etc. En les citant, il dit que c'étaient de meilleurs maîtres que lui dans le genre élégiaque; nous n'avons aucune élégie ou aucun lai de ces troubadours.

Guillaume de Gliers vivait encore en 1296.

Nous donnons un fragment du premier lai :

Ich klage mich vil leide,
Die ich sender dol ;
Si gelichent mich der heide,
Diu e stuont bluomen vol,
Unt nu der ane lit,
Diu kalte winter zit :

Alse miâe ich vrœde,
Der ich schone pflak ;
Min Herze stet mir œde,
Daz e gevüllet lak
Vil maniger vrier wal,
Nu stet ez wal kal.

Diu leit Klage ich und eine schulde,
Die ich doch ungerne dulde :
Ich habe, sebt, der minne hulde
Verloren, dast ein not,
Diu mich vil rot...

Unt missevar vil ofte machet ;
Des min weinender schade wachet,
So jener slafet oder lachet,
Der nie gewan sende sere.
Noch klage ich mere :

Je me plains amèrement
Des peines que je sens douloureusement,
Elles me font semblable à la prairie,
Qui un moment couverte de fleurs,
En est privée maintenant
Durant le froid hiver.

Ainsi j'évite le plaisir
Auquel je me plaisais ;
Mon cœur est désert,
Lui qui auparavant était si plein
De toute sorte de bien-être,
Est maintenant plein de tristesse.

Je dis ma peine et ma faute
Que je supporte à regret :
Voyez, j'ai perdu la faveur
Des amours, c'est un chagrin
Dont je me repens beaucoup.

Le changement souvent amène
Des maux dont d'autres sont contents ;
Un tel dort ou rit,
Qui n'a jamais gagné d'amour.
Ma plainte ajoute encore :

Mir hat ein wip
Den tumben lip
Aller vröude in abte braht :
Daz ist ein not,
Daz ich den tot
Habe mir dar ümbe erdaht.
Als ich daz klage,
Und tr'z sage,
So ist ez ir gar versmaht.
Hie bedorf't ich helfeklich guotes rates zuo,
Wie ich getuo...

Daz ich den muot,
Lib unde guot
Müge erbrechen gar von ir,
Alde aber baz
Ane allen haz,
Müge bringen wol hin z'ir.
Wil sich daz wenden
Und niht enden,
Seht, daz muezen klagen wit,
Ich und ein iegeslich stech sender man
Der mir's verban, etc.

Une femme
Folle de son corps,
A banni toutes mes joizs,
C'est une telle peine
Que je lui aurais préféré
La mort.
Quand je m'en suis plaint
Et que je le lui ai dit,
Elle s'en est moquée ;
C'est pourquoi j'ai besoin de bon conseil,
C'est ce que je demande.

Pour que je puisse
Détacher d'elle
Mon cœur, mon corps et mon bien,
Ou bien plutôt
Sans aucune haine
Retourner auprès d'elle.
Si cela doit arriver
Et durer,
Voyez, cette plainte doit être portée au loin
Par moi et tout autre noble chevalier
Qui me portait envie, etc.

HESSO DE RINACH

La famille de Reinach compte parmi ses ancêtres de la Suisse un Hesso de Rinach, chevalier-troubadour, dont le recueil de Manesse renferme deux chansons. En voici une :

Ich wil jungen kinden raten
Daz si balde vröuwen sich :
Da wir e den rifen traten,
Da ist nu gar wunneklich,
Da entspringent bluamen unde kle,
Kalde rifen unde sne
Sint zergangen aber, als e.

Ich wil miner vröuwen muoten
Daz si mir genaedik si,
Der vil reinen, der vil guoten
Waer ich gerne nahe bi,
Lieze eht mich ir ungefueger nit,
Der mir also nahe lit ;
Vröuden si mich roubet zaller zit.

Werder, reiner wibe minne
Machet vröude richen muot ;
Des bin ich wol worden inne,

Daz nie wunne wart so guot.
Als ich mich versinnen kan,
Lon enwirdet nie mer man
Rehte vro, der minnen nie began.

Mines lieben ougen weibe,
Das diu liebiu vrouwe min ;
Sol ich je mer komen von leide,
Daz muoz an ir hulden sin.
Das si spreche : « ich bin dir holt. »
Daz waer mir ein richer solt,
Unde naeme ez vür des keisers golt.

Dans le manuscrit de Colmar sur les maîtres chanteurs, il est fait mention d'un autre Minnesinger *alsacien, sur lequel nous n'avons pas de renseignements. On y lit* : « In muscatblüt nuw'ton daz hat Dangbrostein von Hagenauw gemacht. » *(Dans le nouveau ton (rythme) de Muscatblut, ceci a été composé par Dangbrotstein de Haguenau.) On voit la confirmation de ce qui a été dit plus haut, que la ville de Haguenau a dû produire plusieurs poètes, sous l'influence de la cour des Hohenstauffen.*

GOTTFRIED DE HAGUENAU

Nous avons encore à ajouter à ces célébrités, un peu oubliées, du temps passé : Gottfried de Haguenau, qui

a vécu à la fin du XIII^e^ et au commencement du XIV^e^ siècle.

Nous n'en parlons ici que comme mémoire, car il ne faisait point partie de la pléiade des minnesinger *alsaciens. C'est un des poètes de la décadence, comme le remarque M. Ch. Schmidt (1). « Il appartient à une époque où l'inspiration poétique commençait à se refroidir. » M. Schmidt croit que Gottfried est de la même race que Reinmar de Haguenau, mais il serait évidemment difficile d'établir cette affiliation.*

Quoi qu'il en soit, il paraît que ce Gottfried alla à Paris faire ses études de théologie et de médecine. Revenu à Strasbourg, il y exerça ce dernier art, principalement auprès des chanoines, qui le payaient en vieux habits. Plus tard, il obtint un canonicat, et finit par être à son aise. L'original de son poème Liber sex festorum beatæ Virginis, *composé de plus de cinq mille vers, a été détruit par les bombes prussiennes en 1870. On connaît encore de ce Gottfried quelques autres poésies latines et deux chansons allemandes.*

(1) Gottfried de Haguenau, *par Ch. Schmidt, 1873. Voir encore du même auteur un article de trente-cinq pages sur Gottfried, dans la* Revue d'Alsace, *1873, p. 145.*

Cette étude, bien abrégée, des minnesinger *de l'Alsace, a été faite principalement d'après le manuscrit de la Bibliothèque nationale de Paris. Ce précieux monument, tant envié par l'Allemagne, provient de Rudiger Manesse et de son fils, famille noble de Zurich ; ils vivaient entre 1280 et 1328 (1).*

Les chansons ne dépassent pas la date de 1320.

Il est à regretter que cette collection précieuse ne renferme pas les airs notés, comme cela a lieu pour la plupart de nos troubadours français. Certes cela ne nous eût pas appris l'origine de telle ou telle chanson populaire, les Lieder *ou chansons des troubadours étaient beaucoup trop poétiquement tournées et trop développées pour le peuple, mais nous aurions su plus exactement en quoi consistait la valeur musicale de ces chants, admirés et couronnés par des rois, des empereurs et des princes.*

Von der Hagen, dont l'immense travail renferme un assez grand nombre de chants notés, à la fin du quatrième volume, convient de son côté que la pénurie est grande, en ce qui touche les airs du temps des troubadours allemands ; les notations qu'il reproduit

(1) Sammlung von Minnesingern. *Édition d'après le manuscrit de Manesse, faite par Bodmer. Zurich, 1758, en deux parties. (Introduction.)*

sont d'après les manuscrits des bibliothèques de Vienne, d'Iena (1). Il donne en plus quelques chansons de Nithart dont le manuscrit lui appartenait. Enfin il a joint à cela plusieurs chansons des maîtres chanteurs *de Nuremberg, d'après des tons (timbres ou coupes) de* Minnesinger.

(1) Le manuscrit d'Iena est beaucoup moins complet que celui de Manesse, mais il a quelques notations musicales.

LES MAITRES CHANTEURS

(MEISTERSÄNGER)

Ici nous entrons dans une phase nouvelle : la gloire des troubadours se ternit et s'éteint, en Allemagne comme en France. Ces poètes de l'amour divin, et surtout de l'amour terrestre, disparaissent, et l'on voit naître chez les Allemands les Meistersänger *(maîtres chanteurs), comme en France apparaissent les corporations des* ménétriers.

Il y a cependant une différence caractéristique entre ces deux nouvelles transformations de la poésie et de la musique ambulantes chez les Français et chez les Allemands : quoique leur culture dans les deux pays ne soit plus qu'un art bourgeois, après avoir jeté un si grand éclat quand il fut entre les mains de la noblesse, de la chevalerie et de quelques vrais poètes, en Allemagne les maîtres-chanteurs ont des concours, où ils produisent en public leurs élucubrations, tandis qu'en France les ménétriers n'ont même pas cet amour-propre de la lutte poétique et musicale.

On sait d'une manière générale que le chant statutaire des Meistersänger *se montra d'abord à Mayence, puis à Nüremberg, Strasbourg, Colmar, Francfort, Würzbourg, Zwickau, Prague (1).*

Il est assez remarquable que les Meistersänger *allemands, au contraire des ménétriers français, n'aient jamais élu de roi (2).*

Si les documents biographiques sur les Minnesinger *sont assez parcimonieux, ils le sont bien davantage en ce qui concerne les* Meistersänger, *et à ce propos, Wagenseil nous dit que ces corporations n'ont guère laissé de renseignements exacts et détaillés sur leur origine, leurs réunions ayant toujours eu lieu avec un certain mystère : les initiés seuls étaient au courant de leurs faits et gestes.*

La première nouvelle des Meistersänger *en Alsace nous est fournie par Schilter dans son glossaire, page 89 : « En 1598, le magistrat de Strasbourg a renouvelé et confirmé les statuts des maîtres chanteurs de cette ville. » On lit au commencement de la lettre que l'honorable société des* Meistersänger *de Strasbourg avait été formée depuis cent cinq ans, c'est-à-*

(1) Spangenberg (Von der Musica) fait bravement remonter l'origine des maîtres chanteurs au roi David.

(2) Grimm, Uber den altdeutschen Meistergesang.

dire en 1493. Schilter cite beaucoup de noms, mais il ne connaît pas l'origine de tous ; sont cités Pfaltz et Kungklein de Strasbourg (1). Spangenberg, p. 136, donne les noms suivants de maîtres chanteurs à Strasbourg en 1508 : Jean Grüninger, imprimeur ; Matthias Holderlin et Jacques Wolff, auxquels on peut joindre ceux fournis par Wagenseil (2) ; Frédéric Furner, drapier ; Melchior Cristoff, boulanger ; Martin Höscher, fondeur de caractères ; Paul Fischer, pelletier ; Veit (Guy) Fischer, serrurier ; Jean Berchler, hôtelier ; Jean Müller, serrurier.

G. WICKRAM

Jörg (Georges) Wickram (3), né à Colmar tout au commencement du XVI^e^ siècle, mort en 1561 ou 1562, fonda à Colmar, en 1546, la corporation des maîtres chanteurs de cette ville ; il était lui-même poète, également auteur dramatique dans le genre humoristique (4). Le Rollwagen *(la voiture de*

(1) D'après Hermann, Notices, t. II, p. 336, il faut ajouter à ces noms les Reinthal et les Hartschmidt, ainsi que Dangelsheim.

(2) Wagenseil, Bericht von der Meister-singer Kunst, *pp. 504 et suivantes.*

(3) A. Stöber, Jörg Wickram, *Mulhouse, 1866, in-12.*

(4) La Bibliothèque nationale de Paris possède de Wickram Der treue Eckart *(le fidèle Eckhart), exemplaire probablement unique.*

roulier), histoire à l'usage des marchands qui fréquentent les foires, est une de ses œuvres les plus connues.

Le célèbre manuscrit de l'école des maîtres chanteurs de Colmar, qui avait appartenu à Wickram, se trouvait dans les archives de la corporation des cordonniers à Colmar. Il en a disparu à la révolution de 1793..... pour reparaître à la Bibliothèque de Munich, après avoir passé par Bâle. On y trouve les noms suivants de chanteurs de Sélestadt : Cyriacus Rapp, Balthasar Klitsch, Toman Meyer de Vecklamarch, Conrad de Wolfach.

Postérieurement à Wickram, en 1591, on peut lire dans le codex 4999 de la Bibliothèque de Munich les noms des maîtres chanteurs de Colmar : Sébastien Wild, Raphaël Düller, Caspar Wirt, Martin Gümpel, Magister Peter Pfort, Onophrius Schwartzenbach.

LES SAVANTS DE L'ALSACE

Après avoir fait voir que le joyeux art des maîtres chanteurs avait sa pléiade en Alsace aussi bien que dans le pays d'Allemagne, nous sommes obligés de rétrograder un peu pour nommer quelques alsaciens qui se sont fait remarquer dans la philosophie, la théologie, et dont la plupart ont cultivé la poésie.

Malgré notre amour-propre d'alsacien, nous emprunterons volontiers une phrase d'Arnold dans sa Notice historique et littéraire sur les poètes alsaciens *: « En alléguant ici tous les littérateurs dont les productions donnent à leurs auteurs des droits au titre de poètes, nous ne prétendons point assigner à tous un rang éminent sur le Parnasse. »*

Cependant le premier qui se présente n'a pas besoin de cette humble requête à l'indulgence du public.

SÉBASTIEN BRANT (1)

Sébastien Brant, le célèbre auteur du Narrenschiff *(la nef des fous), naquit à Strasbourg en 1458.*

(1) On écrit aussi Brandt.

Ayant perdu son père de bonne heure, il se rendit à Bâle en 1475, pour y suivre les cours de l'Université; Jean Creutzer, de Guebwiller, y professait alors la théologie (1).

Le jeune poète, lui, se voua au droit; il conquit successivement ses grades, et obtint en 1489 le brevet de docteur en droit.

Brant professa à son tour. A cette époque il était déjà lié avec beaucoup de savants, grâce à différentes publications faites à Bâle.

Par l'entremise du célèbre prédicateur Jean Geiler, de Kaysersberg (2), qu'il avait connu à Bâle, Brant fut appelé à Strasbourg, en 1500, par le magistrat de cette ville, avec le titre de Doctor juris *ou plutôt syndic; en 1503, il devint le chancelier municipal de sa ville natale, fonctions qu'il a remplies jusqu'à sa mort en 1521.*

La première édition du Narrenschiff *avait paru à Bâle en 1494, Brant était alors dans sa trente-sixième année. Cette critique des mœurs de la fin du*

(1) *D'autres professeurs alsaciens se trouvaient également à l'Université de Bâle; c'étaient Pierre d'Andlau, Ulrich Surgant et Bernard Oiglin, ces deux derniers d'Altkirch.*

(2) *A. Stöber a publié à Strasbourg, en 1834, une thèse intitulée* Essai historique et littéraire sur la vie et les sermons de J. Geiler, de Kaisersberg.

XV^e siècle obtint un succès immense, et fut traduite dans cinq ou six langues. Quant aux diverses et nombreuses œuvres tant poétiques, pédagogiques qu'historiques de Brant, nous renvoyons à l'édition du Narrenschiff, *faite par Strobel en 1839, et surtout à* l'Histoire littéraire de l'Alsace, *par Charles Schmidt.*

Brant jouissait de l'estime et de la protection de l'empereur Maximilien, qui l'avait nommé son conseiller en 1502.

J. WIMPFELING

Jacques Wimpfeling, né à Sélestadt en 1450 (1), fit ses études à Fribourg, à Erfurth et à Heidelberg. Après avoir été prédicateur à Spire pendant près de quinze ans, il professa en 1490 à la faculté de Heidelberg, en expliquant saint Jérôme et les poésies de Prudence.

En 1502, Wimpfeling retourna à Strasbourg, où il s'occupa de l'éducation de quelques fils de famille; par ses publications et ses relations, il jouissait d'une grande estime, méritée d'ailleurs. Ce savant a écrit

(1) Chronique de Hertzog, *VII^e livre, p. 33.*

des discours, des poésies, des préfaces ; il s'est occupé surtout de pédagogie, de théologie et d'histoire. Wimpfeling est mort dans sa ville natale en 1528.

P. SCHOTT

Pierre Schott, issu d'une famille aisée et considérée, naquit à Strasbourg en 1458. A quinze ans, on l'envoya étudier à Paris, puis à Bologne, où il fit suivre l'étude du droit par celle de la théologie. Il visita Rome, Ferrare et Venise, puis revint à Strasbourg en 1481, où il devint prêtre l'année suivante. Pierre Schott était en relation avec la plupart des savants de l'Allemagne ; il mourut à Strasbourg, victime d'une épidémie, en 1490, c'est-à-dire à l'âge de trente-deux ans. Ses œuvres, publiées après sa mort, consistent en lettres et en poésies latines.

S. MURR

Sébastien Murr (Murrho), dont on ne sait pas exactement la date de naissance, était de Colmar ; en 1471, il fut nommé maître ès-arts à l'université de Bâle ; nous le trouvons chanoine à Colmar en 1486. Murr était un homme très instruit ; il écrivit, à

l'instigation de Wimpfeling, une histoire des empereurs d'Allemagne : De virtutibus et magnificentia germanorum. *Il y a d'autres ouvrages de Sébastien Murr, mort en 1495 à Colmar.*

TH. MURNER

Thomas Murner naquit à Obernai en 1475, entra dans l'ordre des Franciscains. En 1499, il recevait le grade de maître ès-arts libéraux à Paris ; en 1506, l'empereur Maximilien lui décerna de sa main la couronne de laurier comme poète ; cette même année, il obtint le grade de docteur en théologie à Fribourg. C'était un homme de beaucoup d'esprit, une sorte de rabelaisien allemand, écrivant des satires souvent trop satiriques, critiquant les mœurs et les ridicules de ses contemporains, en latin, en allemand, en prose et en vers (1).

Murner fut un violent antagoniste de Luther, à propos de ses réformes ; Wimpfeling trouva aussi en

(1) Il enseignait la logique et le droit avec un jeu de cartes, la prosodie avec un jeu d'échecs et de trictrac, même avec une roulette. Ses deux principaux poèmes allemands s'appellent Die Schelmenzunft *(La Corporation des filous),* Die Narrenbeschwörung *(La Conjuration des fous). Hartmann, vol. II, p. 305, lui attribue le* Liber vagatorum.

lui un rude champion, critiquant et ridiculisant sa Germania *par une* Nova Germania. *En somme, Murner mena une vie assez aventureuse, écrivant, prêchant, faisant des discours en Alsace, en Allemagne, en Pologne, en Italie, même en Angleterre.*

Cette carrière agitée se termina en 1537 à Obernai, la ville natale de Murner.

J. GALLUS

Jodocus Gallus (Jost Galtz), 1459-1517, était fils d'un tailleur de Rouffach; son éducation théologique et littéraire se fit à Sélestadt, Bâle et Heidelberg, grâce aux franciscains de Rouffach. Étant docteur en théologie, il fut appelé à Spire pour succéder à Wimpfeling, comme prédicateur à la cathédrale. Il a bien écrit quelques vers latins, mais ce fut surtout comme théologien qu'il eut une grande réputation.

C. PELLICANUS

Conrad Kürschner (Pellicanus), neveu du précédent, né également à Rouffach en 1475, entra aux frères mineurs et devint prêtre en 1501. Il enseigna pendant quelque temps à Bâle. En 1517, il fut rappelé à Rouffach comme gardien de son couvent, d'où

on l'expulsa en 1524 pour ses idées de réforme religieuse. On a de lui des traités sur la langue hébraïque, un psautier et des commentaires sur la Bible, etc. Ce savant est mort en Suisse, protestant et marié. Gui Patin en parle dans ses lettres.

Jacques Han, *de Strasbourg (1) et* Jean Hugonis, *de Sélestadt, sont deux savants de l'école de Wimpfeling, dont il reste peu d'ouvrages à signaler.*

Ulric Surgant, *d'une ancienne famille d'Altkirch, a fait une partie de ses études à Paris, l'autre à Bâle, où il devint docteur en droit ; il était prêtre, et a laissé un manuel sur la façon de prêcher, également quelques écrits pédagogiques ; mort en 1503.*

Thomas Wolf *(1475-1509), d'une grande famille d'Eckbolsheim, fut un collaborateur dévoué de Wimpfeling, en contribuant d'une façon efficace à la renaissance des études à Strasbourg. C'est une espèce de Mécène instruit, qui a publié divers ouvrages latins et s'est occupé aussi de la publication des œuvres de Wimpfeling.*

(1) Ce Jacques Han a quelquefois été confondu, à tort, avec Jodocus Gallus.

M. RINGMANN (PHILESIUS)

On lui donne généralement Sélestadt comme lieu de naissance (1482). Grandidier, au contraire, pense qu'il a vu le jour dans le val d'Orbey. Il fut élève de son compatriote Wimpfeling à Heidelberg, puis vint à Paris terminer ses études.

Professeur ou maître d'école, correcteur d'épreuves, poète, historien, géographe, Ringmann, mort à vingt-neuf ans, a dû déployer une activité inouïe pour suffire à toutes ces occupations spéciales, car l'œuvre qu'il a laissée est assez considérable.

Sans énumérer le tout, nous citerons une traduction allemande des Commentaires de César, un poème latin Passio Domini, *etc. Quant à l'introduction et édition de Ptolémée et d'Amèric Vespuce, cet ouvrage n'a paru que deux ans après la mort de Ringmann. Quoique ce poète ait une tombe à Sélestadt, on croit qu'il est mort à Strasbourg en 1511.*

T. VOGLER

Thomas Vogler (Aucuparius), né à Obernai, prêtre, chanoine à Saint-Etienne-de-Strasbourg, maniait facilement les vers latins, quoiqu'il n'ait pas produit de

grand poème ; c'est encore un ami littéraire de Wimpfeling. Il fut poète lauréat de la Société littéraire de Strasbourg et mourut à Stephansfeld en 1532.

JÉROME GEBWILER (1473-1545) (1)

On le fait naître à Kaysersberg, à Colmar, à Sélestadt et à Guebwiller (2) ; voilà bien des patries ! Quoi qu'il en soit de cette indécision sur son lieu de naissance, J. Gebwiler fit ses études à Bâle, à partir de 1492.

Après avoir professé à Sélestadt, il fut appelé en 1509 à diriger l'école de la cathédrale de Strasbourg. Quelques années plus tard, il professa à Haguenau.

*Les écrits publiés par J. Gebwiler sont considérables, tant en allemand qu'en latin ; il y a d'abord de nombreux ouvrages destinés à l'instruction de la jeunesse, des éditions d'Horace, de Plaute ; des ouvrages théologiques, quoiqu'il fut laïque et marié ; une vie de sainte Odile en allemand, la première qu'on ait publiée (1521) ; des poésies des abbesses Relinde et Herrade, tirées de l'*Hortus deliciarum ; *une histoire*

(1) Son nom était Sattler.

(2) Voyez Chronique de Hertzog, *XII^e livre, p. 32.*

de la maison de Habsbourg et d'autres ouvrages historiques. Il a laissé une quantité de travaux inédits.

L'empereur Maximilien avait accordé des armoiries à Jérôme Gebwiler.

BEATUS RHENANUS

Beatus Rhenanus est l'écrivain qui, selon Schœpflin, a le plus illustré sa ville natale (1485) et qu'on a appelé le prince de la littérature. Son père portait le nom de Bild ; comme il était de Rhinau, le fils s'est appelé Rhenanus. Son éducation première à Sélestadt se fit sous Jérôme Guebwiler et Craton Hofmann, puis Rhenanus se rendit à Paris, où, tout en étudiant, il fut correcteur chez Henry Estienne ; après Paris, ce futur savant vint à Bâle, où il corrigea chez Amerbach et chez Froben, toujours en s'instruisant.

En 1520, Beatus retourna à Sélestadt, et c'est là qu'il annota et commenta ses éditions de Quinte-Curce, Maxime de Tyr, Tertullien, Velleius Paterculus, Tacite, Pline l'ancien, Tite-Live, Origène, etc. Il a aussi écrit une vie de Geyler et une histoire de la Germanie.

Beatus Rhenanus était lié ou en correspondance avec tous les érudits et savants de son temps. En 1523,

Charles Quint lui donna des lettres de noblesse pour lui et ses descendants.

Ce savant est mort à Strasbourg en 1547, léguant sa bibliothèque à sa ville natale.

En 1470, la ville de Wissembourg fut assiégée par l'électeur Frédéric le Victorieux ; EICART ARZT *qui se trouvait parmi les assiégés a transcrit cet événement dans sa chronique.*

O. LUSCINIUS

Ottmar Nachtgall ou Nachtigall, plus connu sous sous le nom de Luscinius (rossignol), né à Strasbourg en 1487, est encore un disciple de Wimpfeling. Il vint à Paris en 1508, puis continua ses études à Louvain, à Padoue et à Vienne, où Wolfgang Grefinger, un élève de Hoffheimer lui donna des leçons de musique. Luscinius jouait de la flûte, de l'orgue et chantait. Après Vienne, il voyagea en Hongrie, en Grèce, dans l'Asie, etc.

Nommé organiste à Saint-Thomas de Strasbourg en 1515 (1), il s'était fait prêtre ; ces fonctions lui restèrent jusqu'en 1518. A cette époque, et même

(1) *Schmidt,* Histoire littéraire de l'Alsace, *vol. II, p. 177.*

antérieurement, il donne des leçons de latin et de grec à Strasbourg, où il obtient un canonicat à l'église Saint-Etienne en 1522; mais la réforme le lui fait quitter dès l'année suivante, où nous le trouvons à Augsbourg, donnant des leçons, prêchant, et chanoine de Saint-Maurice. En 1529, il est à Fribourg, où il finit par se retirer à la Chartreuse; c'est là qu'il mourut en 1537.

Luscinius écrivait bien le latin; il a fait des vers dans cette langue comme aussi en grec. Il publia un grand nombre de livres destinés à l'étude de la langue grecque, des traductions latines, des psautiers, des ouvrages historiques et deux livres sur la musique, dont le plus connu est sa Musurgia, *recherchée pour ses gravures d'instruments, empruntées à Virdung.*

Jean Witz (Sapidus) *de Sélestadt, où il succéda à Jérôme Gebwiler dans la direction de l'école, a publié en 1520 quelques épigrammes latines contre les moines. (Voy.* Chronique de Hertzog, *liv. VII, p. 36.)*

J. MICYLLUS

Jacques Molzer, né à Strasbourg en 1503, fit ses études en Allemagne; à partir de 1527, il ensei-

gna les langues grecque et latine à Francfort, où il mourut en 1558. Bayle dit que ce fut un des meilleurs poètes qui fussent de son temps en Allemagne ; il a fait des épigrammes grecques et des élégies latines, un traité de Re metrica, *des notes sur Homère, etc.*

*
* *

Jacques Spügel *ou* Spiegel *de Sélestadt, neveu de Wimpfeling, est l'auteur d'un Lexique du droit civil, de divers commentaires. Il fut conseiller des empereurs Charles V et Ferdinand Ier. (Voy.* Chronique de Hertzog, *liv. VII, p. 34.) Un autre enfant de Sélestadt,* Gaspard Stiblinus, *a fait une traduction latine des tragédies d'Euripide.*

Henry Fabricius, *de Bergzabern, a été couronné poète par l'empereur d'Allemagne, et* Jean Fabricius, *de Bergheim, a écrit un poème héroïque latin sur Guillaume Tell.*

JEAN FISCHART

Son lieu de naissance probable est Strasbourg, où il était fixé en 1576.

Gendre de Bernard Hertzog le chroniqueur, Fischart, poète rabelaisien, violent partisan de la Réforme, a écrit des polémiques, des satires, un Gargantua, Die Flœhhatz *(La chasse aux puces), un* Eulenspiegel *(Tiel espiègle),* Das Ehezuchtbüchlein *(Le code du mariage) et une quantité d'autres pièces burlesques, mais spirituelles.*

Le petit poème resté populaire en Alsace, est le Glückhafft schiff von Zürich *(La nef fortunée de Zurich), narrant le voyage par eau de Zurich à Strasbourg de quarante Suisses qui vinrent au tir de 1576, avec une marmite remplie de bouillie de millet, qu'on débarqua toute chaude à Strasbourg, afin de prouver à leurs alliés avec quelle vitesse ils pourraient accourir à leur secours en cas de besoin. Le bateau avait navigué sur la Limmat, l'Aar et le Rhin.*

On a aussi de Fischart un Recueil de psaumes et cantiques, *1576. Ce poète, docteur en droit, est mort en 1614 à Forbach, où il était bailli. On croit qu'il était né vers 1545.*

Nous citerons encore quelques noms moins connus, d'après Arnold : Jean-Paul Crusius, de Strasbourg, auteur des comédies héroïques latines Crœsus *et* Heliodorus. — *Jacques Strasbourg, à qui l'on*

doit le Carmen de beata migratione ex hac vita in cœlum. — *Jodocus Harchius. — Dydimus Aucuparius. — Jacques Barel. — Michel Hospein. — Jean Spiegel. — Beatus Arnoldis. — Jean Linck. — Michel Benther et Michel Toxites, qui ont cultivé la poésie dans le XVI^e^ siècle.*

J. BALDE

Jacques Balde est né à Ensisheim en 1603 ; il fit ses études en Allemagne, puis entra aux Jésuites ; il avait alors vingt-et-un ans. A cette époque il enseignait les humanités et la rhétorique, devint le prédicateur de la cour de Bavière, où il fut très goûté.

Balde doit son illustration à ses poésies latines ; Herder en parle non seulement avec éloge, mais avec enthousiasme ; Schlegel ne lui épargne pas moins ses louanges. Bayle nous dit que le pape Alexandre VII fut si content du poème d'Urania Victrix, *qu'il envoya une médaille d'or à Balde, et qu'à la mort de ce poète, les sénateurs se disputèrent sa plume..... (il n'en avait donc qu'une seule ?)*

Les manuscrits de Balde se trouvent à la Bibliothèque de Munich. Quant à ses œuvres publiées, on

en peut lire le catalogue assez complet dans la Biographie universelle de Kœfer. *Balde paraît avoir aimé la musique ; ainsi dans sa tragédie de* Jephté *on chantait ; du moins notre exemplaire (1654) renferme plusieurs airs gravés. Nous avons également un exemplaire d'*Agathyrsis, *1547, Munich, en vers allemands, avec des airs notés.*

Le même volume contient 288 pages : Pœma de vanitate mundi, *avec des figures bizarres. Munich, 1638.*

WALLISER

Nous ouvrons une petite parenthèse pour glisser un musicien parmi les poètes. Cristophe-Thomas Walliser est un enfant de Strasbourg, né en 1575, et sur lequel nous n'avons d'autres renseignements que ceux que nous fournissent ses œuvres publiées. On sait pourtant qu'après avoir voyagé, comme nous le dit Walther (1), Walliser professait la musique à l'école de Strasbourg dès 1599, en même temps qu'à l'église Saint-Thomas et à l'Université.

Son traité Musicæ figuralis Præcepta brevia, *etc.*,

(1) Walther, Musicalisches Lexicon, *1732.*

a paru à Strasbourg en 1611 ; il a aussi composé la musique de diverses pièces théâtrales jouées à l'Université de Strasbourg, des motets et des psaumes à plusieurs voix (1).

Walliser est mort à Strasbourg en 1648.

G. BRULOV

Gaspard Brulov, professeur de poésie et d'histoire à Strasbourg, a écrit en latin un poème sur Luther et quelques pièces de théâtre destinées à des collèges, également en latin.

J.-M. MOSCHEROSCH

Jean-Michel Moscherosch est né en 1601, près de Strasbourg, à Willstett, sur la rive droite du Rhin (2). Il avait onze ans quand il commença son éducation à Strasbourg, dont il fréquenta plus tard l'Université, et y fut reçu maître ès-arts en 1626.

(1) *Voy.* Fétis, Biographie des musiciens.

(2) *Je n'ai trouvé que dans les* Notices sur Strasbourg, *par Hoffmann, t. II, p. 309, que ce poète s'appelait* Kalbskopf *(tête de veau) et qu'il changea ce nom en Moscherosch, tiré du grec et de l'hébreu. D'après M. Spach, le vrai nom était* Museroch ; *le père du poète était un Espagnol réfugié,*

Moscherosch eut une existence assez tourmentée; l'époque où il vivait ne l'était pas moins, c'était durant la guerre de trente ans. Il remplit successivement les fonctions de précepteur dans différentes maisons nobles, de bailli, de conseiller, et enfin de secrétaire de la ville de Strasbourg.

Le père étant espagnol, il n'est pas étonnant que le fils ait choisi un sujet de Quevedo de Villegas, *pour l'arranger à sa façon :* Wunderliche und wahrhafte Gesichte Philanders von Sittenwald, *1644. (Visions merveilleuses et authentiques de Philandre de Sittenwald) (1), espèce de satire sur les côtés véreux des mœurs de son temps; on y trouve aussi d'acerbes sorties contre les ridicules des Français, (l'auteur avait passé deux années dans ce pays). On pourra lire des extraits sur le* Philandre *dans les études de M. Spach sur les poètes alsaciens. On a encore de Moscherosch un roman bizarre :* Simplicissimus. *Cet auteur mourut à Worms, pendant un voyage d'affaires, en 1669.*

(1) Sittenwald, *forêt des mœurs.*

*
* *

A la suite de Moscherosch, Arnold donne encore les noms de Mathieu Sneuber, Michel Kleinlawel, Guillaume Scher, Daniel Rauch, tous connus par des poésies latines et allemandes. Un autre poète, Henry de Nicolaï, est né à Strasbourg en 1737; il a écrit des fables, des contes, des lettres, etc. Ce fut un diplomate doublé d'un poète.

Il n'est que juste aussi de mentionner quelques enfants de Strasbourg, comme B. Bebel, théologien et archéologue; les philologues R.-F.-P. Brunck et J.-G. Dahler, Ulrich Obrecht, l'érudit Oberlin, J.-L. Blessig, Ehrenfried Stœber, auteur de Daniel; *Andrieux, membre de l'Institut en 1797, auteur de plusieurs pièces jouées au Théâtre-Français de Paris.*

T.-C. PFEFFEL

Théophile-Conrad Pfeffel naquit à Colmar en 1736; il y est mort en 1809. Il avait fait ses études à l'Université de Halle. Revenu à Colmar, il n'eut guère le loisir de songer à une carrière, car il perdit la vue de bonne heure, et dès lors se livra avec ardeur à la poésie.

L'œuvre de Pfeffel renferme des contes, des nouvelles, mais ce sont surtout ses fables qui lui ont acquis son illustration et sa popularité ; qui ne connaît Die Tobakspfeife *(1) et tant d'autres pièces charmantes ?*

ARNOLD

Jean-Georges-Daniel Arnold, né à Srasbourg en 1780, étudia dans sa ville natale et en Allemagne, où il fut reçu docteur en droit. Il professa le code civil à Coblentz ainsi que l'histoire, publia un livre sur le droit romain, etc. ; mais ce qui le rend cher à l'Alsace est son Pfingstmontag *(Le lundi de la Pentecôte), comédie en dialecte strasbourgeois d'une verve peu commune. Cette pièce est fort populaire en Alsace.*

Le Haut-Rhin ménage à son voisin le Bas-Rhin un émule à Arnold dans la personne d'un simple pâtissier de Colmar, G. Mangold.

(1) Édition de Bâle, 1789.

LES PRINCIPAUX CHRONIQUEURS ET HISTORIENS DE L'ALSACE

CLOSENER

La chronique de Fritsch Closemer, terminée en 1362, est une traduction allemande annotée de la chronique de Gottfrid von Emsingen. Frédéric Closener, né dans les dix premières années du XIVe siècle, était prêtre du grand-chœur de la cathédrale de Strasbourg ; probablement originaire de Benfeld, Closener a aussi écrit un glossaire latin-allemand ; il est mort en 1384.

C'est la Bibliothèque nationale de Paris qui possède l'autographe de la chronique de Closener.

KŒNIGSHOFEN

Twinger de Kœnigshoven, né en 1346 d'une ancienne famille de Strasbourg, ville où il est mort en 1420, avait d'abord été recteur de l'église de Drusenheim, puis notaire apostolique et impérial ; enfin

nommé en 1395 chanoine de Saint-Thomas à Strasbourg ; c'est à lui qu'on doit la conservation des archives de Saint-Thomas.

Le savant Schilter a traduit en partie la chronique de Kœnigshofen du latin en allemand, et l'a publiée en 1698 avec des notes. Cette chronique s'arrête à 1386.

HERTZOG

Bernard Hertzog est né à Wissembourg en 1537. Il y a quelques menus renseignements sur cet auteur, au commencement du dixième livre de sa chronique, dédié à son beau-frère Steyernagel. Hertzog était alors bailli de la maison de Hanau-Lichtenberg, demeurant à Wœrth. Il a publié sa chronique d'Alsace à Strasbourg en 1592. Hertzog est mort en 1596.

SCHŒPFLIN

Jean-Daniel Schœpflin, compatriote de Mozart, (Saltzbourg). Schœpflin fit ses études à Bâle et à Strasbourg, où il vint à vingt-neuf ans, et qu'il ne quitta plus que pour des voyages accidentels, jusqu'à sa mort en 1771, alors qu'il était âgé de 77 ans. En 1740, Louis XIV nomma Schœpflin historiographe

de France. Parmi les nombreux travaux de ce savant illustre, l'Alsace lui doit surtout deux volumes in-folio, l'Alsatia illustrata, *1751-1761) ouvrage traduit en 1849-1852, par L.-W. Ravenez.*

GRANDIDIER

Philippe-André Grandidier, né à Strasbourg en 1752, mort à l'abbaye de Lucelle en 1787. Il entra dans les ordres et fut nommé archiviste de l'évêché de Strasbourg. On se demande comment cet érudit a pu produire les nombreux travaux historiques sortis de sa plume (tous ne sont même pas encore publiés), en se rappelant qu'il est mort ayant à peine trente-cinq ans.

Il s'était ruiné la santé par un travail excessif.

La race des chroniqueurs et des historiens de l'Alsace n'est pas près de s'éteindre; ne citerions-nous que les Oberlin, les de Golbéry, les Schweighäuser, les Schmidt, les Liblin, les Gérard, les Mossmann, les Stöber, les Schneegans, les Reuss, les Ristelhuber et tant d'autres qui se sont occupés et s'occupent encore de cette belle Alsace.

PREMIÈRE PARTIE

NOELS ET CANTIQUES. — JEU D'ADAM ET ÈVE. — LES FLAGELLANTS.

PREMIÈRE PARTIE

§ I. — NOELS ET CANTIQUES

On croit que les premiers chrétiens chantaient déjà dans les catacombes de Rome; en tout cas cela ne pouvait avoir lieu qu'en mettant des sourdines à leur voix, car le danger était grand : il y allait de leur vie.

Comme les païens avaient des hymnes en l'honneur de leurs dieux, on a dû éviter d'en chanter à l'origine du christianisme; c'eût été un rapprochement trop sensible avec le culte des faux dieux.

Les chrétiens chantaient des psaumes, mais ils avaient aussi des cantiques servant à leur édification, soit dans leurs réunions pieuses, soit chez eux.

Les martyrs dans les prisons, dans les cirques

où on les immolait, les solitaires dans leurs retraites, les cultivateurs à leurs travaux des champs, les artisans à leur ouvrage, élevaient leurs voix vers Dieu pour chanter ses louanges, comme l'assurent Tertullien, saint Basile, saint Eusèbe, Sozomène et d'autres pères de l'Église.

On attribue généralement à saint Ambroise l'introduction des *hymnes* dans le culte catholique ; lui-même en a composé de fort belles.

Les premières traductions allemandes, c'est-à-dire théotisques, ont été faites sur des hymnes ; J. Grimm (1) en a publié vingt-six, datant du IXe siècle. Ces sortes de traductions se sont continuées jusqu'à Luther ; on voit que bien antérieurement au célèbre réformateur il existait de nombreux cantiques allemands, très répandus et très aimés du peuple (2).

On a insinué souvent, surtout en Allemagne, que le cantique a pris naissance à la suite, ou sous l'influence des troubadours (3) : ce que

(1) Jacobus Grimm, *Inest Hymnorum veteris ecclesiæ*, etc., Gottingue, 1830, in-4°.

(2) Voyez P. Wackernagel, *Bibliographie des deutschen Kirchenliedes*. — Id. *Carmina Burana*, Stuttgart, 1847.

(3) Voyez Cl. Frantz, *Geschichte der geistlichen Liedertexte*, p. 98.

chantaient ces poètes était beaucoup trop compliqué pour entrer dans la mémoire du peuple. Il est plus naturel de croire que le cantique a été créé, de même que la chanson populaire profane, par le peuple lui-même : ce qui sortait de cette officine mystérieuse était de tout temps infiniment plus mélodique que les créations contemporaines des musiciens savants, y compris les troubadours qui, en fait de musique, n'étaient pas précisément des savants.

La forme la plus populaire du cantique est sans contredit le *Noël,* qu'on retrouve dans toutes les langues et chez tous les peuples du continent, comme aussi bien en Angleterre. Le mystère de la naissance du Christ, de cet enfant de Dieu qui voit le jour dans une crèche abandonnée, lui qui plus tard changera la face du monde, voilà bien une merveille des merveilles, capable de trouver une sympathie universelle chez les heureux comme chez les pauvres; aussi chante-t-on des noëls depuis des siècles, et leur nombre seul suffit pour en attester la popularité.

Il y en eut d'abord en latin; mais les langues vivantes s'en emparèrent dès leur formation, et en fournirent à leur tour.

L'un des plus anciens noëls en langue allemande a pour auteur un Alsacien, Jean Tauler, né à Strasbourg vers 1294. Dès sa jeunesse, Tauler entra dans l'ordre des dominicains. Il eut une grande réputation comme prédicateur; on a conservé et imprimé une centaine de ses sermons : le style en est concis, aussi pur que le permettait la langue d'alors. Tauler est un penseur, se laissant volontiers entraîner au mysticisme. Il contribua puissamment aux progrès de la langue allemande. A part ses sermons, il existe de cet auteur une *Imitation de l'humble vie de Jésus-Christ*, imprimée en 1621 à Francfort, ainsi que plusieurs autres écrits moraux et mystiques.

Tauler a été loué et censuré par les catholiques et par les protestants, ses sermons étant très hardis pour l'époque où il prêchait.

Les renseignements sur des poètes alsaciens, auteurs de cantiques ou de noëls, sont rares; cependant il y en eut un certain nombre, avant et après Luther. Comme ces chants pieux paraissaient généralement sous forme de recueils, les auteurs n'y étaient pas mentionnés, soit qu'eux-mêmes, par un esprit d'humilité chrétienne, aient livré leurs compositions sous le voile de l'ano-

nyme, soit enfin que l'éditeur lui-même ne sût pas leurs noms, ce qui est toujours le cas pour les pièces émanant du peuple.

Voici quelques exceptions : on sait, par exemple, qu'un moine de Strasbourg, Henri de Laufenberg (1445), a composé plusieurs cantiques et noëls venus jusqu'à nous (1). En outre, un certain nombre de cantiques publiés par Michel Vehe à Leipzig, en 1537, ont été insérés dans les recueils catholiques de Strasbourg. En visitant la bibliothèque de cette dernière ville, en 1869, j'ai pu constater sa pénurie en fait de livres de ce genre : le catalogue du Temple neuf n'indiquait que deux recueils des *Cantiques de Strasbourg*, l'un de 1718, l'autre de 1802; il y avait en plus un recueil de Colmar, 1840.

Je me trouvais plus riche que cela, car depuis quelques années déjà, je possédais le *Neu Volkommen Catholisches Gesangbuch des Bisthums Strasburg* 1697 (nouveau recueil de cantiques catholiques du diocèse de Strasbourg). Comme on voit, le titre

(1) Voyez Cl. Frantz, *Geschichte der geistlichen Liedertexte*, etc., p. 125 et suivantes. On trouvera aussi sur Laufenberg des détails assez étendus dans l'ouvrage de C.-M. Engelhart, *Der Ritter von Stauffenberg*, Strasbourg, 1823, petit in-8° avec atlas.

indique des éditions antérieures; elles me sont inconnues (1). Je me suis donc servi de ce volume pour la plupart des noëls qui vont suivre, ayant là une autorité qui constate que ces noëls se chantaient à Strasbourg et dans l'Alsace en général; plusieurs d'entre eux sont d'ailleurs restés dans la tradition.

Une remarque assez curieuse, c'est que ce livre catholique renferme le cantique attribué à tort ou à raison à Luther :

Erhalt uns Herr bei deinem Wort,
Und steur des Papst's und Türken Mord.

Maintiens-nous, Seigneur, dans ta parole,
Et donne la mort au pape et aux Turcs.

La variante catholique de notre volume est celle-ci :

« Maintiens-nous, Seigneur, dans ta parole,
Et poursuis les hérétiqnes en tous lieux. »

A la fin il y a quatre strophes en plus, pour demander à Dieu de faire rentrer les dissidents dans le giron de l'Église.

(1) Le *Strasburger Gesangbuch* de 1537; ceux de 1545 et 1562, étant des recueils protestants, ne peuvent être pris pour les origines de celui-ci.

La fête de Noël est un des plus charmants souvenirs de l'enfance (1); voici ce qu'en dit Ch. Gérard dans son livre intéressant, *l'Ancienne Alsace à table*, p. 148 : « Je m'arrêterai un moment à la veille de Noël. C'était autrefois une importante réjouissance dans les familles. La poétique cérémonie de la messe de minuit était attendue dans les longues heures d'une veillée moitié profane, moitié recueillie. Une collation précédait la messe nocturne; le pesant gâteau de poires (*Bîrewecke*) y figurait de nécessité. »

Pourquoi parler de cela comme s'il y avait des siècles, puisque cette coutume existe encore dans toutes les cités catholiques et même dans les villages. Il est vrai qu'attendre minuit est une chose inaccoutumée dans les villes de province où il n'y a pas de théâtre, surtout dans les centres industriels, où l'ouvrier est obligé de se lever de bonne heure, à plus forte raison dans les campagnes. Aussi invente-t-on toutes sortes de divertissements pour veiller (*kwältä*). Dans beaucoup de maisons bourgeoises, la musique fait les frais de la soirée,

(1) Je n'ai jamais pu savoir pourquoi en Alsace l'*Arbre de Noël*, une occasion d'offrir des joujoux aux enfants, est regardé comme une coutume protestante.

ce qui n'empêche pas les plus jeunes de s'endormir. C'est encore à cette veillée que se présentent les acteurs ruraux du jeu d'*Adam et Ève,* ou celui des *Trois Rois,* dont nous n'avons pu recueillir le texte complet. Il y a même des pauvres diables qui s'arrêtent dans la neige devant les fenêtres éclairées, et qui chantent des noëls en plein air; on leur jette une pièce de monnaie roulée dans un morceau de papier, dont on allume le bout, afin qu'ils trouvent les gros sous.

De nombreuses superstitions se rattachent à la nuit de Noël. Moscherosch, dans son *Philandre de Sittenwald* (1620), mentionne entr'autres celle de recueillir de l'eau de fontaine tandis que la cloche sonne minuit, la veille de Noël : cette eau est souveraine contre les douleurs ombilicales.

Il parait aussi qu'il y a encore... de rares croyants qu'à ce même coup de minuit les fontaines laissent couler du vin, ce que Grimm ramène aux noces de Cana, où le premier miracle du Sauveur fut de changer l'eau en vin. Mais une pauvre femme, à ce qu'on raconte dans le peuple, voulant essayer de ce moyen..., un homme noir parut devant elle et lui dit :

Alles Wasser ist Wein,
Deine Augen sind mein.

Toute eau est du vin,
Tes yeux sont miens.

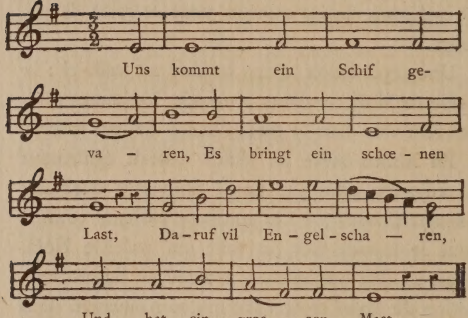
Et la femme devint aveugle pour le reste de ses jours.

Une superstition moins sombre est celle-ci : la veille de Noël, toujours à minuit, les jeunes filles peuvent voir dans la glace l'image de leur futur.

En Alsace existe ou plutôt existait également la croyance, citée par Émile Souvestre dans *Les derniers Bretons :* « Les animaux parlent, comme tout le monde sait, la nuit qui précède Noël. C'est un don qui leur est accordé en commémoration du bœuf et de l'âne qui se trouvaient dans la crèche, à Bethléem, et qui réchauffèrent le Dieu qui venait de naître. »

I

WEIHNACHTSLIED

(Tauler)

Daz schif komt uns geladen,
Got vater hatz gesant,
Ez bringt uns grossen staden,
Jesum unsern heilant.

Daz schif komt uns geflossen,
Das schifflein get am lant,
Hat himel ufgeschlossen,
Den sun heruz gesant.

I

NOEL DE TAULER

Hüppe donne six chansons morales ou cantiques de Tauler, d'aprés le *Recueil de Cologne*, 1543.

Tauler est mort au couvent des dominicains de Strasbourg, le 16 juin 1361 (*Kœnigshoven*, p. 1119). Sa tombe était dans ce même couvent, appelé depuis le *Temple neuf*, détruit le 24 août 1870, par les bombes prussiennes.

Il nous arrive un navire,
Il porte une charge précieuse,
Des troupes d'anges s'y trouvent,
Il a un grand mât.

Le navire nous arrive chargé,
C'est Dieu le père qui l'a envoyé,
Il nous apporte un grand secours,
Jésus, notre Sauveur.

Le navire nous arrive doucement,
Il touche au bord ;
Il a ouvert le ciel,
Et nous a envoyé le fils.

Maria hat geboren
Uz irem fleisch und bluot
Daz kindlin uz erkoren,
War mensch und waren got.

Ez ligt hie in der wiegen
Daz liebe kingelin,
Sin geist liuht wie ein spiegel :
Gelobet muost du sin !

Maria, gotes muoter,
Gelobet muost du sin !
Jesus ist unser bruoder,
Daz liebe kindelin.

Möcht ich daz kindlin küssen
An sin lieplichen munt,
Und waer ich kranc, für gewisse,
Ich würd davon gesunt !

Maria, gotes muoter,
Din lob ist also breit !
Jesus ist unser bruoder,
Gibt dir gross würdigkeit.

Amen.

Marie a conçu
De sa chair et de son sang
Le petit enfant prédestiné.
Il fut homme et le vrai Dieu.

Le voici couché dans le berceau,
Le cher enfançon,
Sa figure rayonne comme un miroir :
Qu'il soit loué !

Marie, mère de Dieu,
A toi nos louanges !
Jésus est notre frère,
Le cher petit enfant.

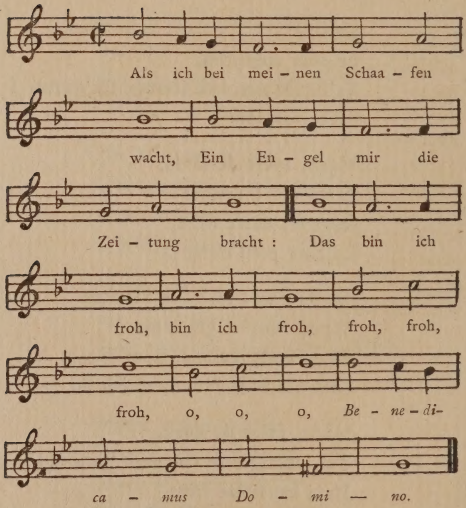
Je voudrais embrasser l'enfant
Sur sa bouche gracieuse,
Et si j'étais malade, pour sûr,
Cela me donnerait la guérison.

Marie, mère de Dieu,
Tes louanges se chantent partout !
Jésus est notre frère,
Il te donne une grande dignité.

Amen.

II

WEIHNACHTSLIED

Cantiques de Strasbourg (1697)

Er sagt es soll gebohren sein
Zu Bethlehem ein Kindelein :
Das bin, etc.

II

NOEL

Ce noël se trouve aussi dans des recueils protestants, avec quelques variantes. Dans les recueils de Ditfurth, Meister, Böhme, l'air est semblable au nôtre. Böhme assigne comme date de naissance à ce noël le commencement du XVII^e^ siècle, parce qu'à cette époque se montrent pour la première fois, selon lui, des *échos*, introduits dans les jeux de noëls, aussi bien que dans les chansons profanes. Meister croit que l'air est une ancienne chanson populaire antérieure à 1600 ; nous penchons pour cette opinion. Au reste, ce doit être le même cas pour les pièces qui vont suivre, car on ne connaît pas les musiciens qui en ont composé les mélodies; cependant ces pièces ne sont pas toutes antérieures au XVII^e^ siècle.

Tandis que je veillais auprès de mes moutons,
Un ange m'apporta la nouvelle,
J'en ai une grande joie,
Joie, joie, joie,
Oh ! Oh ! Oh !
Benedicamus Domino.

Il dit qu'il venait de naître
Un petit enfant à Bethléem,
J'en ai, etc.

Er sagt das Kind läg da im Stall,
Und soll die Welt erlösen all :
Das bin, etc.

Als ich das Kind im Stall gesehn,
Nicht wohl konnt' ich von dannen gehn :
Das bin, etc.

Das Kind zü mir sein Äuglein wand,
Mein Herz gab ich in seine Hand :
Das bin, etc.

Demüthig küsst ich seine Füss,
Davon mein Mund war zuckersüss :
Das bin, etc.

Als ich heim gieng, das Kind wollt' mit,
Und wollt' von mir abweichen nit :
Das bin, etc.

Das Kind legt sich an meine Brust,
Und macht mir da all Herzenslust :
Das bin, etc.

Den Schatz muss ich bewahren wohl,
So bleibt mein Herz der Freuden voll :
Das bin, etc.

Il dit que l'enfant était couché dans l'étable,
Et doit sauver le monde entier,
J'en ai, etc.

Qand je vis l'enfant dans l'étable,
J'eus de la peine à m'en aller,
J'en ai, etc.

L'enfant tourna vers moi ses petits yeux,
Je mis mon cœur dans sa main,
J'en ai, etc.

J'embrassai humblement ses pieds,
Ma bouche en devint douce comme du sucre,
J'en ai, etc.

Quand je m'en allai, l'enfant voulut venir avec [moi,
Et ne voulait pas me quitter,
J'en ai, etc.

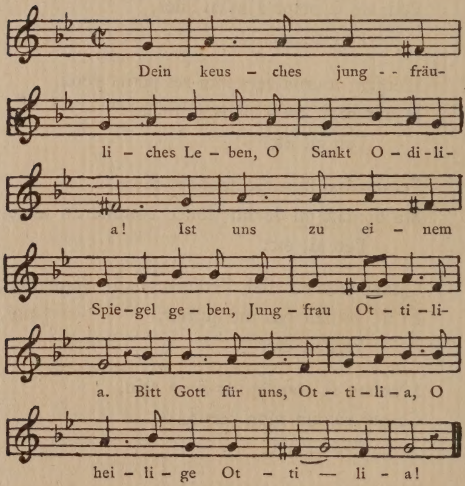
L'enfant se coucha sur mon sein,
Ce qui réjouit mon cœur,
J'en ai, etc.

Je dois bien conserver ce trésor,
Et ainsi mon cœur sera plein de joie,
J'en ai, etc.

III

SANKT OTTILIA

Cantiques de Strasbourg (1697)



Von Kindheit auf dein zarte Jugend,
O sankt Ottilia,
Ganz english war von aller Tugend,
Jungfrau, etc.

III

CANTIQUE A SAINTE ODILE

Ce cantique, que nous donnons d'après le *Recueil de Strasbourg* (1697), ne peut guère être plus ancien que cette date. A-t-il existé antérieurement sous une autre forme? C'est à croire, mais il nous est impossible de répondre à cette question, ne l'ayant jamais rencontré autre part, et ne possédant pas les premières éditions du *Recueil de Strasbourg*, qui seules pourraient nous renseigner là-dessus.

Ta chaste vie de jeune fille,
O sainte Odile,
Nous est donnée comme un miroir,
Jeune Odile,
Prie Dieu pour nous, Odile,
O sainte Odile.

Dès ton enfance jusqu'à ta tendre jeunesse,
O sainte Odile,
Ta vie fut remplie de vertus angéliques,
Jeune Odile, etc.

In gottes Furcht von jungen Jahren,
O sankt Ottilia,
Bist du gewesen wohl erfahren,
Jungfrau, etc.

Du hast gelernt die Welt verachten,
O sankt Ottilia,
Den Schöpfer im Geschöpf betrachten,
Jungfrau, etc.

Du hast zu Hochburg Gott gedienet,
O sankt Ottilia,
Im Himmel drum viel Schätz verdienet,
Jungfrau, etc.

Du hast gelehrt viel Klosterfrauen,
O sankt Ottilia,
Die Erd verlassen, den Himmel schauen,
Jungfrau, etc.

Mit Worten und gutem Exempel,
O Sankt Ottilia,
Wir sollen werden Gottes Tempel,
Jungfrau, etc.

Dans la crainte de Dieu, dès le jeune âge,
O sainte Odile,
Tu fus bien instruite,
Jeune Odile, etc.

Tu appris à mépriser le monde,
O sainte Odile,
A contempler le créateur dans la créature,
Jeune Odile, etc.

Tu as servi Dieu à Hochburg,
O sainte Odile,
Et gagné pour cela de grands trésors au ciel,
Jeune Odile, etc.

Tu as appris à beaucoup de nonnes,
O sainte Odile,
A quitter la terre pour regarder le ciel,
Jeune Odile, etc.

Avec la parole et le bon exemple,
O sainte Odile,
Nous deviendrons le temple de Dieu,
Jeune Odile, etc.

Hast voller Tugend wollen sterben,
O sankt Ottilia,
Das himmlisch Kränzlein zu erwerben,
Jungfrau, etc.

Dass du Gott seyest lieb gewesen,
O sankt Ottilia,
Zeugen viel Kranken die genesen,
Jungfrau, etc.

Die Blinden so hie sehend werden,
O sankt Ottilia,
Darum dich loben hier auf Erden,
Jungfrau, etc.

Bitt dass der Seelen Blindheit schwinde,
O sankt Ottilia,
Dass wir Gott dienen ohne Sünde,
Jungfrau, etc.

Bitt dass uns Gott Genad verleihe,
O sankt Ottilia,
Das Elsass reichlich benedeie,
Jungfrau, etc.

Tu as voulu mourir pleine de vertu,
O sainte Odile,
Afin de conquérir la couronne du ciel,
Jeune Odile, etc.

Que Dieu t'ait aimée,
O sainte Odile,
Est prouvé par beaucoup de malades qui gué-
Jeune Odile, etc. [rirent,

Les aveugles qui ont retrouvé la vue,
O sainte Odile,
Te louent pour cela sur la terre,
Jeune Odile, etc.

Prie pour que l'aveuglement de l'âme dispa-
O sainte Odile, [raisse,
Que nous servions Dieu sans péché,
Jeune Odile, etc.

Prie que Dieu nous fasse la grâce,
O sainte Odile,
De bénir grandement l'Alsace,
Jeune Odile, etc.

Dass Hungersnoth und böse Seuchen
O sankt Ottilia,
Mit Krieg und allem Unglück weichen,
Jungfrau, etc.

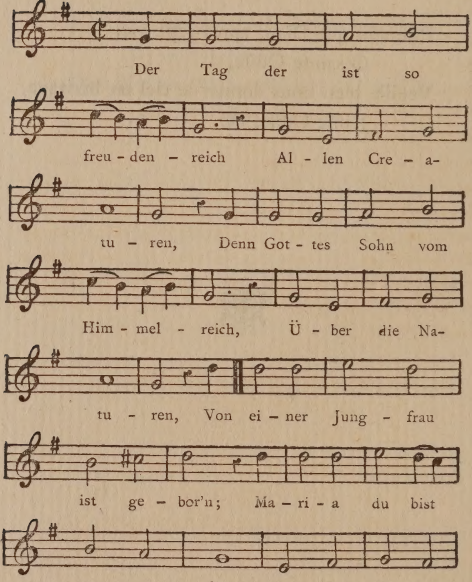
Bitt dass uns Gott nach diesem Leben,
O sankt Ottilia,
Den Himmel woll' zum Erbtheil geben,
Jungfrau, etc.

Que la famine et les mauvaises maladies,
O sainte Odile,
S'éloignent, ainsi que la guerre et tout mal-
Jeune Odile, etc. [heur,

Prie afin que Dieu, après cette vie,
O sainte Odile,
Veuille bien nous donner le ciel en héritage,
Jeune Odile, etc.

IV

WEIHNACHTSLIED

Cantiques de Strasbourg (1697)

IV

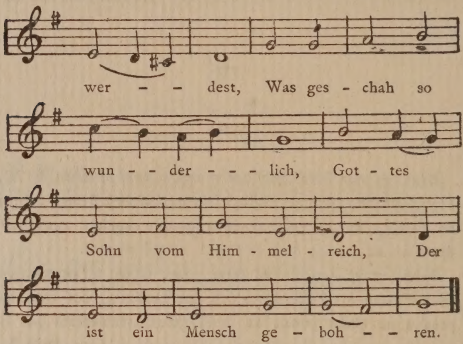
NOEL

Dans son petit livret *Sechs und neunzig Choral Melodien*, K. W. Frantz attribue l'hymne original *Dies est lætitiæ* à Benno, évêque de Meisen, mort en 1107, et remarque que depuis il s'est glissé des notes de passage dans ce choral, ce qui est vrai.

Vehe (1537) donne aussi cette pièce. Quant à l'observation de Hoffmann von Fallersleben (1), que Luther et ses contemporains ne citent jamais ce noël qu'en commençant par la seconde strophe : *Ein Kindlein*, elle tombe à faux. Dans les *Geistliche Geseng de Luther*, 1545, p. 23, au verso, ce noël commence par *Der Tag der ist so freudenreich*, et la seconde strophe *Ein Kindlein* ne s'y trouve pas du tout; les trois dernières strophes de Luther ne sont ni dans Vehe ni dans les *Cantiques de Strasbourg*. Elles paraissent d'ailleurs plus modernes que le reste.

Ce jour est si plein d'allégresse
Pour toutes les créatures !
Car le fils du Dieu du ciel,
Par une puissance surnaturelle
Est né d'une vierge.
Marie, tu fus choisie entre toutes
Pour être mère,

(1) Fallersleben, *Das deutsche Kirchenlied*, p. 301.



Ein Kindelein so löbelich
Ist uns gebohren heute,
Von einer Jungfrau reiniglich,
Zu Trost uns armen Leuten.
Wär uns das Kindlein nicht gebor'n
So wären wir allzumal verlor'n,
Das Heyl ist unser alle,
Ey du süsser Jesu Christ,
Weil du Mensch gebohren bist,
Behüt uns vor der Hölle.

Als die Sonn durchscheint dass Glass
Mit ihrem klarem Scheine,

Ce qui eut lieu miraculeusement :
Le Dieu, fils du ciel,
S'est incarné dans l'humanité.

Un petit enfant gracieux
Nous est né aujourd'hui
D'une vierge pure,
Pour notre consolation, pauvres humains ;
Si l'enfant ne nous était pas né
Nous étions tous perdus.
Le salut est pour tous,
O doux Jésus-Christ,
Qui t'es fait homme;
Préserve-nous de l'enfer.

De même que le soleil traverse le verre
De son pur éclat,

Und doch nicht versehret das,
So mercket allgemeine :
Zugleicher Weis gebohren ward
Von einer Jungfrau rein und zart,
O Gottes Sohn der werthe ;
In ein Kripp ward er gelegt,
Grosse Marter für uns trägt,
Hie auf dieser Erde.

Die Hirten auf dem Felde war'n,
Erfuhren neue Mähre
Von der engelischen Schaar'n
Wie Christus geb ohren wäre,
Ein König über alle König gross.
Die Red Herodem sehr verdross,
Aus sand er seine Boten ;
Ey, wie gar ein falsche List
Erdacht er wieder Jesum Christ :
Die kindlein liess er tödten.

(Vehe)

Die edle König hochgeborn
Erkanten an dem Sterne
Wie das Kindlein wär geborn,
Das wollten sie schauen gerne ;

Et pourtant ne l'altère pas,
Observez tous ceci :
De même naquit
D'une vierge tendre et pure
Le fils chéri de Dieu ;
Il fut couché dans une crèche,
Souffrit un grand martyre
Pour nous sur la terre.

Les bergers étant aux champs,
Reçurent la nouvelle
Par la phalange angélique,
Que le Christ était né,
Un roi plus grand que tous les rois.
Ce récit contraria beaucoup Hérode,
Il envoya ses messagers ;
Hélas ! quel projet barbare
Il imagina contre Jésus-Christ,
Fit tuer les petits enfants.

Dans Vehe, il y a une cinquième strophe :

Les nobles rois, de noble race,
Reconnurent à l'étoile
Comment l'enfant était né ;
Ils eurent envie de le voir ;

Sie nahmem mit sich reichen Sold,
Wyrauch, Mirrh und auch das Gold,
Sie eilten allgemeine,
Sie fielen nieder auf ihre Knie ;
Das Opfer empfing der Herr von ihn'
Mit seiner Mutter reine.

Dans le texte de Luther on ne parle pas des rois mages ; il y a en place trois strophes morales sur notre salut, et la dernière est celle-ci :

Des danck ihm alle Christenheit
Für solche grosse Güte,
Und bitte sein Barmherzigkeit,
Das er uns fort behüte
Von falscher Lehr und bösem Wahn,
Darin wir han lange zeit gestan.
Er wil uns das vergeben ;
Gott Vater, Sun und heyliger geist,
Wir bitten von dir allermeist,
Lass uns im Friden leben.

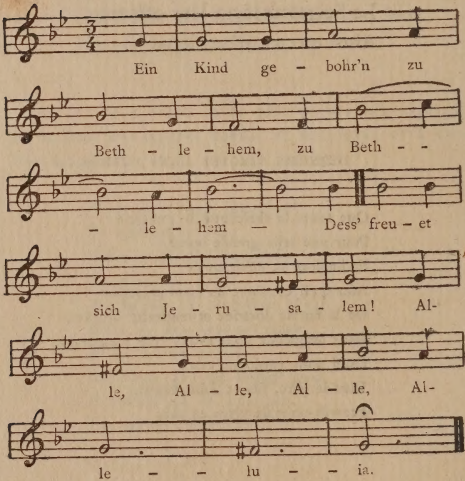
Ils emportèrent de riches offrandes,
De l'encens, de la myrrhe et de l'or ;
Ils se hâtèrent dans leur voyage,
Tombèrent à genoux ;
Le Seigneur reçut leur offrande,
Ainsi que sa mère vierge.

DERNIÈRE STROPHE DANS LUTHER :

Que toute la chrétienté le remercie
Pour une telle grande bonté,
Et implore sa miséricorde
Afin qu'il continue de nous préserver
De la fausse doctrine et mauvaise illusion,
Dans lesquelles nous avons vécu longtemps,
Qu'il nous pardonne cela ;
Dieu le père, fils et Saint-Esprit,
Accorde-nous de vivre en paix.

V

WEIHNACHTSLIED

Cantiques de Strasbourg (1697)

Hier liegt es in dem Krippelein,
Im Krippelein,
Oh'n End so ist die Herrschaft sein :
Alle, etc.

V

NOEL

Noël excessivement répandu ; il doit d'ailleurs être fort ancien, car le cantique *Puer natus in Bethlehem* se chantait déjà au XV^e^ siècle, et nous trouvons le texte allemand dans le *Compendium* publié par Holthusius à Augsbourg, 1545 (voy. p. 136, v°).

Lossius, dans sa *Psalmodia*, p. 29, observe que les garçons (les enfants de chœur) chantaient *Puer natus in Bethlehem*, et tout le chœur répondait en allemand *Ein Kind geborn zu Bethlehem*, et ainsi de suite.

Dans les *Geistliche Geseng* de Luther (1545) l'air est autre, voy. p. 25 au verso.

Böhme, p. 630, donne une version complètement différente de la nôtre, qui est celle de Meister ; la version de Böhme n'est pas non plus celle de Luther.

Un enfant est né à Bethléem,
A Bethléem,
Ce dont se réjouit Jérusalem :
Alle, alle, alle, alleluia.

Le voici couché dans la crèche,
Dans la crèche,
La domination lui appartient éternellement :
Alle, etc.

Das Öchslein und das Eselein,
Das Eselein,
Erkannten Gott den Herren fein :
Alle, etc.

Drei Kön'g von Saba kamen dar,
Sie kamen dar,
Gold, Weyrauch, Myrrhen brachten wahr.
Alle, etc.

Si giengen in das Haus hinein,
In's Haus hinein,
Sie grüssten Gott den Herren fein :
Alle, etc.

Sein Mutter ist die reine Magd,
Die reine Magd,
Die ohn' ein Mann gebohren hat :
Alle, etc.

Die Schlang ihn nicht vergiften kund,
Vergiften kund,
Ist worden unser Frieden Bund :
Alle, etc.

Le bœuf et l'âne,
L'âne,
Reconnurent le fils de Dieu :
Alle, etc.

Trois rois de Saba arrivèrent,
Arrivèrent,
Apportant de l'or, de l'encens et de la myrhe :
Alle, etc.

Ils entrèrent dans la maison,
Dans la maison,
Ils saluèrent le Seigneur Dieu :
Alle, etc.

Sa mère est la vierge pure,
La vierge pure,
Qui conçut son enfant sans homme :
Alle, etc.

Le serpent n'a pas pu l'empoisonner,
L'empoisonner,
Il est le signe d'alliance de notre paix :
Alle, etc.

Er ist uns gar gleich nach dem Fleisch,
Gleich nach dem Fleisch,
Der Sünden nach ist uns nicht gleich :
Alle, etc.

Damit er uns ihm machet gleich,
Ihm machet gleich,
Und wieder brächt zu Gottes Reich :
Alle, etc.

Zu dieser heilgen Weynacht Zeit,
Ja Weynacht Zeit,
Sey Gott der Herr gebenedeyt :
Alle, etc.

Gelobt seyst du Herr Jesu Christ,
Herr Jesu Christ,
Das du uns Mensch gebohren bist :
Alle, etc.

Gelobt sey die Dreyfaltigkeit,
Dreyfaltigkeit,
Von nun an bis in Ewigkeit :
Alle, etc.

Il nous ressemble selon la chair,
La chair,
Mais selon le péché il ne nous ressemble pas :
Alle, etc.

Pour nous avoir fait semblables à lui,
A lui,
Et rendu le royaume du ciel :
Alle, etc.

Dans ce saint temps de Noël,
De Noël,
Que le seigneur Dieu soit béni :
Alle, etc.

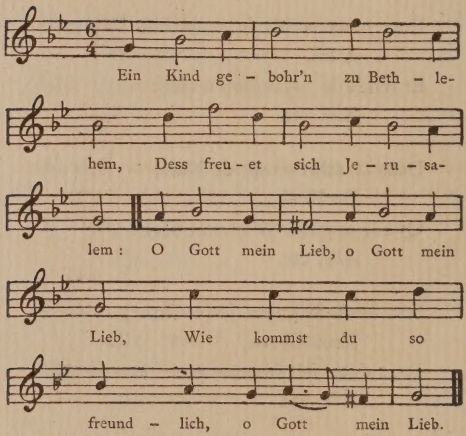
Sois loué, Seigneur Jésus-Christ,
Jésus-Christ,
Pour t'être fait homme pour nous :
Alle, etc.

Louée, soit la Trinité,
La Trinité,
Maintenant et dans toute l'éternité :
Alle, etc.

VI

WEIHNACHTSLIED

Cantiques de Strasbourg (1697)



Dein Mutter ist ein Jungfrau rein,
Ohn Mann gebahr ihr Kindelein,
O Gott, mein Lieb *(bis)*,
Wie rein ist dein' Mutter,
O Gott mein Lieb.

VI

NOEL

Le *Recueil de Strasbourg* renferme deux noëls commençant par les mêmes paroles, mais différents pour le reste du texte, comme aussi pour l'air ; ce sont le précédent et celui-ci, que Meister donne à la page 201 d'après le *Recueil de Cologne* (1610), Corner (1625) et d'autres, postérieurs. Notre version, quant à l'air, est évidemment plus moderne, même si les dates n'étaient pas là pour l'affirmer, car chez Meister les *fa* ne sont pas diézés.

Un enfant né à Bethléem.
C'est ce dont se réjouit Jérusalem ;
O Dieu mon amour *(bis)*
Comme tu viens avec grâce,
O Dieu mon amour.

Ta mère est une vierge pure,
Qui créa son enfant sans péché,
O Dieu mon amour *(bis)*
Combien ta mère est pure,
O Dieu mon amour.

Sie nahm ihr Kindlein auf ihr'n Schoss,
Viel süsser Thränen sie vergoss,
O Gott mein Lieb *(bis)*,
O Trost deiner Mutter,
O Gott mein Lieb.

Joseph bringt her ein Büschl mit Heu,
Damit dem Kind sein Bettlein streu,
O Gott mein lieb *(bis)*,
Ist das nun dein Bettlein,
O Gott mein Lieb.

Maria wickelt ihr Kindlein ein,
Und legt es in ein Krippelein,
O Gott mein Lieb *(bis)*,
Liegst du nun im Kripplein,
O Gott mein Lieb.

Das Kindlein schaut sein Mütterlein,
Auch Joseph den gottsfürcht'gen Mann,
O Gott mein Lieb *(bis)*,
Wie hell sind dein Äuglein,
O Gott mein Lieb.

Elle prit son enfant sur ses genoux,
Répandit beaucoup de douces larmes,
O Dieu mon amour *(bis)*,
Consolation de ta mère,
O Dieu mon amour.

Joseph apporte une brassée de foin,
Afin de faire un lit à l'enfant,
O Dieu mon amour *(bis)*,
Est-ce là maintenant ton petit lit,
O Dieu mon amour.

Marie enveloppe son enfant,
Et le couche dans une crèche,
O Dieu mon amour *(bis)*,
Te voilà couché dans la crèche,
O Dieu mon amour.

Le petit enfant regarde sa mère,
Aussi Joseph, l'homme craignant Dieu,
O Dieu mon amour *(bis)*,
Comme tes yeux sont clairs,
O Dieu mon amour.

Joseph da mit Verwund'rung stund,
Vor Lieb, vor Freud nicht reden kund,
O Gott mein Lieb *(bis)*,
Mach dass wir dich lieben,
O Gott mein Lieb.

Mein Herz, mein Will, all' Sinne mein,
Nimm hin, o liebes Jesulein,
O Gott mein Lieb *(bis)*,
Möcht ich dich recht ehren,
O Gott mein Lieb.

O Bethlehem wie bist so hart,
Das du nicht aufnimmst s'Kindelein zart,
O Gott mein Lieb *(bis)*,
Wie bös seind wir Menschen !
O Gott mein Lieb.

Sein Mutter glaubt im Hüttelein
Zugleich Gott sei das Kindelein,
O Gott mein Lieb *(bis)*.
Mach dass wir dich lieben,
O Gott mein Lieb.

Joseph était là, plein d'admiration,
Ne pouvant parler, dans son amour et sa joie,
O Dieu mon amour *(bis)*,
Fais que nous t'aimions,
O Dieu mon amour.

Mon cœur, ma volonté, tous mes sens,
Prends-les, ô cher petit Jésus,
O Dieu mon amour *(bis)*,
Que je puisse t'honorer beaucoup,
O Dieu mon amour.

O Bethléem, comme tu es dure,
De ne pas accueillir le petit enfant,
O Dieu mon amour *(bis)*,
Comme nous sommes méchants,
O Dieu mon amour.

Dans la chaumière sa mère croit
Que le petit enfant est Dieu.
O Dieu mon amour *(bis)*,
Fais que nous t'aimions,
O Dieu mon amour.

Sie betet's an demüthiglich,
Und küsst sein lieblich Angesicht,
O Gott mein Lieb *(bis)*,
Wie freut sich dein Mutter,
O Gott mein Lieb.

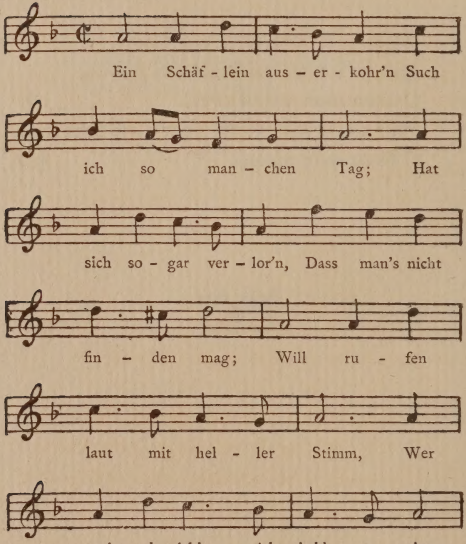
Maria bitt für uns dein Kind,
Damit es uns vergeb' die Sünd,
O Gott mein Lieb (*bis*),
Dir leb' ich, dir sterb' ich,
O Gott mein Lieb.

Elle l'adore humblement,
Et embrasse sa gracieuse figure,
O Dieu mon amour *(bis)*,
Comme ta mère est heureuse,
O Dieu mon amour.

Marie, prie pour nous ton enfant,
Afin qu'il nous pardonne nos péchés,
O Dieu mon amour *(bis)*,
Pour toi je veux vivre, pour toi je veux mou-
O Dieu mon amour. [rir,

VII

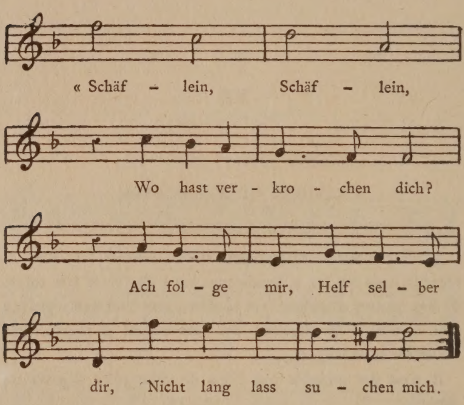
DER GUTE HIRT

Cantiques de Strasbourg (1697)

VII

CANTIQUE DU BON PASTEUR

Je n'ai pas trouvé ce cantique du bon pasteur dans d'autres recueils, mais qui les a jamais tous vus ! Ce thème très connu du bon pasteur cherchant ses ouailles, sous la forme mystique d'un agneau, a dû être bien des fois versifié et chanté, dans toutes sortes de langues.

Il n'est pas probable que l'âge de cette pièce dépasse un siècle.

Un petit agneau préféré
Je cherche pendant mainte journée ;
Il s'est même perdu,
Si bien qu'on ne peut le retrouver :
Je vais l'appeler d'une voix haute et claire,
Qui sait si je ne le retrouverai pas bientôt :

Ach ! ach ! du liebes Blut,
Dass dich nur finden künd,
Wie bald mir Herz und Muth
In lauter Freuden stünd ;
Starck will ich rufen wiederum,
Wer weiss, es möchte kehren um :
« Schäflein, Schäflein,
Mein junges Thierlen zart,
Wo soll ich denn dich treffen an,
Weil ich betrübet harrt ?

« Petit agneau, petit agneau, où es-tu donc [caché ?
Ah ! suis-moi,
Aide-toi toi-même,
Ne me laisse pas longtemps chercher. »

Hélas ! ô sang bien aimé,
Que ne puis-je te retrouver ?
Comme mon cœur et mon courage
Seraient bien vite rendus à la joie.
Je veux appeler de nouveau bien fort,
Qui sait, peut-être il reviendra :
« Petit agneau, petit agneau,
Ma tendre petite bête,
Où vais-je donc te rencontrer,
Tandis que je t'attends avec tristesse ? »

Ach was wird denken doch
Der fromme Vater mein,
Weil ich ausbleibe noch
Mit seinem Schäflein ?
Will underdess ihm sprecheu zu,
Sonst findet er auch keine Ruh' :
« Vater, Vater,
Hoff bald in kurzer Weil,
In jenem Thal
Ich je zumal
Es endlich doch ereil.

Da, da, düncket mich
In einer Staude dicht,
Hör ich's bewegen sich
Im schwinden Augenblick :
« Halt, halt !
Da wird es wahrlich sein,
Will rufen laut zum Wald hinein :
« Schäflein, Schaflein,
Du liebes Schäflein mein,
Kehr wiederum, kehr wiederum,
Zu gross ist meine Pein.

Ach aber nein, ach nein,
Ist noch mein Thierlein nicht,

Ah ! que pensera
Mon père débonnaire
Si je reste si longtemps absent
Avec son petit agneau ?
Je veux, en attendant, le consoler,
Sans cela il n'aura pas de repos :
Père, Père,
J'espère bientôt le rejoindre
Dans cette vallée,
Si toutefois
Je puis le retrouver enfin.

Là, là, il me semble
Dans une épaisse broussaille
L'entendre remuer,
Si mon œil ne me trompe :
« Arrête, arrête ! »
Il est sans doute là,
Je vais appeler dans le bois :
« Petit agneau, petit agneau,
Mon cher petit agneau,
Reviens, reviens,
Ma peine est trop grande. »

Mais non, hélas ! non,
Ce n'est pas encore lui,

Bei Sonn und Moneschein
Muss thun noch manchen Tritt,
Muss immer, immer rufen fort,
Durch Berg und Thal und allem Ort :
« Schäflein, Schäflein,
Wass will ich fangen an ?
Ach, lauter ach !
Betrübte Sach
Weil dich nicht finden kann.

Ey da, da treff ich an
Ein Kreuzbaum wohl bekannt,
Auf einem Berge stahn,
Calvariä genannt ;
Hier dünket mich hat's seinen Lauf,
Hier muss ich stärcker schreien auf :
« Schäflein, Schäflein,
Nun bin ich allermatt.....
Dem warten hie,
Noch weichen je
Will ich von dieser Statt.

Mehr kann ich leben kaum,
Vor Matt und Müdigkeit ;
Lehn' mich an diesen Baum,
Zu sterben bin bereit :

Il faut que je fasse encore bien des pas
Sous le soleil et la clarté de la lune,
Il faut que je continue toujours à appeler
Par les monts et les vallons :
« Petit agneau, petit agneau,
Que vais-je devenir ? »
Hélas, toujours hélas !
Quelle triste chose
De ne pouvoir te retrouver ! »

Enfin je rencontre
Un arbre en croix,
Debout sur une montagne,
Nommée le Calvaire ;
Je crois qu'il est venu par ici,
Je vais appeler plus fort :
« Petit agneau, petit agneau, »
Je ne puis ni demeurer,
Ni m'en aller
De cet endroit. »

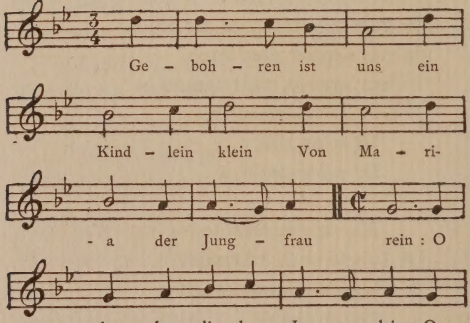
Ma vie s'en va,
De fatigue et de lassitude ;
Je m'appuie contre cet arbre,
Prêt à mourir :

Ach ! Thierlein zart, ach kämst du doch,
Weil kleine Zeit ich lebe noch :
« Vater, Vater,
Nun ruf ich allermeist,
In deine Hand,
Zu dir gewend,
Empfehl ich meinen Geist. »

VIII

WEIHNACHTSLIED

Cantiques de Strasbourg (1697)



« Ah ! cher agneau que ne viens-tu,
Puisque je n'ai plus que peu de temps à vivre :
Mon père, mon père,
Maintenant j'appelle surtout,
Entre tes mains,
Tourné vers toi,
Je remets mon esprit. »

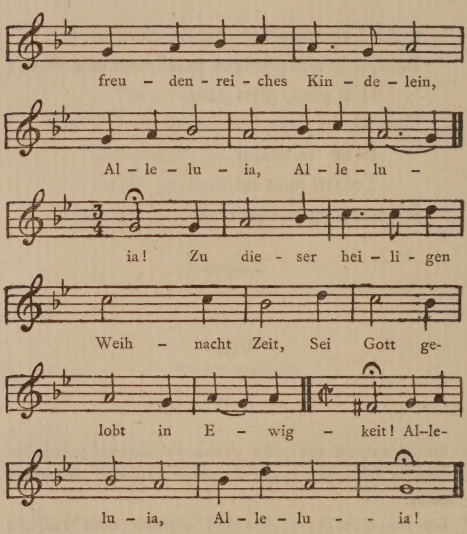
VIII

NOEL

Encore un noël que nous n'avons pu découvrir parmi ceux publiés en Allemagne, ce qui fait penser qu'il n'est pas sorti de l'Alsace.

Les temps binaires et ternaires, alternant entre eux, lui donnent une allure particulière, qui ne se rencontre pas fréquemment dans ces sortes de pièces.

Un petit enfant nous est né
De la vierge Marie,
O Jésus bien aimé,



In stinckendem Stall, o Wunder gross,
Wird gebohren, arm und bloss :
O du, etc.

O Welt dein Pracht, in einer Nacht,
Dies Kindelein zu Schanden macht :
O du, etc.

Enfant plein de grâces,
Alleluia,
Alleluia.
A ce saint temps de Noël
Que Dieu soit loué dans l'éternité.
Alleluia,
Alleluia.

Dans l'étable empestée, ô miracle,
Il est né pauvre et nu,
O Jésus, etc.

O monde, dans une seule nuit ta gloire
Est mise à néant par ce petit enfant,
O Jésus, etc.

Ihr Cherubin deckt eu'r Angesicht
Vor Gott der in dem Kripplein liegt :
O du, etc.

Gelobt sei Gott im höchsten Thron
Ders uns hat geben seinen Sohn :
O du, etc.

Ehr'sei dem Kindlein hochgebohr'n
Und seiner Mutter auserkohr'n :
O du, etc.

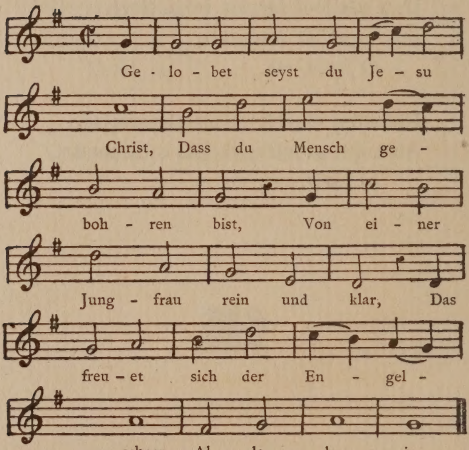
Vous chérubins, voilez votre face
Devant Dieu, couché dans la crèche,
O Jésus, etc.

Dieu soit loué sur son trône élevé,
Il nous a donné son fils,
O Jésus, etc.

Honorons le petit enfant nouveau-né,
Ainsi que sa mère, choisie entre toutes,
O Jésus, etc.

IX

WEIHNACHTSLIED

Cantiques de Strasbourg (1697)

Gelobet sey die Jungfrau zart,
Von der Christ gebohren ward,
Uns armen Sündern all zu Trost
Dass wir durch ihn wurden erlösst,
Alleluia.

IX

NOEL

Connu dès les premières années du XVI^e^ siècle, on trouve ce noël dans les *Geistliche geseng* de Luther (1545). Le *Recueil de Strasbourg* n'a conservé que la première strophe, le reste du texte dévie complètement de celui qu'on trouve dans les recueils protestants. La mélodie est la même, sauf quelques changements vers la fin.

On peut voir ce noël dans les *Fliegende Blätter* de Lambecker, p. 59 ; il est intéressant de comparer les deux versions, pour se rendre compte des notes de passage introduites depuis ce temps-là.

On le trouve aussi dans Vehe.

Sois loué, Jésus-Christ,
Pour t'être fait homme,
Né d'une vierge pure et sans tache,
Ce qui réjouit la troupe des anges.
Alleluia.

Sois louée, vierge tendre,
De qui Jésus-Christ naquit,
Pour notre consolation, pauvres pécheurs,
Afin de nous sauver.
Alleluia.

Gelobet sey der Engel Schaar,
Die bei der Geburt auch war,
Und sang dem kleinen Kindlein Lob,
Auf Erd und auch im Himmel drob :
Alleluia.

Des ew'gen Vaters ewig Kind,
Dass man in der Krippen find,
In unser armes Fleisch und Blut
Verkleidet sich das ewig Gut :
Alleluia.

Den aller Weltkreiss nicht beschloss,
Der liegt in Mariä Schoss,
Er ist ein Kindlein worden klein,
Der alle Ding erhält allein :
Alleluia.

Das ewig Licht scheint da herein,
Gibt der Welt ein neuen Schein,
Es leucht wohl mitten in der Nacht,
Dies Licht hat uns das Kindlein bracht :
Alleluia.

Soit louée la troupe des anges,
Qui était aussi à la naissance,
Et chanta les louanges du petit enfant,
Sur la terre et dans le ciel.
Alleluia.

L'enfant du père éternel
Qu'on trouva dans la crèche,
S'est revêtu de notre chair et sang,
Lui, l'éternel bien.
Alleluia.

Celui que l'enceinte de la terre ne pourrait [contenir,
Repose dans le sein de Marie,
Il est devenu un petit enfant,
Lui qui conserve toutes choses.
Alleluia.

La lumière éternelle se montre en cela,
Donnant à la terre un éclat nouveau.
Elle luit au milieu de la nuit;
Cette lumière nous a apporté le petit enfant.
Alleluia.

Auf Erden ist er kommen arm,
Dass er unser sich erbarm,
Und in dem Himmel mache reich,
Auch seinen lieben Engeln gleich :
Alleluia.

Das hat er alles uns gethan,
Sein grosse Lieb zu zeigen an,
Dess freut sich alle Christenheit,
Und danket's ihm in Ewigkeit :
Alleluia.

Nun bitten wir gar herziglich,
Dass du uns wollst genädiglich
An Leib und Seel auch wohl bewahren,
Wann wir aus diesem Elend fahren :
Alleluia.

Il est venu pauvre sur la terre,
Qu'il ait pitié de nous,
Et nous élève au ciel,
Nous faisant semblables à ses anges.
Alleluia.

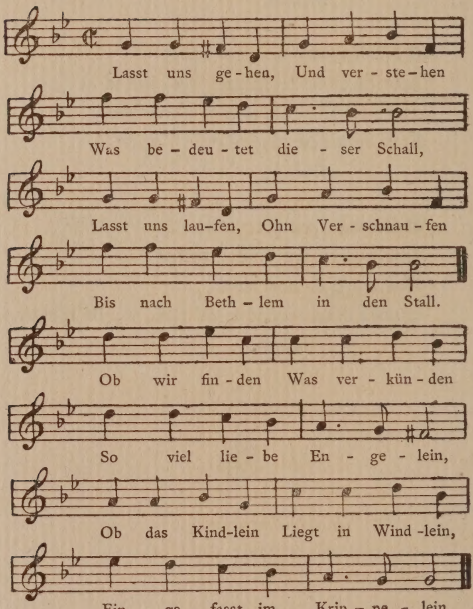
Il a fait tout cela pour nous,
Afin de nous témoigner son grand amour;
Aussi toute la chrétienté s'en réjouit
Et le remercie jusque dans l'éternité.
Alleluia.

Maintenant nous te prions avec ferveur,
Que tu veuilles bien protéger
Nos corps et nos âmes,
Quand nous sortirons de cette vie de misère.
Alleluia.

X

WEIHNACHTSLIED

Cantiques de Strasbourg (1697)



X

NOEL

La muse populaire alsacienne a évidemment enfanté ce noël ; la rime et la tournure poétique (si poésie il y a) se ressentent fortement du milieu qui l'a produit.

Allons,
Et comprenons
Ce que signifie ce bruit,
Courons,
Sans prendre haleine,
Jusqu'à Bethléem, à la crèche,
Pour trouver
Ce qu'annoncent
Tant d'anges bien aimés,
Le petit enfant,
Couché dans les langes,
Au milieu d'une crèche.

Lasst es grüssen,
Ihm zu Füssen
Niederfallen auf die Knie,
Ihn erkennen
Und Gott nennen,
Den erkennt das wilde Vieh :
Lasst uns preisen,
Ehr beweisen
Dem herzliebsten Jesulein,
Dass dort oben
Ewig loben
Alle so im Himmel sein.

Lasst es ehren,
Und uns kehren
Zu dem Kindlein auf dem Stroh,
Es erfreuen
Mit Schalmeyen,
Dass uns alle mache froh !
Lasst uns singen,
Opfer bringen
Diesem wahren Lämmelein,
Aus der Heerden
Soll ihm werden
Heut das beste Hämmelein.

Saluons-le,
A ses pieds
Tombons à genoux,
Pour le reconnaître,
Le nommer Dieu ;
Les bêtes sauvages le reconnaissent :
Chantons sa louange,
Honorons-le,
Le petit Jésus bien aimé,
De même que là-haut
On le loue éternellement
Dans le ciel.

Honorons-le,
Et tournons-nous
Vers le petit enfant sur la paille,
Réjouissons-le
Avec les cornemuses,
Pour nous réjouir aussi ;
Chantons,
Faisons-lui des offrandes
A ce véritable petit agneau,
Qu'on lui donne
Du troupeau
Le meilleur mouton.

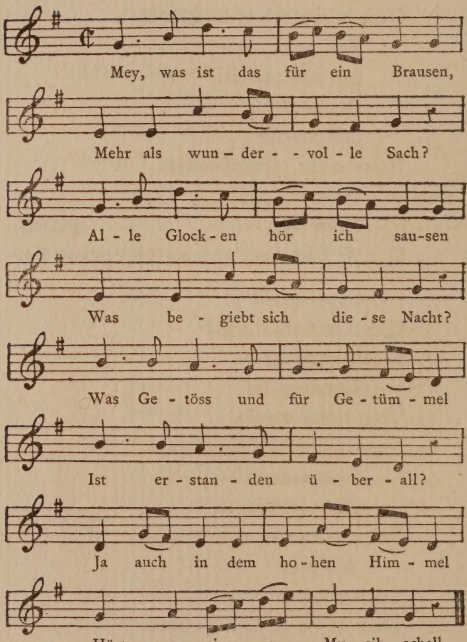
Doch für allem
Wird gefallen
Christo dem Erlöserlein,
Reu und Schmerzen
So von Herzen,
Über unsre Sünd wird sein ;
Lasst ihm schenken
Und versenken
Unser Herz in feine Lieb.
Lieber geben
Unser Leben
Als was thun das ihn betrüb.

Lasst ihn bitten
Dass er mitten
In Gefahr sei unser Hut,
Auf ihn bauen,
Ihm vertrauen
Unser Leben, Hab und Gut ;
Liebes Kindlein
In den Windlein,
Steh uns bei in aller Noth !
Lass uns Armen
Dich erbarmen
In dem Leben und im Todt.

Par dessus tout,
Ce qui plaira le plus
Au Christ, le petit Sauveur,
C'est le repentir et les larmes
Venant du cœur
Sur nos péchés.
Donnons-lui,
Offrons-lui
Notre cœur plein d'amour,
Donnons plutôt
Notre vie [trister.
Que de faire quoi que soit qui puisse l'at-

Supplions-le
Qu'au sein du danger
Il soit notre égide.
Confions-lui
Tout notre espoir,
Notre vie et tout nos biens.
Cher enfantelet,
Dans les langes,
Secours-nous dans le besoin.
Aie pitié
De nous, pauvres gens,
Dans la vie et dans la mort.

XI

WEIHNACHTSLIED

XI

NOEL

Ce noël, écrit d'après la tradition populaire, m'a été communiqué par M. Ingold, ancien notaire à Cernay ; sa date ne peut guère être portée au delà du XVIII^e^ siècle.

Les rimes par simple assonance font reconnaître sans peine l'origine populaire de cette pièce.

Mariette, quelle est cette rumeur,
Chose plus que merveilleuse ?
J'entends tinter toutes les cloches,
Que se passe-t-il cette nuit ?
Quel vacarme et quel tumulte
S'élève de partout ?
Même dans les hauteurs du ciel
On entend résonner la musique.

Kommt mit Freuden hergeloffen,
Kommt und höret meine Stimm,
Kommt nnd eilet unerschrocken,
Hört was ich euch neues bring :
Gott ist kommen auf die Erden,
Wast könnt unerhörters sein,
Wegen uns ein Mensch will werden,
Als ein Kind geboren sein.

Aber zwar zuvor thät wohnen
In dem hohen Himmels-Saal,
Wollt sich selbsten doch nicht schonen,
Lieget jetzt im kalten Stall ;
Er will sich itzt auch einfinden,
Und sein' Wohnung nehmen dort
Allwo er von rauhen Winden
Wird getroffen aller Ort.

Arm ist er zur Welt gebohren
In dem Bethlehemer Stall,
Nur zu suchen was verloren
Durch schon längstem Adamsfall.
Da er zwar itzt noch sollt schlafen
In dem Pflaum der Federlein,
Heu und Stroh und Esel Asten
Muss anjetzt sein Bettlein sein.

« Venez accourir avec joie,
Venez et écoutez ma voix,
Venez sans retard et sans peur,
Ecoutez la nouvelle que je vous apporte :
« Dieu est venu sur la terre,
Que pourrait-il y avoir de plus inouï ?
Il se fait homme pour nous,
Enfant, il vient de naître. »

Lui qui auparavant habitait
Dans le palais céleste,
Ne se ménage pas lui-même,
Il est couché maintenant dans la froide étable ;
Il est venu ici-bas,
Et il a pris sa demeure
Là où la bise pénètre
De tous les côtés.

Il est né pauvre sur la terre,
Dans la crèche de Bethléem,
Rien que pour chercher ce qui était perdu,
Depuis l'antique chute d'Adam.
Lui qui devrait encore dormir
Dans le duvet des plumes,
Son petit lit se compose maintenant
De foin, de paille et de chardons.

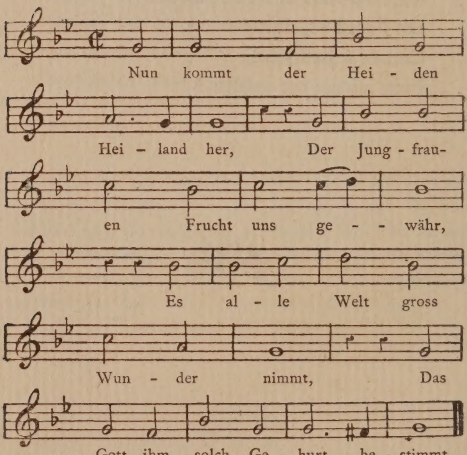
Gott liess auch dies Wunder sagen
Denen Hirten auf dem Feld,
Wie und was sich zugetragen,
Wie Gott kommen auf die Welt.
Macht euch auf und nicht verweilet,
Sprach der Engel mehr als gschwind,
Nach her Bethlehem ihr eilet,
Anzubeten dieses Kind.

Dans la note qui précède ce Noël, nous avons remarqué qu'il a dû éclore dans le peuple quant aux paroles. On peut ajouter à cela, sans crainte de se tromper, que l'air, de son côté, est probablement quelque composition d'un maître d'école; ce n'est pas plus un chef-d'œuvre qu'une mélodie ancienne, il ne peut guère remonter au delà de la fin du XVIII^e^ siècle.

Dieu fit part aussi de cette merveille
Aux pasteurs dans la campagne,
Comment et en quel lieu
Le Sauveur est venu sur la terre :
« Levez-vous et ne tardez pas,
Dit l'ange précipitamment,
Courez à Bethléem,
Pour adorer cet enfant. »

XII

WEIHNACHTSLIED

Cantiques de Strasbourg (1697)

Doch nicht durch einer menschen Macht,
Sonder aus des Geist Gottes Kraft
Das göttlich Wort empfangen ist,
Und Fleisch worden zu selber Frist.

XII

NOEL

Les deux églises catholique et protestante paraissent avoir adopté ce noël. On le trouve déjà dans l'*Enchiridion* de 1524. Par exemple le style est considérablement rajeuni dans le *Recueil de Strasbourg* ; il y a même des changements notables, mais l'air est resté le même à peu de chose près. C'est également l'air qu'on trouve imprimé dans la *Kirchenordnung des Pfalzgraven beim Rhein*, etc., 1570, dont la première édition a paru en 1557.

Voici venir le sauveur des païens,
Doux fruit que la Vierge nous accorde,
Le monde entier est émerveillé
De voir que Dieu lui ait destiné un tel enfant.

Mais ce n'est point une œuvre humaine,
C'est par le pouvoir de l'Esprit de Dieu
Que le Verbe divin a été conçu,
Et s'est fait homme.

Da schwanger wurd der Jungfrau Leib,
Doch unversehrte Jungfrau bleibt,
Woraus zwar glänzt der Tugend Schein,
Doch will Gott drein beschlossen sein;

Bis er daraus als einem Saal
Und königlichem Thron zu mahl,
Beider Substantz zugleich ein Held
Zu laufen eilet in die Welt.

Sein Lauf her von dem Vater kam,
Und ihn zum Vater wieder nahm;
Hinunter fuhre zu der Höll,
Und wieder drauf zu Gottes Stell.

Dem Vater gleich an Wesenheit,
Wieder das Fleisch erhalt den Streit,
Und unser schwache Leibeskraft
Verstärcken wollst mit deiner Macht.

Dein Krippe scheinet hell und klar,
Ein neues Licht die Nacht gibt dar:
Nichts dunkles wird da können sein,
Der Glaub bleibt stets in seinem Schein.

Si la Vierge devint enceinte,
Tout en restant vierge immaculée,
C'est que Dieu avait choisi le sein de la vertu
Pour s'y renfermer ;

Jusqu'à ce qu'il vint,
Sortant de son royal palais,
Ainsi qu'un héros,
Pour parcourir le monde.

Il venait envoyé par son père,
Pour retourner auprès de lui ;
Il descendit dans les enfers,
Et remonta dans la voûte divine.

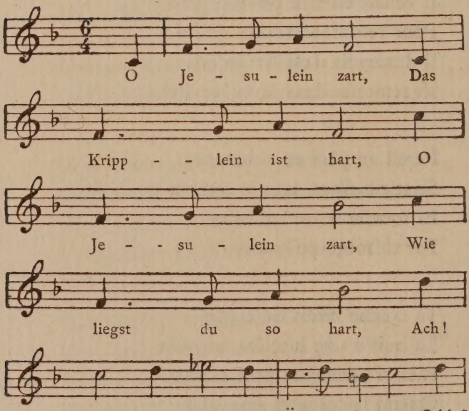
Pareil au père en substance,
Soutiens-nous dans le combat de la chair,
Et fortifie notre faiblesse
Par ta toute-puissance.

Ta crèche reluit de clarté,
La nuit a une lumière nouvelle,
Rien d'obscur ne peut exister
Quand la foi jette son éclat.

Gelobt sei Gott in seinem Thron,
Der Vater und der einig Sohn,
Lob sei Gott dem heiligen Geist,
Von nun an bis in Ewigkeit.

XIII

WEIHNACHTSLIED

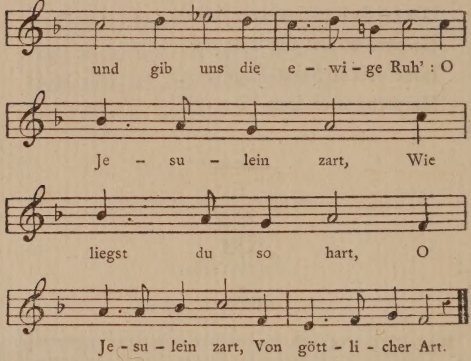
Cantiques de Strasbourg (1697)

Dieu soit loué sur son trône,
Le père et son fils unique !
Loué soit le Saint-Esprit,
Maintenant et dans l'éternité !

XIII

NOEL

Meister donne ce noël, avec de légères déviations, provenant d'une notation antérieure à celle du *Recueil de Strasbourg*. On le trouve dans Corner (1625), dans les recueils de Würtzbourg (1649) et de Münster (1677).

Le *si* bécarre dans notre version indique également une tradition plus moderne. La version de Hommel (*Supplément à Wackernagel*) se rapproche davantage de la nôtre, mais nos deux dernières strophes ne se trouvent pas chez Hommel.

O tendre petit Jésus,
La crèche est dure,
O tendre petit Jésus,
Comme tu es couché durement ;
Ah ! sommeille
Et ferme tes yeux,

Schlaf Jesulein wohl,
Nichts hinderen soll,
Ochs, Esel und Schaaf
Seynd alle im Schlaf;
Schlaf Kind, un thu'
Dein Äugelein zu,
Schlaf und gib uns die ewige Ruh';
Ochs, Esel und Schaaf
Seind alle im Schlaf,
Nichts hinderen soll,
Schlaf Jesulein wohl.

Dors et donne-nous le repos éternel;
O tendre petit Jésus,
Comme tu es couché durement,
O tendre petit Jésus,
D'essence divine.

Dors, petit Jésus,
Que rien ne te trouble ;
Le bœuf, l'âne et les moutons
Sont tous endormis ;
Dors enfant,
Et ferme tes petits yeux,
Dors et donne-nous le repos éternel;
Le bœuf, l'âne et les moutons,
Sont tous endormis,
Que rien ne trouble ton sommeil,
Dors petit Jésus.

Dir Seraphin singt
Und Cherubin klingt,
Viel Engel im Stall
Die singen dir all';
Schlaf Kind, und thu
Dein' Äugelein zu,
Schlaf und gib uns die ewige Ruh';
Dir Seraphin singt
Und Cherubin klingt,
Viel Engel im Stall'
Die singen dir all'.

Sieh, Jesulein sieh,
Sieh, Joseph ist hie';
Ich bleib auch hiebei,
Schlaf sicher und frei :
Schlaf, Kind und thu
Dein' Äugelein zu,
Schlaf und gib uns die ewige Ruh',
Sieh, Jesulein sieh,
Sieh, Joseph ist hie,
Ich bleib auch hiebei,
Schlaf sicher und frei.

Les séraphins chantent
Et les chérubins jouent des instruments,
Beaucoup d'anges sont dans l'étable;
Ils chantent tous pour toi.
Dors enfant,
Et ferme tes petits yeux,
Dors et donne-nous le repos éternel;
Pour toi chantent les séraphins,
Pour toi jouent les chérubins,
Beaucoup d'anges sont dans l'étable;
Ils chantent tous pour toi.

Regarde, petit Jésus,
Regarde, Joseph est là,
Moi aussi je reste ici,
Tu peux dormir tranquille.
Dors enfantelet,
Et ferme tes petits yeux,
Dors et donne-nous le repos éternel;
Vois, petit Jésus,
Vois, Joseph est là,
Moi aussi je reste ici,
Tu peux dormir tranquille.

Schweig Eselein still,
Das Kind schlafen will ;
Ey Öchslein nit brüll,
Das Kind schlafen will :
Schlaf Kind, und thu'
Dein' Äugelein zu,
Schlaf und gib uns die ewige Ruh',
Schweig Eselein still,
Das Kind schlafen will,
Ey Öchslein schweig still',
Das Kind schlafen will.

Seid stille, ihr Wind,
Lasst schlafen das Kind ;
All brausen sei fern,
Es ruhen will gern :
Schlaf Kind, schlaf, thu'
Dein' Äugelein zu ;
Schlaf und gib uns die ewige Ruh',
Ihr Stürme halt ein,
Das rauschen lasst sein,
Seyd stille ihr Wind,
Lasst schlafen das Kind.

Petit âne, tais-toi,
L'enfant veut dormir,
Petit bœuf retiens tes mugissements,
L'enfant veut dormir ;
Dors enfant,
Et ferme tes petits yeux,
Dors, et donne-nous le repos éternel ;
Petit âne, tais-toi,
Petit bœuf, retiens tes mugissements,
L'enfant veut dormir.

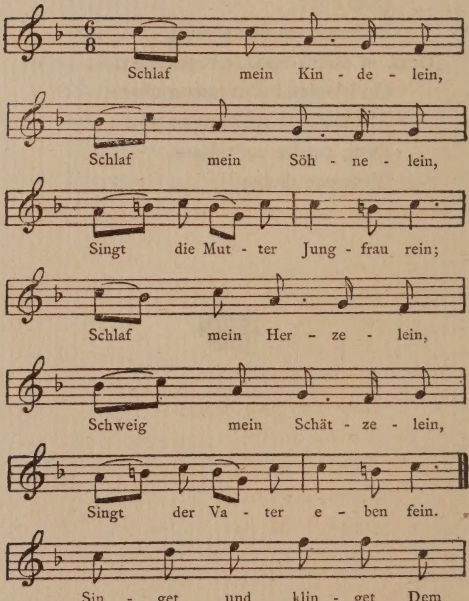
Zéphyrs, taisez-vous,
Laissez dormir l'enfant,
Que tout bruit s'éloigne,
Afin qu'il repose tranquille :
Dors, enfant, dors,
Ferme tes yeux,
Dors et donne-nous le repos éternel ;
Ouragans, arrêtez-vous,
Apaisez vos mugissements ;
Vents calmez-vous,
Laissez dormir l'enfant.

Nichts mehr sich bewegt,
Kein Mäuslein sich regt,
Zu schlafen beginnt
Das herzliche Kind :
Schlaf denn un thu'
Dein' Äugelein zu,
Schlaf und gib uns die ewige Ruh' :
Nichts mehr man dann singt,
Kein Stimmlein mehr klingt'
Schlaf Jesulein zart,
Von göttlicher Art.

Rien ne bouge plus,
Pas une souris ne s'entend ;
Il commence à dormir,
L'enfant charmant :
Dors donc,
Et ferme tes petits yeux,
Dors, et donne-nous le repos éternel ;
On n'entend plus aucun chant,
Aucune voix ne résonne plus :
Dors, tendre petit Jésus,
D'essence divine.

XIV

WEIHNACHTSLIED

Cantiques de Strasbourg (1697)

XIV

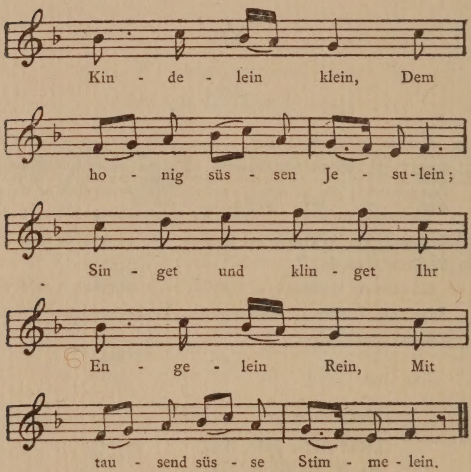
NOEL

Meister reproduit ce noël d'après l'ancien choral *dormi fili, dormi!* qui diffère complètement de notre mélodie, beaucoup plus moderne; elle ne remonte certainement pas au-delà de 1650.

Edelestand du Méril (1) donne les paroles de ce noël, p. 110; je possède une autre version de l'air, elle est publiée dans les *Curiosités musicales*.

Le texte de Hoffmann, p. 436, est assez semblable à celui du *Recueil de Strasbourg*, sauf une strophe où les deux versions diffèrent sensiblement.

Dors mon petit enfant,
Dors mon petit fils,
Ainsi chante la mère,
Vierge pure;
Dors mon petit cœur,
Tais-toi mon trésor.
Ainsi chante le père à son tour.
Chantez et sonnez
Au petit enfant,

(1) Edelestand du Méril, *Chansons populaires latines antérieures au XII^e siècle.*

Komm mein Kindelein,
Schau dein Bettelein
Das für dich bereitet ist,
Komm mein Söhnelein
In dies Krippelein,
Das mit Heu gestreuet ist.
Singet, etc.

Au petit Jésus doux comme le miel ;
Chantez
Et sonnez,
Vous les petits anges
Purs,
Avec mille douces voix.

Viens mon petit enfant,
Regarde ton berceau
Qui est préparé pour toi ;
Viens mon petit fils
Dans cette crèche,
Remplie de foin.
Chantez et sonnez, etc.

Schliess dein Äugelein,
Deck dein Händelein,
Denn es braust ein scharfer Wind.
Schlaf mein Kindelein,
Dich das Eselein
Wird erwärmen mit dem Rind.
Singet, etc.

Schlaf, mein Lustbarkeit,
Meines Herzens Freud,
Schweig, das sich dein Leid nicht mehr;
Schlaf mein Söhnelein,
Von sei'm Thron herein
Schickt dein Vater Engel her.
Singet, etc.

Schlaf, mein Leben,
Will dir geben
Tausend keusche Backen-Küss.
O mein Lüste,
Saug mein Brüste,
Saug, sie seind gar zuckersüss.
Singet, etc.

Schlaf mein Hoffnung
Und mein Tröstung,

Ferme tes petits yeux
Couvre ta petite main,
Car le vent souffle fort :
Dors mon petit enfant,
Le petit ânon
Te réchauffera avec le bœuf.
Chantez, etc.

Dors, toi mes délices,
La joie de mon cœur,
Ne pleure plus, afin que ta peine diminue,
Dors mon enfantelet.
De son trône céleste
Ton père envoie des anges ici.
Chantez, etc.

Dors, ma vie,
Je te donnerai
Mille baisers.
O mes délices.
Prends mon sein,
Prends, c'est doux comme du sucre.
Chantez, etc.

Dors, mon espoir
Et ma consolation,

Schlaf, ô Freud des Herzens mein,
Schlaf, mein Wonne,
Schlaf, mein Krone,
Schlaf und schliess dein Äugelein.
Singet, etc.

Voici la quatrième strophe de Hoffmann von Fallersleben, qu'on pourra comparer avec la nôtre :

Schlaf mein Ziere,
Mein Begiere!
Schweig, das sich dein Leid nicht mehr';
Schlaf, mein Sohne :
Von seim Throne
Schick dein Vater Engel her
Singet und Klinget, etc.

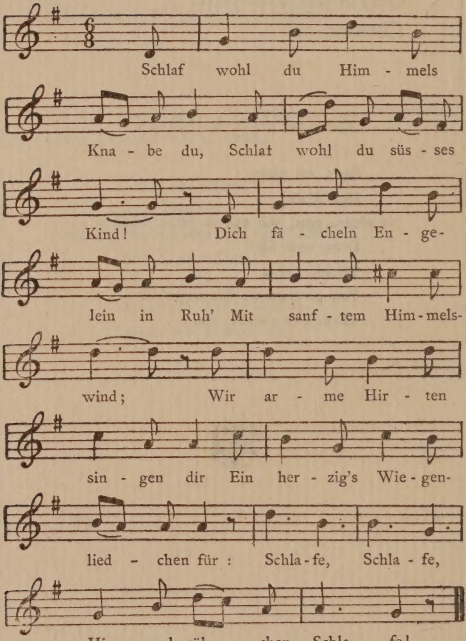
Dors, joie de mon cœur,
Dors, mon bonheur,
Dors, ma couronne,
Dors et ferme tes yeux.
Chantez, etc.

Quatrième strophe de Hoffmann :

Dors, ma gloire,
Mon désir !
Ne pleure plus, afin que ta peine diminue :
Dors, mon fils !
De son trône
Ton père envoie des anges ici.
Chantez et sonnez, etc.

XV

WEIHNACHTSLIED



XV

NOEL

Ce noël, recueilli d'après la tradition populaire, est tout au plus de la fin du siècle dernier, paroles et musique ; même il pourrait avoir vu le jour en 1800. Il me paraît trop correct pour être sorti du peuple.

Sommeille, fils du ciel,
Sommeille, ô doux enfant,
Les petits anges te bercent
Avec la brise du ciel !
Pauvres pasteurs nous te chantons
Une berceuse mignonne :
Dors, dors, dors,
Dors, petit fils du ciel.

Maria hat mit Mutterblick
Dich leise zugedeckt,
Und Joseph hält den Hauch zurück,
Das er dich nich erweckt.
Die Schäflein die im Stalle sind
Verstummem vor dir, Himmels Kind :
Schlafe, etc.

Bald wirst du gross, dann fliesst dein Blut
Von Golgotha herab !
An's Kreuz schlägt dich der Menschen Wuth,
Da legt man dich ins Grab.
Hab' immer deine Äugelein zu,
Denn du bedarfst der süssen Ruh :
Schlafe, etc.

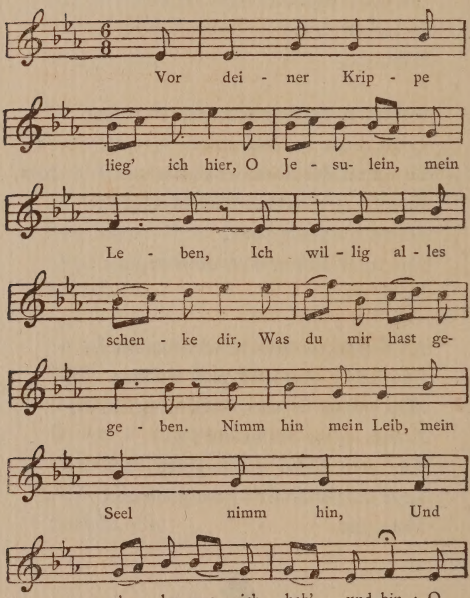
So schlummert in der Mutter Schoos
Noch manches Kindlein ein ;
Doch wird das arme Kindlein gross,
So hat es Angst und Pein ;
O Jesulein, durch deine Huld
Hilf's ihnen tragen mit Geduld :
Schlafe, etc.

Marie, avec un regard de mère,
T'a couvert doucement,
Et Joseph retient son haleine,
Afin qu'il ne t'éveille pas.
Les petits agneaux dans l'étable,
Se taisent devant toi, enfant divin :
Dors, etc.

Bientôt tu seras grand, puis ton sang
Coulera sur le Golgotha !
La fureur des hommes t'attachera à la croix,
Puis on te couchera dans la tombe ;
Ferme tes petits yeux,
Car tu as besoin d'un doux repos :
Dors, etc.

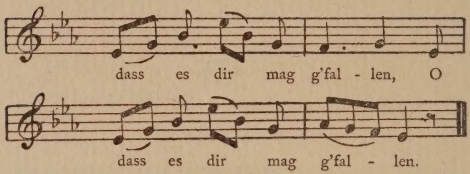
Ainsi que toi, dans le sein maternel,
Sommeille plus d'un petit enfant ;
Mais quand le pauvre enfant grandira,
Il aura peine et douleur ;
Ah ! petit Jésus, que ta grâce
Leur aide à souffrir avec patience :
Dors, etc.

XVI

WEIHNACHTSLIED

XVI

NOEL

J'ignore si ce noël est resté dans la mémoire du peuple ; il m'a été envoyé par M. Ingold de Cernay. L'air est facile, même trop facile, si l'on pouvait dire cela d'un air populaire. En tout cas, le mouvement ne doit pas être pris trop vif, sans cela on se trouverait en présence d'un air de chasse.

Devant ta crèche me voici,
O petit Jésus, ma vie,
Je t'offre volontiers
Tout ce que tu m'as donné :
Prends mon corps, mon âme, prends
Tout ce que j'ai et tout ce que je suis.

Ich bet dich jetzt in Demuth an
Mit denen frommen Hirten,
Und danke dir so viel ich kann
Durch wahre Leibsbegierden ;
Nur dass allein ist mir ein Schmerz
Dass ich nicht habe tausend Herz,
Damit dich recht zu lieben *(bis)*.

Eins aber hoff' ich wirst du nicht,
O Jesulein, abschlagen,
Dass ich dich möcht, wie ich jetzt bitt,
In meinem Herzen tragen.
Ach ! komm zu mir, ich lad' dich ein,
Dein Krippelein mein Herz soll sein;
Ach komm, und bei mir bleibe *(bis)*.

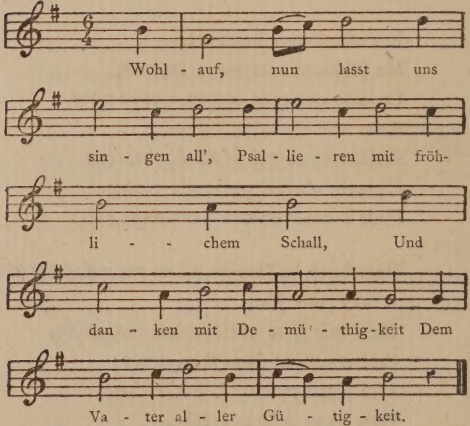
Oh ! que ce don puisse te plaire,
Oh ! que ce don puisse te plaire !

Je t'adore avec humilité,
Me joignant aux pieux bergers,
Et je te remercie autant que je puis
Avec une véritable ardeur ;
Seulement ce qui m'est douloureux
C'est de n'avoir pas mille cœurs,
Pour t'aimer encore davantage *(bis)*.

Une chose, je l'espère, tu ne me refuseras pas,
O petit Jésus,
C'est que je te porte, selon ma prière,
Constamment dans mon cœur ;
Ah ! viens vers moi, je t'invite ;
Mon cœur sera ta crèche,
Ah ! viens, et reste avec moi *(bis)*.

XVII

CONDITOR ALME SIDERUM



Wir arme Menschen allesamt,
Zum Todt gericht und ganz verdammt,
Weil wir von Adam seind gebohr'n,
Geerbet an uns Gottes Zorn.

XVII

NOEL

C'est bien sur l'antique hymne *Conditor alme siderum* que ce noël a été fait, mais il y a bien des notes qui dévient de la forme primitive. Il n'est pas étonnant de voir ces altérations produites par la diction populaire, c'est-à-dire orale, dans sa transmission à travers les âges.

Levons-nous et chantons tous
Un psaume au son joyeux,
Et remercions avec humilité
Le père de toute bonté.

Nous tous, pauvres humains,
Etions destinés à la mort,
Parce que nous sommes nés d'Adam,
Et que nous avons hérité de la colère céleste.

Doch hat Gott aus Barmherzigkeit
Bedacht unser ewiges Leid,
Und uns verheissen bald aufs neu
Die Hilf aus rechter Lieb und Treu.

Und was er uns verheissen hat
Als ein wahrer und treuer Gott,
Das hat er auch geleistet schon,
Schickt uns zum Heiland seinen Sohn.

In einer keuschen Jungfrau zart
Ein rechter Mensch empfangen ward,
Wie andre Kinder wuchs er auf
Nach menschlicher Naturen Lauf.

Und ward also uns Armen gleich,
Zerstört damit des Teufels Reich,
Darinnen gefangen lagen schwer,
Sein Ebenbild erlöset er.

Und das er uns so machet frei,
Welches er sagt durch Prophezei,
Ob er verzeicht viel tausend Jahr,
So wird sein Wort doch endlich wahr.

Mais Dieu, dans sa bonté infinie,
A pris en pitié notre souffrance éternelle,
Et nous a promis de nouveau
Du secours, grâce à son amour.

Et ce qu'il nous a promis,
Comme un vrai Dieu,
Il nous l'accorde maintenant,
En nous envoyant son fils pour nous sauver.

D'une vierge sans tache naquit
Un véritable homme ;
Il grandit comme d'autres enfants,
Selon les lois de la nature humaine.

Il était pauvre comme nous,
Il détruit l'empire du diable,
Dans lequel nous étions prisonniers,
Et sauve ceux qu'il a créés à son image.

Qu'il viendrait nous délivrer,
Il l'a dit par prophétie,
Quoiqu'il ait tardé pendant des milliers d'an-
Il a enfin tenu sa promesse. [nées,

Das die allergrösste That,
So uns Heil angezeiget hat;
O Gottes Liebe und Freundlichkeit,
Drum sei ihm Lob in Ewigkeit.

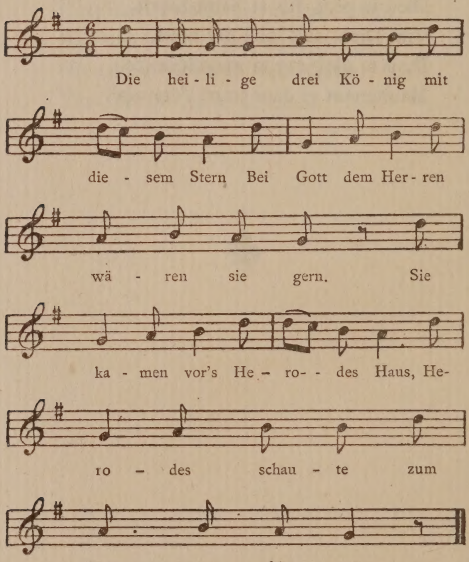
Gott Vater, Sohn und heilger Geist,
Ein wahrer Gott von uns gepreist,
Mit Glory, Lob und Herrlichkeit
Von nun an bis in Ewigkeit.

C'est l'acte le plus grand
Annoncé pour notre salut ;
O amour et bonté de Dieu,
Que ta louange dure dans l'éternité !

Dieu le père, fils et Saint-Esprit,
Vrai Dieu, sois loué par nous,
Dans ta gloire et ta magnificence,
Maintenant et dans toute l'éternité.

XVIII

DREI KÖNIGS LIED



XVIII

CHANT DES TROIS ROIS

La première strophe et l'air ont été écrits d'après une tradition de Guebwiller ; la deuxième et la troisième strophe sont empruntées à Hoffmann von Fallersleben, p. 451. Malgré cet emprunt, ce chant des trois rois est encore incomplet.

Les trois rois avec cette étoile
Aimeraient bien être auprès du Seigneur ;
Ils vinrent devant la maison d'Hérode,
Hérode regardait par la fenêtre !

« Ihr lieben drei Weisen kehrt ein bei mir,
Il will euch geben Wein und Bier,
Ich will euch geben Heu und Streu,
Auch sollt ihr haben die Zehrung frey. »

— Ach nein, ach nein, wir müssen fort,
Wir haben ein kleines Kindlein dort,
Ein kleines Kind, ein grossen Gott,
Der alle Ding erschaffen hat.

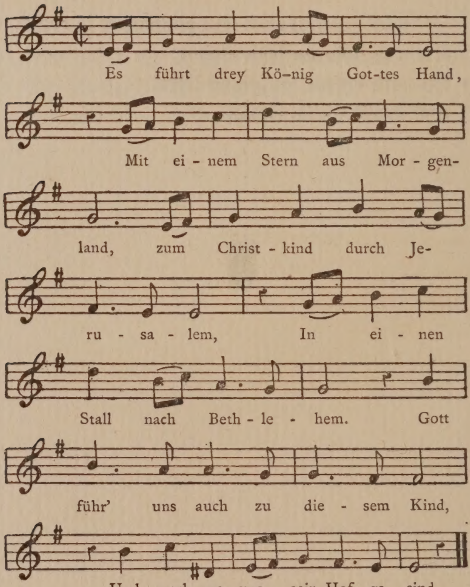
« Mes chers mages entrez chez moi,
Je vous donnerai du vin et de la bière,
Je vous donnerai de la paille et du foin,
Votre dépense ne vous coûtera rien. »

— Hélas ! non, il nous faut poursuivre la route,
Il y a au loin un petit enfant,
Un petit enfant, un grand Dieu,
Qui a créé toutes choses.

XIX

DREI KÖNIGS LIED

Cantiques de Strasbourg (1697)



XIX

CHANT DES TROIS ROIS

Je n'ai pas trouvé cette pièce dans les recueils allemands ; elle paraît n'appartenir qu'à l'Alsace, et a peut-être été composée, paroles et musique, pour le *Recueil de Strasbourg*. Sa forme mélodique indique la fin du XVII^e^ siècle.

La main de Dieu conduit trois rois
Avec une étoile, depuis l'Orient
Jusqu'à l'enfant Jésus, par Jérusalem,
Dans une étable à Bethléem :
O Dieu, conduis-nous aussi vers cet enfant,
Et fais de nous ses serviteurs.

Die König waren Weisheit voll,
Im Himmelslauf erfahren wohl,
Und gleich als Brüder alle drei
Die Reiss vollbrachten fromm und frei.
Gott sammle uns durch seine Kraft
In diese heilge Bruderschaft.

Der Stern war gross und wunderschön,
Im Stern ein Kind mit einer Kron,
Ein gülden Kreutz sein Scepter war,
Und alles wie die Sonne klar :
O Gott erleucht vom Himmel fern
Die ganze Welt mit diesem Stern.

Aus Morgenland, in aller Eil,
In dreyzehn Tag viel hundert Meil,
Berg auf, Berg ab durch Schnee und Eis,
Vollbrachten sie die weite Reiss :
Zu dir, o Gott, kein Pilgerfahrt
Noch Weg noch Steg lass fallen hart.

Herodes sie kein Zeit, kein Stund
In seinem Hof aufhalten kund ;

Les rois étaient remplis de sagesse,
Bien instruits dans le cours des astres,
Et comme des frères, tous les trois
Firent le voyage pieusement et librement.
Dieu veuille nous réunir par sa puissance
Dans cette sainte confrérie.

L'étoile était grande et admirable;
Elle renfermait un enfant avec une couronne,
Une croix d'or était son sceptre,
Et tout brillait comme le soleil :
O Dieu du haut du ciel éclaire
Le monde entier avec cette étoile.

De l'Orient, en toute hâte,
En treize jours ils accomplirent le long voyage,
Plusieurs centaines de lieues,
Traversant les montagnes à travers la neige et la [glace :
O Dieu, nul pèlerinage vers toi,
Par monts et par vaux, ne paraît dur.

Hérode ne peut les retenir, même une heure
A sa cour,

Jerusalem sie lassen stehn,
Und eilends fort zur Krippe gehn :
Gott lass uns auch nicht halten ab
Vom guten Weg bis zu dem Grab.

So bald sie kamen zu dem Stall,
Auf ihre Knie sie fielen all,
Dem Kind sie brachten alle drei,
Gold, Weyrauch, Myrrhen auch dabei :
O Gott nimm auch von uns für gut,
Herz, Leib und Seel, Gut, Ehr und Blut.

Mit Weyrauch und gebognem Knie
Erkannten sie die Gottheit hie,
Mit Myrrhen seine Menscheit blos,
Und mit dem Gold ein König gross :
O Gott halt uns bei dieser Lehr,
Kein Ketzerei lass wachsen mehr.

Maria hiess sie willkommen seyn,
Gab auch ihr Kind ins Herz hinein,
Dass war ihr Zehrung auf dem Weg,
Und frei Geleit durch alle Steg :

Ils quittent Jérusalem,
Et vont en toute hâte à la crèche :
Que Dieu ne permette pas non plus
Que nous quittions le bon chemin jusqu'à la tombe.

Dès qu'ils arrivèrent à l'étable,
Ils se mirent tous à genoux,
Tous les trois apportaient à l'enfant
De l'or, de l'encens et de la myrrhe :
O Dieu accepte aussi de nous
Le cœur, le corps et l'âme, nos biens, notre hon-
[neur et notre sang.

Avec de l'encens et le genoux fléchi
Ils rendirent hommage à la divinité,
Avec la myrrhe à son humanité seulement,
L'or fut l'hommage à un grand roi :
O Dieu fais-nous persévérer dans cette doctrine,
Ne laisse plus s'élever aucune hérésie.

Marie leur donna la bienvenue,
Elle leur mit son enfant sur leur cœur,
Afin de les soutenir
Et les conduire à travers les chemins :

O Jungfrau schaff dass sich dein Kind
Mit uns durch Lieb auch fest verbind.

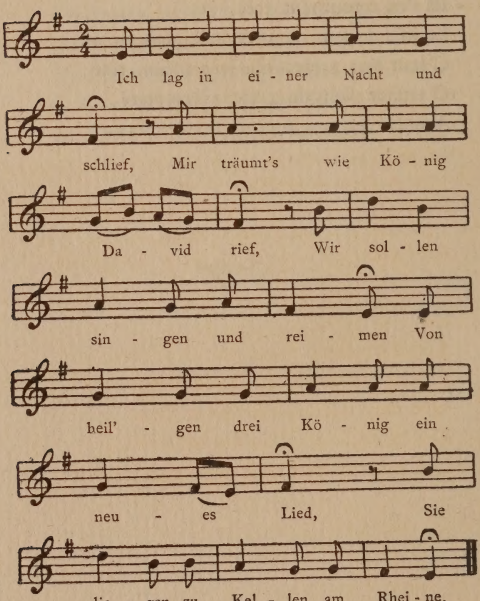
Mit solchem Schatz gar wohl versehn,
Geschwind zurück mit Freuden gehn,
Ihr Herzenslust das Kindlein war,
Ihr Schirm, ihr Schatz, ja alles gar :
O Knadenkind, am letzten End
Zu Hülf uns allen komm behend.

O Vierge, fais que ton enfant
S'unisse aussi à nous par l'amour.

Munis d'un tel trésor,
Ils s'en retournent avec joie,
La joie de leur cœur était le petit enfant,
C'était leur protection, leur trésor, tout,
O enfant plein de grâce, viens aussi
A notre secours, à notre fin dernière.

XX

DIE DREI KÖNIGE



XX

LES TROIS ROIS

Ce cantique des *Trois Rois* doit être fort répandu en Allemagne, où le texte et l'air, sauf quelques variantes, étaient déjà imprimés à la fin du XVI^e^ siècle. M. de Coussemaker, dans les *Chants populaires des Flamands de France,* donne aussi cette pièce, *De dry koningen,* p. 79 quant aux paroles, avec peu de différence.

Notre air a été noté d'après la diction populaire ; il est semblable à celui que Meister et plus tard Böhme ont publié.

J'étais couché par une nuit et je dormais,
Je songeais que le roi David disait
Que nous devions chanter et rimer
Une nouvelle chanson des trois rois,
Qui sont couchés à Cologne près du Rhin.

Viel Tag wir reissen durch den Bahn
Und singen Herren Gottes Nam',
Maria du blüh'st wie Rosen!
Auch keiner der Engel trägt deine Kron,
Bist Mutter von unserem Herren.

Ein Kind gebohren ohne Mann,
Die Erd' und Himmel nehmen's an,
Hat's Paradies aufgeschlossen,
Und Gott hat getragen mit Schmach sein Kreuz,
Sein Blut für uns hat vergossen.

Das Kindlein soll geboren sein,
Bekamen d'König gleich sein Schein
Durch einen glitzernen Sterne.
Der König Kaspar kam aus Morgenland,
Und Balthasar aus Griechenlande.

Melchior der kam aus Œsterreich;
Der heil'ge Geist sagt ihnen gleich:
Nehmt Gold, auch Weyrauch und Myrhen.
Sie folgen dem Sterne gar fleissig nach,
Sie wollen das Lande durchreissen.

Depuis bien des jours nous cheminons
En chantant le nom de Dieu.
Marie, tu fleuris comme les roses !
Aussi pas un ange n'a une couronne comme toi,
Tu es la mère du Seigneur.

Tu as enfanté toute seule,
La terre et le ciel adoptent l'enfant,
Il a ouvert le paradis,
Dieu a porté sa croix avec angoisse,
Il a répandu son sang pour nous.

L'enfant étant né,
Les rois en furent avertis
Par une étoile brillante.
Le roi Caspar vint de l'Orient,
Et Balthasar de la Grèce.

Melchior vint d'Autriche,
Aussitôt le Saint-Esprit leur dit :
« Prenez de l'or, de l'encens et de la myrrhe. »
Ils suivirent l'étoile en hâte,
Pour voyager à travers les pays.

Sie kommen nach Jerusalem,
War doch noch weit von Bethlehem,
Der Sterne wollt'ihn' entweichen.
Der König Kaspar zu den ander'n sprach :
Hier müssen wir uns aufenthalten.

Sie kamen vor Herodes Haus,
Der schaute grad zum Fenster naus :
« Seit ihr willkommen, ihr Herren,
Und bringet ihr uns eine neue Mähr ?
Wo soll ihre Reisse kingehen ? »

Der Kaspar sprach : Hochwohlgebor'n,
Ein Juden König ist gebor'n,
Der uns die Engel thun preissen !
Wir haben verloren den Sterneschein
Der uns thut den Weg sicher weisen.

Herodes sprach : « so reitet fort,
Dann kommet wieder in mein Ort. »
Das thun die drei liebe Herren.
« Wir haben Weyrauch, Gold, und auch Myrrhen,
Dem Kindlein um es zu verehren. »

Ils arrivent à Jérusalem,
Qui est encore éloigné de Bethléem.
L'étoile alors leur échappa.
Le roi Caspar dit aux autres :
Il faut nous arrêter ici.

Ils arrivent devant la maison d'Hérode,
Qui regardait par la fenêtre :
« Soyez les bien-venus, Messieurs,
Et apportez-vous des nouvelles ?
Vers quel endroit voyagez-vous ?

Caspar dit : « Votre Altesse,
Il est né un roi des Juifs,
Dont les anges nous chantent les louanges.
Nous avons perdu la lueur de l'étoile,
Qui nous guide sûrement dans notre route. »

Hérode dit : « Alors vous pouvez continuer votre [chemin,
Puis vous reviendrez par ici. »
Ce que firent les trois bons seigneurs.
« Nous avons de l'encens, de l'or et de la myrrhe,
Pour offrir à l'enfant. »

Sie sassen auf und ritten hin,
Da kam wie vor der Stern zu ihn,
Führt sie durch die rechte Strasse,
Ge'n Bethlehem führt sie wohl in der Nacht,
Wo Maria und Joseph da sassen.

Hört nun wie König Kaspar sprach,
Da er Maria das Opfer brach't :
« Seid ihr die Mutter des Herren,
So nehmet von uns dies Opfer klein,
Dies Gold, diesen Weyrauch und Myrrhe. »

Das Opfer hat Maria empfang'n
Der Könige aus fremden Land.
Als sie von dannen thun seheiden,
Der heilige Geist der gab ihn' im Sinn
Durch ein' andre Strasse zu reiten.

Ils remontent à cheval et chevauchent,
Puis l'étoile se montra de nouveau,
Les conduisant par le bon chemin
Vers Bethléem, dans la nuit,
Où étaient assis Marie et Joseph.

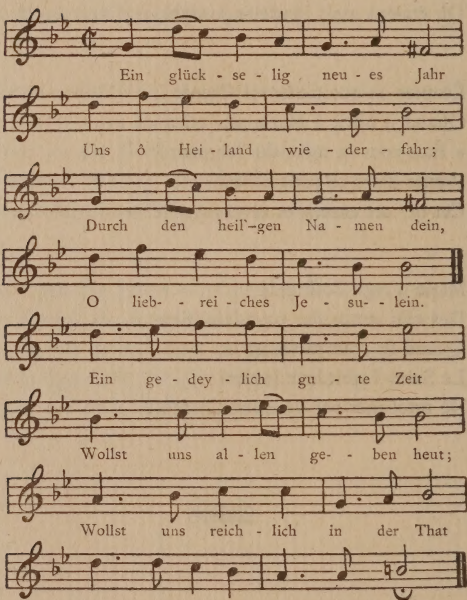
Écoutez ce que dit le roi Caspar,
Quand il offrit à Marie son offrande :
« Êtes-vous la mère du Seigneur ?
Prenez alors ce petit cadeau,
Cet or, cet encens et cette myrrhe. »

Marie a reçu l'offrande
Des rois venus des pays lointains.
Quand ils sont partis de là,
Le Saint-Esprit leur inspira
De retourner par un autre chemin.

XXI

NEUJAHRSLIED

Cantiques de Strasbourg (1697)



XXI

CHANSON DE NOUVEL AN

Les cantiques protestants, agressifs à l'endroit des catholiques, dépassent de beaucoup en nombre ceux des catholiques contre les protestants, surtout si on remonte aux commencements de la réforme. A cette époque on trouve fréquemment des malédictions contre les Turcs et le pape.

Ces tempêtes se sont sagement calmées depuis fort longtemps ; en voici un des derniers échos.

Qu'une heureuse nouvelle année
Nous advienne, ô Rédempteur,
Grâce à ton saint nom,
O Jésus plein de charmes ;
Donne-nous aujourd'hui
Des jours heureux et prolongés,
Fais-nous éprouver largement
Les effets de ta grâce.

Ein gesundes neues Jahr,
Ohne Krankheit, ohn Gefahr,
Durch die Kraft der Liebe dein,
Schencke uns, o Herzelein :
Pest und Seuchen wende ab
Durch dein göttlich Gnaden Gab.
Lass uns leben frisch, gesund
Dieses Jahr zu jeder Stund.

Ein recht christlich neues Jahr
Uns verleihe, und bewahr
Uns vor aller Sünd und Schand,
Und erhalt im Gnadenstand ;
Krieg und schwere Hungersnoth,
Unvermuthen bösen Todt,
Alle Unglücksfäll vertreib,
Lass gedeyen Seel und Leib.

Gut catholisch neues Jahr
Uns doch nicht zu geben spahr,
Uns im Glauben dein erhalt,
Ohne Irrthum, ohne Spalt ;
Stürze alle Ketzerei ;
Deiner Kirche stehe bei,
Reute aus die Laster Rott,
Kleines Kindlein, grossen Gott.

Une nouvelle année, en bonne santé,
Sans maladie, sans danger,
Par la force de ton amour
Fais-nous ce don, ô Jésus !
Éloigne la peste et les maladies
Par ta grâce divine,
Fais-nous vivre, frais et bien portants
A toutes les heures de cette année.

Une nouvelle année bien chrétienne
Donne-nous, et garde-nous
De tout péché et de toute honte,
Que nous restions dans l'état de grâce ;
Éloigne la guerre et la famine,
La mort subite,
Tous les malheurs,
Que l'âme et le corps soient en bonne santé.

Bonne nouvelle année catholique,
Ne nous l'épargne pas,
Soutiens-nous dans la foi,
Sans erreur, sans schisme,
Renverse toutes les hérésies,
Assiste ton Église.
Extirpe la troupe des vices,
Petit enfant, grand Dieu.

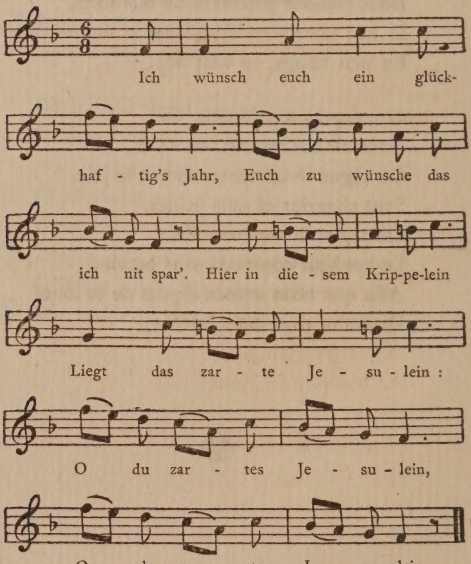
Tugendsames neues Jahr,
Mit Verdiensten gross verpaar ;
Auf die rechte Bahn uns führ,
Dass wir nie missfallen dir ;
Lass mit Lieb und mit Geduld
Uns abbüssen unsre Schuld,
Und im Guten schreiten fort,
Aller Zeiten, aller Ort.

Bis nach langer Lebensfrist
In dem Himmel wo du bist,
Wo Vergnügung, Lust und Freud,
Ohne Kummer, ohne Leid ;
Ewig Leben ohne Todt,
Ewig Glück, ohn Angst und Noth,
Dich im Reich der Glory dein
Wir zu loben würdig sein.

Nouvelle année pleine de vertu,
Sois pleine de mérite pour nous.
Conduis-nous dans le vrai sentier,
Afin que nous ne déplaisions jamais à Dieu.
Fais qu'avec amour et patience
Nous fassions pénitence de nos torts,
Et que nous marchions dans la bonne voie
En tout temps, en tout lieu.

Et qu'après une longue vie
Nous allions au ciel, où tu es,
Où règne le contentement et la joie,
Sans chagrins et sans peines,
Où règne la vie éternelle,
Le bonheur constant, sans besoin,
Afin que nous soyons dignes de te louer
Dans ton royaume glorieux.

XXII

NEUJAHRSLIED

XXII

CHANSON DE NOUVEL AN

On a encore ici un spécimen de la façon dont le peuple alsacien traite la langue allemande quand il se met à poétiser : certes il a tort de ne pas s'en tenir à l'alsacien, langue plus rapprochée du théotisque que le bon allemand.

Je vous souhaite une bonne année,
Les souhaits pour vous je ne les épargne pas.
Ici, dans cette crèche,
Est couché le petit Jésus,
O tendre petit Jésus!
O tendre petit Jésus!

Josep, liebster Josep mein,
Willst du nicht mein Vatter sein?
Ich kann dich anderst nicht erkenne,
Als ich dich mein Vatter nenne :
O du zartes Jesulein *(bis)* !

Maria, liebste Maria mein,
Hast du nicht ein Windelein?
Ich muss das Kind in Windeln wickeln,
Sonst wird es vor Kält' ersticken.
O du zartes Jesulein *(bis)* !

Es kommen alle Engelein
Hier zu diesem Krippelein,
Das wird uns ein Beispiel geben
Wie es geht im himmlischen Leben,
O du zartes Jesulein *(bis)* !

Joseph, mon cher Joseph,
Ne veux-tu pas être mon père ?
Je ne puis pas te reconnaître autrement
Qu'en t'appelant mon père :
O tendre petit Jésus *(bis)* !

Marie, ma chère Marie,
N'as-tu pas un lange ?
Il faut que j'emmaillotte l'enfant,
Sans cela il étouffera de froid.
O tendre petit Jésus *(bis)* !

Tous les petits anges
Viennent ici à la crèche,
Cela nous donne une idée
De la vie dans le ciel :
O tendre petit Jésus *(bis)* !

§ II. — LE JEU D'ADAM ET ÈVE

Ce jeu, en langage alsacien, mais surchargé de prétentions au bon allemand, ce qui lui donne un air bien plus bizarre, se récitait encore en 1869 dans quelques villes et villages du Haut-Rhin. Ordinairement, quelques jours avant Noël, apparaissait dans les veillées, ou même dans les auberges, la troupe complète et toute costumée pour jouer cette pièce, éminemment populaire. C'étaient presque toujours des campagnards qui formaient l'ensemble des acteurs; le même soir ils donnaient plusieurs séances et recueillaient quelque modeste somme de gros sous, ce qui indique assez que les acteurs étaient généralement des gens pauvres. Nous croyons ce jeu d'Adam et Ève assez ancien (1); le langage a dû subir des transformations, étant conservé par la simple tradition orale et n'ayant été imprimé que dans ces derniers temps, à ce que nous sachions.

Le siècle éclairé dans lequel nous vivons a fini par rayonner même au fond des provinces; les chemins de fer ont achevé de nous transformer, et ce qui plaisait non seulement à nos aïeux, mais encore à nos pères, nous paraît maintenant ridicule, et voilà comment, depuis quelques années seulement, ce jeu d'Adam et Ève a disparu, n'étant plus de notre temps.

(1) Il paraît même que plusieurs vers se trouvent dans les œuvres de Hans Sachs.

PERSONNAGES

Gott der Vater (Dieu le père). — *En robe blanche, avec un manteau bleu sur l'épaule droite, une ceinture en or. Sur la tête une couronne surmontée d'une croix.*

Der Engel (l'Ange). — *Robe blanche, des ailes; ceinture rouge et écharpe rouge sur l'épaule droite; une couronne blanche en fleurs artificielles.*

Adam (Adam). — *Tunique blanche, bordée de feuilles vertes, avec ceinture de même, c'est-à-dire blanche et bordée de vert; un diadème vert.*

Eva (Ève). — *Habillée comme Adam, mais sans diadème. Les cheveux pendants, une ferronnière sur le milieu du front.*

Der Teifel (le Diable). — *Un manteau noir, un bonnet noir avec des cornes; la bouche et les yeux enlacés de rubans rouges (sur un masque noir). Un trident à la main et une chaîne sur l'épaule (1).*

(1) On remarquera la naïveté de cette mise en scène, ou plutôt de ces costumes, tous blancs, pour trancher d'autant plus sur la noirceur du diable. Quelquefois l'ange a une tunique bleue ou rouge; ce n'est plus alors l'emblème de sa pureté.

DAS ADAM UN EVA SPIEL

—

SCÈNE I

DER ENGEL

Ich trît' hinein wohl ohne Spott,
Ein guter Abend gew' euch Gott,
Ein guter Abend, ein' glückselige Zeit,
Gleich wie uns der liewe Gott vom Himmel
Ihr hochgross-weisgünstige Herren, [erleit.
Und auch ihr Jungfrauen in Ehren,
Ich bitt' sie wollê-s nicht fîr îwel han,
Ein geistliches Spiel fangen an :
Nemlich von Adam un Eva weis (1),
Wie sie sein geschlage worde aus dem Paradeis.
Wollten sie desselbige höre in guter Ruh',
So habt eine kleine Geduld, und hört uns zu.

(1) *Weis* veut dire sage, *weiss* signifie blanche ; les deux acceptions pourraient s'appliquer à Ève, que la tradition nous dit avoir été blonde.

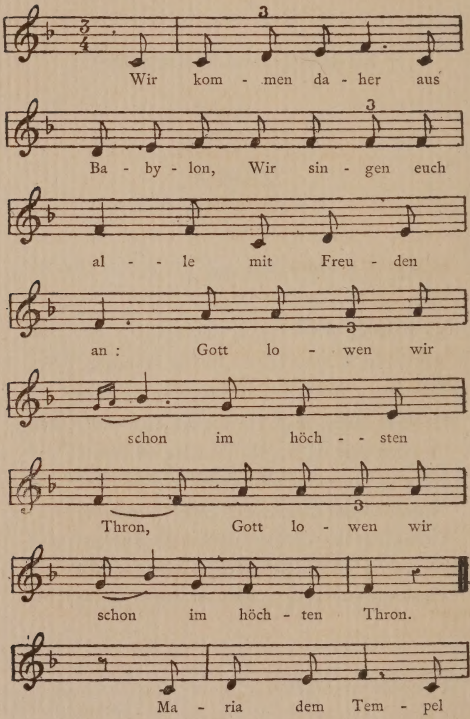
LE JEU D'ADAM ET ÈVE

—

SCÈNE I

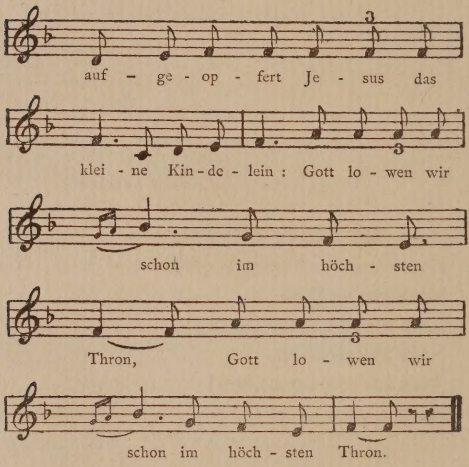
L'ANGE

J'entre sans vous offenser,
Dieu vous donne le bonsoir,
Le bonsoir et un temps prospère,
Ainsi que le bon Dieu nous le dispense.
Messieurs, très sages et très bienveillants,
Et vous aussi, mesdemoiselles, en tout honneur,
Je vous prie de ne pas prendre en mal
Si nous commençons un jeu religieux,
Nommément d'Adam et Ève, la blonde,
Comment ils ont été chassés du paradis.
Si vous voulez l'entendre en tout repos,
Ayez un peu de patience et écoutez-nous.

(*Der Engel, Adam und Eva miteinander*).

(*L'Ange, Adam et Ève chantent à l'unisson.*)

Nous venons ici de Babylone,
Nous vous chantons avec joie :
Nous louons Dieu
Assis sur son trône élevé !
Nous louons Dieu
Assis sur son trône élevé !
Marie a présenté au temple

(1) Le chant à plusieurs parties, comme il devrait se trouver ici, est déjà une complication musicale ; aussi les acteurs campagnards, peu instruits la plupart du temps tournent la difficulté en chantant à l'unisson.



GOTT VATER

Am Anfang erschuff ich alle Ding,
Die Erde samt dem Himmelring;
Dernach schuff ich ein grosses Firmament,
Das auf zwei grosse Leichter stand :
Das erste für den Tag, das zweite für die Nacht.

Jésus le petit enfant :
Nous louons Dieu,
Assis sur son trône élevé!
Nous louons Dieu,
Assis sur son trône élevé!

(Jusqu'ici les quatre acteurs se sont tenus sur la même ligne; mais en cet endroit Dieu le Père s'avance pour réciter sa strophe).

DIEU LE PÈRE

Au commencement je créai toutes choses,
La terre ainsi que la circonférence du ciel;
Puis je créai un grand firmament,
Posé sur deux grandes lumières :
La première pour le jour, la seconde pour la nuit.
J'ai bien réfléchi à tout cela.

(*Zum Adam*).

Adam nim an ein lewendiger Athem,
Den du empfangest nach deinen Thaten;
Dabei hasch du Vernunft; betracht
Das ich dich hab' aus Erde gemacht.
Adam, verwundere dich nît ganz
Absonder dem schöne Sonne Klanz,
Adam, sag' an wie gefällt es dir,
Die neue Welt mit Schmuck und Zier?

ADAM (*kniend*)

Ach! Herr, es ist das all're best,
Was du erschaffen hest,
Durch deine göttliche Ehr
Hast du mich erschaffen eher.

GOTT VATER

Ein Ripp nimm ich aus deinem Leib,
Daraus erschaffe dir ein Weib;
Nim' an, und jetz aufstehe,
Desgleichen hast du eine Eve.
Du sollst sie billig liewä,
Mein Engel b'schîtzt eich alläwäg.
Mehrt euch', seidt fruchtbar auf der Erde,
Was ich euch gîb das soll euch werde.
Ja dorin so viel Frîchte hange,
Dorfen ihr ässe nach eirem Verlange;

(*A Adam*).

Adam, prends la respiration et la vie,
Emploie-les à tes actions pour le mieux.
Avec cela je te donne la raison,
Songe que je t'ai formé du limon de la terre.
Adam, vois, admire
Surtout ce bel éclat du soleil;
Adam, dis-moi, comment cela te plaît-il,
Ce monde nouveau si bien ornementé?

ADAM (*à genoux*)

Ah! Seigneur, tout est pour le mieux,
Ce que tu as créé,
Je rends hommage à ta divinité
De m'avoir créé d'abord.

DIEU LE PÈRE

Je prends une côte de ton corps,
Je t'en forme une femme;
Accepte-la et lève-toi maintenant,
Semblable à toi tu as une Ève,
Tu l'aimeras ainsi que tu le dois,
Mon ange vous protègera partout.
Multipliez-vous, fructifiez sur la terre,
Ce que je vous donne cela sera.
De tous ces fruits que vous voyez pendre
Vous pouvez manger selon votre envie,

Es ist nur ein Baum mit Frîchten volle,
Den ihr nun aber meiden solle;
Es ist der best, er steht in der Mitt,
Von diesem durfen ihr esse nitt.
Sollten ihr eich vermässe
Von diesem verbottene Baum Früchte zu ässe,
So müssten îhr letzlich stärwä,
Und dabei noch gar verdärwä.
Wenn euch Gott gît das Läwä
Kann auch der Todt abgäwä.

(*Gott Vater geht ab mit dem Engel*).

SCÈNE II

ADAM (*zur Eva*)

Sieh an, meine Eva, wie ehrlich und weis
Hawen wir zu wandern im Paradeis;
Schau wie's Gott hat uns gegäwä,
Ohne eine Kreatür darin zü läwä.
Ja darin so viel Frîchte hange,
Durfen wir ässä nach unsrem Verlange.
Es ist nur ein Baum der wir meide solle,
Ein Aepfelbaum mit Aepfel volle,
Es ist der best, er steht in der Mitt',
Von diesem durfen wir ässä nitt.
Sotte wir uns vermesse
Von diesem verbottene Baum Frucht zu ässä,

Il n'y a qu'un arbre, couvert de fruits,
Que vous devez éviter,
C'est le meilleur, il est au milieu du jardin,
Mais vous ne devez rien manger de celui-là.
Si vous aviez la témérité
De manger du fruit de cet arbre défendu,
Vous mourrez finalement,
Et même vous pourrirez.
Si Dieu vous donne la vie,
Il peut aussi vous donner la mort.

(*Dieu le père sort avec l'Ange*).

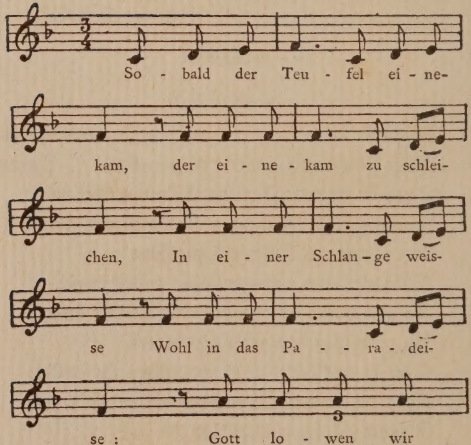
SCÈNE II

ADAM (*à Ève*)

Regarde, mon Ève, comme avec honneur et sa-
Nous pouvons parcourir le paradis; [gesse
Regarde comme Dieu nous donne tout cela,
A nous, et pas à une autre créature vivante.
Et de tous ces fruits qui pendent
Nous pouvons manger selon notre envie.
Il n'y a qu'un arbre que nous devons éviter,
Un pommier couvert de pommes,
C'est le meilleur, il est au milieu du jardin,
Nous ne devons pas manger de celui-là.
Si nous avions la témérité
De manger des fruits de cet arbre défendu,

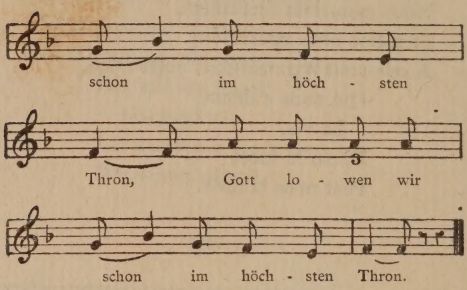
So miässten wir letzlich stärwä,
Dabei noch gar verdärwä.
Un da kennen mîr uns'ren Gott,
Der uns das Läwä
Hat gegäwä,
Un durch den Todt kann's
Wiederum nähmä.

(*Miteinander*)



Nous mourrions finalement,
Et même nous pourririons.
A cela nous reconnaissons notre Dieu,
Qui nous a donné
La vie,
Et par la mort
Peut nous la ravir.

(Ensemble)

Aussitôt le diable entra,
Il entra en rampant,
Sous la forme d'un serpent blanc
Dans le paradis :
Nous louons Dieu,

SCÈNE III

DER TEIFEL, ADAM UND EVA.

DER TEIFEL (*zu sich*)

Brutz! der ErzTeifel bin ich genannt,
Bî alle Weiwre sehr wohl bekannt,
Un spreche ihrem Sinn
Alle Ding die immer mîglig sin';
Der Mann där kann sich hänkä,
Das Weib kann sich ertränkä;
Damît sîn sie des Marters ab,
Bei mîr în där Hell wärdä sie findä das Grab.

Assis sur son trône élevé!
Nous louons Dieu,
Assis sur son trône élevé!

SCÈNE III

LE DIABLE, ADAM ET ÈVE.

LE DIABLE (*à lui-même*)

Brrr! on me nomme le grand diable,
Très bien connu par toutes les femmes,
Et qui insinue à leur pensée
Toutes les choses possibles...
Le mari n'a qu'à se pendre,
La femme n'a qu'à se noyer,
De cette façon ils sont quittes des souffrances,
Chez moi, en enfer, ils trouveront leur tombeau.

EVA (*leise*)

Wer îsch'ts der îch jetz seh',
Der vor mir steh?
Es dunckt sich in meinem Sinn
Er gewe eine fräche Stîmm von ihm,
Er sollte sich empfächte nîcht,
Von Gott dem Vater bin ich wohl verpflîcht.

DER TEIFEL (*zu sich*)

Ich tret'hinein în's Paradeis,
Ich schleich wie eine Schlange weiss,
Weil Gott hat erschaffen zwei Pärsön,
Erschaffen so ganz wunderschön,
Er hat sie gesetzt in sein Haus,
Aber jetzt wîll îch schauen
Ob îch sie nîcht kann brîngen daraus.

(*Zu Eva*).

Eva, wänn du wîsse thätsch was îch weiss,
Sobol'thätsch dü frässen von dieser Speiss;
Derfsch dü frässä von diese Frîchte allä,
So frîss nach deines Herzens Wohlgefallä,
Frîss das d'verstîcksch,
Frîss noch viel meh', i vergunder's nîtt.

(*Der Teufel bietet der Apfel der Eva dar*).

ÈVE (*doucement*)

Qui est celui que je vois
Devant moi,
Il me semble, dans ma pensée,
Qu'il a une voix impertinente,
Il ne devrait pas se (pavaner),
J'ai bien des obligations à Dieu le père.

LE DIABLE (*à lui-même*)

J'entre dans le paradis,
Je rampe comme un serpent blanc,
Parce que Dieu a créé deux personnes,
Il les a créées d'une beauté parfaite.
Il les a mises dans sa maison;
Mais maintenant je veux voir
Si je ne puis pas les en faire sortir.

(*A Ève*).

Ève, si tu savais ce que je sais,
Tu mangerais (1) bien de cela;
Si tu peux manger de tous ces fruits,
Eh bien! mange selon ton envie.
Mange à t'étouffer,
Mange encore bien plus, je ne te l'envie pas.

(*Le diable offre la pomme à Ève*).

(1) Le diable dit dévorer au lieu de manger.

EVA

Adam, îch bîn dein Weib, un dü mein Mann,
Ich bîtt', schaü mîr der Baüme an,
Er träit ja allri scheenschte Frucht,
Desgleichen han îch niä versucht;
Ich will sie verkoschte, wie sie geschmeckt...

(*Eva kostet den Apfel*).

Als îch die Wahrheit sagen soll,
Gschmeckt mîr die Frucht von Härzä wohl,
Adam, hascht mîch liäb, so nimm
Der Epfel zü dîr hin.

ADAM

Als îch der Epfel ässen soll,
Iss' îch nä under dei'm Gebiät,
Un mäinetwägä äss îch ä nîtt'...

(*Er isst*).

Ach! weh, wie îscht mîr mein Gemiäth!
Es reut mich das îch hab' gefolget dîr.
Das blose Schwärt das sehe îch vor mîr!
Ganz nackend und blos.....,
Ach! weh, weil mîr haben gesîndiget gross.

(*Adam wirft den Apfel weg, der Teufel hebt ihn auf*).

ÈVE

Adam, je suis ta femme, et toi mon mari,
Je t'en prie, regarde donc cet arbre,
Il porte des fruits superbes,
Je n'en ai jamais goûté de pareils;
Je veux voir quel goût ils ont.

(*Ève goûte la pomme*).

A dire la vérité,
Ce fruit me plaît infiniment,
Adam, si tu m'aimes, prends
Et goûte la pomme.

ADAM

Si je mange la pomme
Ce n'est que par ton vouloir,
Car quant à moi, je n'en mangerais pas...

(*Il y mord*).

Hélas! comme ma conscience s'émeut!
Je me repens de t'avoir obéi.
Je vois devant moi l'épée nue!
Nous sommes nus et sans habits.
Hélas! nous avons grandement péché.

(*Adam jette la pomme, le diable la ramasse*).

DER TEIFEL

Korak! korak! solcher Apfel,
Ischt wärth ein Batzä.
Hätt' Adam und Eva rînger Späck
Un Dräck,
Un Hutzälä g'frässä,
Wärd's ämol nîtzliger gewässä.

(*Der Teufel ab*).

SCÈNE IV

GOTT VATER (*Adam und Eva verstecken sich*)

GOTT VATER

Adam, wo bîsch? komm her zu mîr.

ADAM

Ach! Herr, vor deinem Aüge beschäme ich
[mîch.

GOTT VATER

Adam, sag'an, warum sollscht du dîch
Vor meine Aüge beschäme?

ADAM

Ach! Herr, weil îch das Gebot gebrochen hab.

LE DIABLE

Korak! korak! une telle pomme,
Mais elle vaut un *basch* (liard).
Il vaudrait mieux pour Adam et Ève
Qu'ils eussent mangé
Du lard et de la boue,
Des schnitz (1),
Cela leur eût été plus utile.

(*Le diable s'en va*).

SCÈNE IV

DIEU LE PÈRE (*Adam et Ève se cachent*)

DIEU LE PÈRE

Adam, où es-tu? viens ici près de moi.

ADAM

Ah! Seigneur, j'ai honte de paraître à tes yeux.

DIEU LE PÈRE

Adam, dis-moi pourquoi
Tu as honte de paraître à mes yeux?

ADAM

Hélas! Seigneur, parce que j'ai trahi ton com-
[mandement.

(1) *Schnitz*, quartiers de pommes et de poires séchés au four.

GOTT VATER

Adam, sag'an, wer hat dîch geheisst?

ADAM

Ach! Herr, die Eva die dü mîr gäwen hast
Fîr mein Weib, brîcht der Epfel ab,
Und beist darein, das schwör ich dir.

GOTT VATER

Eva, wo bîsch? komm her zu mir.

SCÈNE V

EVA

Ach! Herr, vor deine Aüge beschäm îch mîch.

GOTT VATER

Eva, sag'an, warum solsch dü dîch
Vor meine Aüge beschäme?

EVA

Ach! Herr, weil îch das Gebot gebrochen hab.

GOTT VATER

Eva, sag'an, wer hat dîch geheisst?

DIEU LE PÈRE

Adam, dis-moi, qui t'y a engagé?

ADAM

Hélas! Seigneur, Ève, que tu m'as donnée
Pour ma femme, a cueilli la pomme;
Elle y a mordu, je te le jure.

DIEU LE PÈRE

Ève, où es-tu? viens ici près de moi.

SCÈNE V

ÈVE

Hélas! Seigneur, j'ai honte de paraître à tes [yeux.

DIEU LE PÈRE

Ève, dis-moi pourquoi
Tu as honte de paraître à mes yeux?

ÈVE

Hélas! Seigneur, parce que j'ai transgressé ton [commandement.

DIEU LE PÈRE

Ève, dis-moi, qui t'y a engagé?

EVA

Ach! Herr, die Schlange hat zügehetzt
Das mîr davon gässä hän zu létscht,
Ach! Herr, nîcht mehr thün das wollen wir.

GOTT VATER

Erzengel Gawriel, komm her zü mîr.

SCÈNE VI

(*Die vorigen*)

DER ENGEL

Ach! Herr, was wollscht mît mîr?

GOTT VATER (*gibt ihm das Schwert*)

Dies blose Schwert das gîw îch dîr,
Dü sollscht Adam un Eva weis,
Dü sollscht sie schlagen aüs dem Paradeis.
Durch meine Kraft, und Gewalt, und Ehr,
Darein sollen sie komme nîmmemehr.

(*Der Engel nimmt das Schwert, zu Adam und Eva*).

DER ENGEL

Ich hab'empfangen ein Gebot,
Nehmlich von dem allhöchschte Gott,
Ich soll Adam und Eva weis,
Ich soll sie schlagen aüs dem Paradeis.

ÈVE

Hélas! Seigneur, le serpent m'y a si bien poussé
Qu'à la fin nous en avons mangé;
Ah! Seigneur, nous ne le ferons plus.

DIEU LE PÈRE

Archange Gabriel, viens ici près de moi.

SCÈNE VI

(*Les précédents*)

L'ANGE

Mon Seigneur, que demandes-tu de moi?

DIEU LE PÈRE (*lui remettant une épée flamboyante*)

Je te remets cette épée nue,
Afin que tu chasses du paradis
Adam et Ève la sage;
Par ma puissance, par mon honneur,
Ils ne doivent plus y rentrer jamais.

(*L'ange prend l'épée et va vers Adam et Ève*).

L'ANGE

J'ai reçu un commandement
Du Dieu tout-puissant,
Je dois chasser du paradis
Adam et Ève la sage.

Durch seine Kraft, und G'walt und Ehr,
Darein sollet îhr komme nimmermehr.
Geht aus dem Paradeis,
Bau't ein Feld mit ganzem Fleiss;
Adam, mît Angscht und Noth
Solischt dü gewînne deines Brodt.
Eva, mît grossem Schmerz
Sollscht dü Kînder gebähren unter deinem Herz.

EVA

Ach! mîr unglîcksälige Fraü,
Nun müssen mîr schon das Elend baü'n!
Weil's also sein müss, so wollen mir es wagen,
Gott wîrd uns nîcht verlassen;
Obschon mein' Seel' în Zweifel gerathe,
Werd nîcht mît Feüer un Flamme belade:
Liäwer wîll îch leiden aüf Erde
Alli Jammer, Angscht und Noth,
Das dürt nur bîs zum Todt.

DER ENGEL

Eva, Eva, du sollscht kein Zweifel fasse,
Gott wîrd dîch nit hasse;
Ehr' dein Mann, erzieh' dein Kind,
Gott verzeih't dîr alle deine Sind.

Par sa puissance et par son honneur,
Vous ne devez plus y rentrer jamais.
Sortez du paradis,
Cultivez la terre avec soin;
Adam, à la sueur de ton front
Tu gagneras ton pain.
Ève, avec grande douleur
Tu enfanteras sur terre.

ÈVE

Ah! malheureuse femme que je suis!
Voici déjà la misère qui commence;
Puisque cela doit être ainsi, nous allons essayer,
Dieu ne nous abandonnera pas;
Quoique mon âme se livre au désespoir,
Elle ne sera point livrée au feu et à la flamme :
J'aime mieux souffrir sur la terre
Tous les chagrins, peines et douleurs,
Cela ne dure que jusqu'à la mort.

L'ANGE

Ève, Ève, tu ne dois pas désespérer,
Dieu ne te haïra pas;
Honore ton époux, élève ton enfant,
Dieu te pardonnera tes péchés.

SCÈNE VII

DER TEIFEL (*der Engel nachahmend*)

Ev'! Ev'! dü sollsch kein Zweifel frässä,
Hänk' dein Mann, verstîch dein Kind,
Der Teifel verzeih't dir alle Sînd.

EVA

Der Herr hîlft uns boll wieder.

DER ENGEL

Geh't nur den Garten auf und nieder,
Gar langsam, wîrd man euch rufen wieder.

(*Der Teifel umkettet sie, und führt sie ab*).

SCÈNE VIII

(*Der Engel kniet vor dem Herr'n, und reicht ihm das Schwerdt zurück*).

DER ENGEL

Ach! Herr, weil du ein Schöpfer bîscht,
Ich bîtte dü wollscht dein Geschöpfe nîcht

SCÈNE VII

LE DIABLE (*imitant l'ange*)

Ève, Ève, n'avale pas de doute,
Pends ton mari, poignarde ton enfant,
Le diable te pardonnera tous les péchés.

ÈVE

Le Seigneur ne tardera pas à nous secourir.

L'ANGE

Traversez le jardin lentement,
Peut-être on vous rappellera.

(*Le diable les entoure de sa chaîne et les emmène*).

SCÈNE VIII

(*L'ange s'agenouille devant Dieu le père, en lui rendant l'épée*).

L'ANGE

Ah ! Seigneur, toi qui es le créateur,
Je te supplie de ne pas abandonner

Verlohn; es sind zwei Armi Ärdä blos,
Nach dieser Ärdä findä sie keinä Trost;
Ich bîtt dü wollscht sie nîcht verlasse,
Und îhnä den Sägä schîckä.

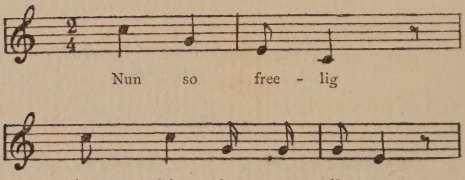
GOTT VATER

Erzengel Gawriel, steh' dü nur aüf,
Weil dü mîch so freindlig bîttsch,
So woll îch sie nîcht verlasse,
Und îhnä den Sägä schîckä.

SCÈNE IX

(Der Teifel kommt mit Adam und Eva).

DER TEIFEL



Ta créature, ce sont deux pauvres bannis,
Après cette vie ils n'ont plus d'espoir.
Je te supplie de ne pas les abandonner,
Et de leur envoyer ta bénédiction.

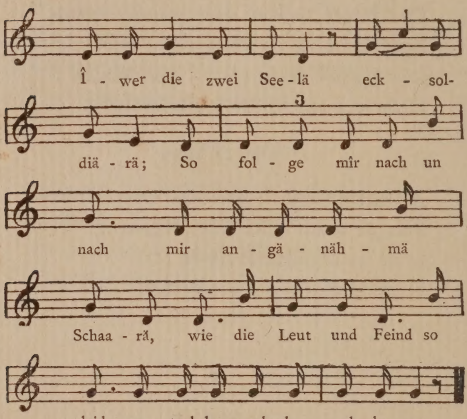
DIEU LE PÈRE

Archange Gabriel, lève-toi,
Puisque tu me pries si humblement,
Je ne les abandonnerai pas,
Et leur enverrai ma bénédiction.

SCÈNE IX

(*Le diable revient avec Adam et Ève*).

LE DIABLE *chante*

Me voilà glorieux et content

DER TEIFEL

Herr Rîchter, Herr Rîchter,
Schreyet nîchts als Rach und Zäder,
Îwer Adam un Eva d'Îwelthäter;
Dann weil sie du hascht gestosse aüf die arme sîndige Wält,
Die mîr gar schrecklich wohl gefällt,
Bî Tag und Nacht daheim,
Wo alle Unglîck vorhanden sein.

D'expédier ces deux âmes;
Ainsi me suivront des foules
Comme je les aime,
Qui se détestent et se haïssent,
Et *trolle, trolle, trolle tro* (1).

LE DIABLE

Seigneur juge, seigneur juge,
Criez donc vengeance et haine
Sur Adam et Ève, les malfaiteurs.
Car tu les a poussés sur cette pauvre terre pé-
Qui me plaît furieusement bien; [cheresse,
Je suis prêt jour et nuit,
Là où se commettent tous les méfaits.

(1) Cette chanson du diable est passablement incompréhensible et, par suite, intraduisible.

Jetz woll îch die Hell ganz tapfer hîtzä,
Gleich miässte sie mît mîr schwîtzä;
Jetz woll i sie fiärä în mein Reich,
Brennen un brote mît mîr zügleich.
Jetz haw' i sie gebunde mît eisene Band,
Niemand soll sie mehr reissen üs miner Band.

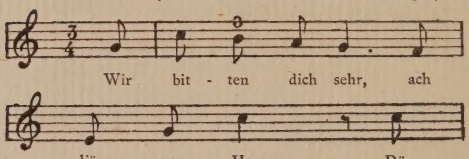
SCÈNE X

(*Gott der Vater schlägt auf die Kette mit dem Schwerdt*).

GOTT VATER

Pack dîch hinweg, du Hellehund,
Du hascht geloge solche Wort aus deiner [Schlund;
Verflüächt soll sein dein Rache,
Sollsch nîcht's als Dern un Dischtlein krache.
Schaü wie Adam ischt so reich, [zügleich,
Schaü wie er mît mîr ein Herr worden îsch
Schaü wiä-n är betrachtet das Beese-n un das [Güätä,
Wiä-n är die Händ vor mîr aüfhewä thüät.

(*Adam und Eva knien nieder und singen*).



Maintenant je vais bravement chauffer l'enfer,
Ils vont tout de suite transpirer avec moi,
Maintenant je vais les conduire dans mon
[royaume,
Les brûler et rôtir en même temps que moi.
Je les ai attachés avec des liens de fer,
Personne ne les arrachera plus de ma main.

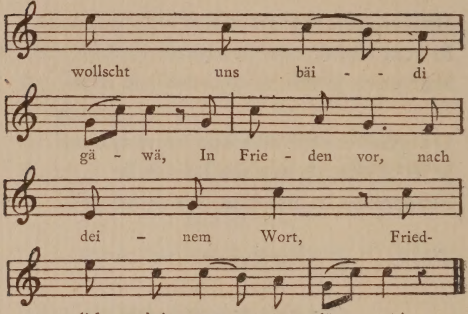
SCÈNE X

(*Dieu le père frappe sur la chaîne avec l'épée*).

DIEU LE PÈRE

Disparais, chien infernal,
C'est un mensonge sorti de ta gueule,
Que ta vengeance soit maudite,
Tu ne croqueras que des épines et des chardons.
Regarde comme Adam est riche,
Regarde comme avec moi il est devenu de suite
[un seigneur,
Regarde comme il considère le bien et le mal,
Comme il lève les mains à mon aspect.

(*Adam et Ève s'agenouillent et chantent*).

Nous t'implorons, Seigneur bien-aimé,

(Während sie singen, bekleidet sie der Teufel mit Gebärden; sie stehen auf).

DER TEIFEL (*zum Adam*)

Vielleicht îscht heit der letzte Tag
Wo dü noch hascht zü läwä;
Ach! Mensch veracht nîcht was îch sag',
Den wîeder die Tügend wîrscht dü schträwä.
Mein Pfeil îsch Gîft,
Wenn er dîch trîfft,
Müäsch dîch bald ergäwä.
Wiä mängger Hans
Fiähr îch zum Tanz,
Mît mîr in die Helle neinfahre.

(Der Teufel geht ab).

Pour que tu veuilles nous donner
A tous les deux ton pardon,
Afin que nous vivions
Paisiblement ensemble.

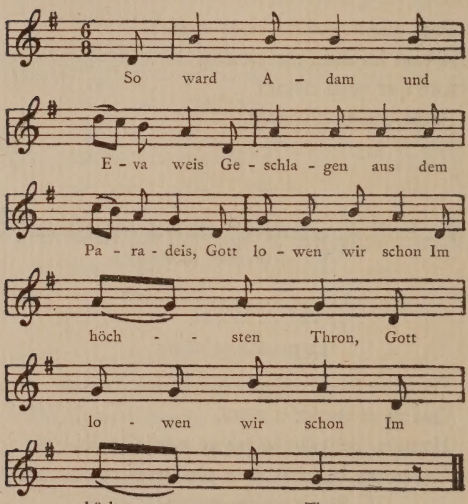
(*Tandis qu'ils chantent, le diable les accompagne avec des grimaces. Ils se lèvent*).

LE DIABLE (*à Adam*)

Peut-être est-ce aujourd'hui le dernier jour
Que tu as encore à vivre,
Homme, ne méprise pas ce que je te dis,
Car contre la vertu tu te révolteras.
Ma flèche est du poison,
Si elle t'atteint,
Tu ne seras pas long à te rendre.
Que d'imbéciles
Je conduis à la danse,
Qui entrent avec moi dans l'enfer.

(*Le diable s'en va*).

DAS GOTT VATERLIED



DER ENGEL (*dem Publikum*)

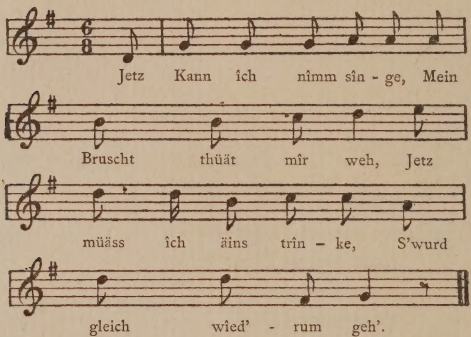
Ihr hochgross-weis günschtige Herre,
Wie auch Fraüen und Jumpfraüen in Ehre,
Habt ihr das Spiel recht güät betracht,
So wînsche mîr euch alle eine rühesame Nacht.

CHANT A DIEU LE PÈRE

C'est ainsi qu'Adam et Ève la sage
Furent chassés du paradis :
Nous louons Dieu,
Assis sur son trône élevé!
Nous louons Dieu,
Assis sur son trône élevé !

L'ANGE (*au public*)

Messieurs, très sages et très bienveillants,
Et vous aussi, mesdemoiselles, en tout honneur,
Maintenant que vous avez entendu notre jeu,
Nous vous souhaitons à tous une bonne nuit.

Quelquefois on finissait par le couplet suivant :

Nous n'avons pas l'intention d'écrire l'histoire du *Théâtre religieux populaire* en Alsace, les documents nécessaires nous faisant défaut. Il n'en est pas moins certain que des mystères se jouaient au moyen-âge en Alsace, aussi bien qu'en France et en Allemagne. Une chronique d'Ensisheim (du xv^e^ ou du xvi^e^ siècle), mentionnée par la *Revue catholique de l'Alsace* il y a environ quinze ans, renferme ceci : « *Anno 1520, Am Montag in Osterfeyertaegen hat man zu Gebweiler die Passion, dasz ist das Leiden unseres Herrn begangen, in welchem dann waren 330 personen, fast hüpsch und barmherziglich gespielt, und war der Anfang von dem heidnischen Fräulin die die Juden wollten versteinigt haben. Das ander von der Erquickung Lazari von dem Todt. Das dritt von dem Nachtmahl Simonis. Darnach ward angefangen der Passion, und ward diesen Tag bracht für Caiphas. Dar nach am ziestag ward er gesand von Caiphas für Pilatum, und fürter gar*

Variante du couplet final.

Maintenant je ne puis plus chanter,
Ma poitrine me fait mal,
Je vais boire un coup,
Cela ne tardera pas à bien aller.

---

uszgemacht, und es waren fast viel leut do von fremdten. Und ward Jesus N. Jüdlin; Maria der Goldschmid. »

« Le lundi de Pâques de l'an 1520, on a représenté à Guebwiller la *Passion*, c'est-à-dire les souffrances de Notre Seigneur ; il y avait 330 personnages, qui ont joué d'une façon belle et attendrissante ; le commencement traitait de la jeune fille païenne que les juifs voulaient lapider ; la seconde partie était la résurrection de Lazare ; la troisième faisait voir le repas du soir chez Simon. Après cela on commença la Passion jusqu'à la scène de Jésus devant Caïphe. Le mardi on vit Jésus envoyé par Caïphe chez Pilate, ainsi que la suite. Il était venu beaucoup de personnes étrangères. Et le rôle de Jésus était joué par N. Jüdlin ; celui de la Vierge par l'Orfèvre. » (ou Goldschmid).

La date de cette représentation s'accorde bien avec celle de la *Chronique de Guebwiller*, qui mentionne simplement que le lundi

de Pâques 1520, « on donna le *Jeu de Pâques,* et il y avait 200 personnages. » Cela nous paraît transcrit par quelque moine qui n'y aura pas assisté.

La trace de la *Fête des Fous* se trouve, ou plutôt se trouvait dans le *Hortus deliciarum* (1), XII^e^ siècle, car Herrade de Landsperg y disait : « Les anciens Pères de l'Église, pour fortifier les fidèles dans leur croyance, pour attirer les infidèles par l'attrait des cérémonies, ont pu ordonner au jour des Rois ou à son octave ces sortes de représentations religieuses, comme l'étoile guidant les mages vers l'enfant Jésus, la cruauté d'Hérode envoyant ses guerriers, les couches de la sainte Vierge, l'avertissement de l'ange aux mages de ne pas retourner chez Hérode et autres circonstances de la naissance de Jésus-Christ. Mais qu'arrive-t-il aujourd'hui dans beaucoup d'églises ? Ce n'est plus une formule religieuse (*non religioso formula*), ce n'est plus la figure du respect, de la vénération, mais bien l'irreligion, la dépravation, une licence effrénée. »

« Les ecclésiastiques travestis arrivent comme une troupe de guerriers. Entre les prêtres et les gens de guerre on ne voit pas de différence. On profane la maison de Dieu par la réunion désordonnée des clercs et des laïques, qui se livrent à des excès de boire et de manger, à des bouffonneries, à des farces déplacées, au jeu, au bruit des armes; on y voit la présence de femmes de mauvaise vie et tous les désordres d'un monde frivole. »

(1) Nous avons déjà remarqué, p. XLI, que ce précieux manuscrit a été détruit au bombardement des Prussiens.

§ III. — LES FLAGELLANTS

Dès le XIII^e^ siècle (en 1261) on vit apparaître en Alsace une troupe de ces fanatiques, dont les malheurs du temps, les terreurs de la guerre et de la peste avaient surexcité les esprits (1). Un siècle plus tard, tandis que la peste noire faisait de nombreuses victimes, il y eut une nouvelle invasion de ces malheureux en Alsace. Nous traduisons d'après les anciennes chroniques les détails qui suivent : L'an 1349 (2) vinrent à Strasbourg 200 flagellants. Ceux qui les précédaient portaient des cierges, des bannières, et ils allaient deux à deux. On sonnait les cloches dans les villes et villages qu'ils traversaient ; tous portaient des manteaux et des chapeaux avec des croix rouges. Deux d'entre eux chantaient un verset (*leis*) auquel les autres répondaient.

(1) L'abbé Boileau, *Histoire des Flagellants,* 1701, nous dit à la page 256, d'après Justine de Padoue, que cette superstition naquit à Pérouse, dans les États romains.

(2) *Chronique de Kœnigshoven,* p. 297.

Der Leis war also :

Nu ist die bete vart so her,
Christ reit selber gen Jerusalem,
Er fürt ein Krütze an siner hant,
Nu helf uns der Heilant!

Nu ist die betevard also gut,
Hilf uns Herr, durch din heilges blut,
Das du an dem crütze vergossen hast,
Und uns in dem ellende geloszen hast.

Nu ist die Strosze also b'reit,
Die uns zu unsere lieben Frowen treit,
In unsere lieben Frowen lant,
Nu helfe uns der heilant!

Wir sullent die busze an uns nemen,
Daz wir Gote deste bas gezemen,
Aldort in sines vatters rich,
Das bitten wir dich alle gelich.

Le chant était ainsi :

Voici la procession qui arrive,
Le Christ est allé vers Jérusalem,
Il tient une croix dans sa main,
Que le Sauveur vienne à notre secours !

Le pèlerinage est louable,
Seigneur, aide-nous par ton sang divin,
Que tu as répandu sur la croix,
Et nous as sauvé de la misère.

Maintenant la route est ouverte
Qui nous mène vers Notre Dame,
Dans le pays de Notre Dame aimée,
Que le Sauveur vienne à notre secours.

Nous devons faire pénitence,
Afin d'avoir quelque mérite auprès de Dieu,
Qui réside dans le royaume de son père,
Nous tous te demandons cela.

So bitten wir den vil heiligen Crist,
Der aller welte gewaltig ist.

(*So sie also in die Kirche kamen, so Knieten sie nieder und sungen*) :

Jhesus der wart gelabet mit gallen,
Des sullen wir alle an crütze vallen.

(*Zu dem Worte fielen sie alle kreutzweis auf die Erde, das es klapperte. So sie eine Weile so gelegen, so hub ihr Vorsänger an und sang*) :

Nu hebent uf uwern hende,
Das Got dis grosze sterben wende.
Nu hebent uf uwer arme
Das sich Got über uns erbarme.

(*So standen sie auf. Das thaten sie drey Stund. So sie zu dem dritten Male aufstunden, so luden die Leute die Brüder, eins lud 20, eins lud 12 oder 10, jegliches nach seinem Staten, und führten sie heim. Sie dürften keiner Frau reden; welcher aber dies brach, der kniete vor ihren Meister und beichtete es ihm; so sagte ihm der Meister Busse, und schlug ihm mit der Geissel auf den Rücken, und sprach*) :

Stant uf, durch der reinen martel ere,
Un hüt dich vor der sünden mere.

Nous implorons le Christ trois fois saint,
Qui tient en sa puissance tout l'univers.

(*Quand ils arrivèrent à l'église, ils s'agenouillèrent en chantant :*)

Jésus fut abreuvé de fiel,
Jetons-nous tous en croix.

(*A ces paroles ils tombèrent par terre en croix, que cela faisait grand bruit, et, après avoir été couchés ainsi pendant quelque temps, leur maître chanteur commença ainsi*) :

Maintenant levez vos mains,
Afin que Dieu éloigne cette grande mortalité ;
Maintenant levez vos bras,
Afin que Dieu ait pitié de nous.

(*Puis ils se levèrent et recommencèrent la même chose pendant trois heures. Puis les gens qui étaient là les emmenèrent dans leurs maisons pour leur donner à manger ; les uns en emmenaient vingt, les autres douze ou dix, selon leurs moyens. Les membres de cette confrérie ne devaient parler à aucune femme ; celui qui enfreignait cette règle s'agenouillait devant le maître et demandait pardon ; le maître le fouettait en disant*) :

Lève-toi, purifié par la pénitence,
Et garde-toi de pécher à l'avenir.

Celui qui voulait entrer dans la confrérie et faire pénitence était obligé d'y rester trente-quatre jours et avoir de quoi dépenser quatre pfennig (un sou) par jour. Il leur était d'ailleurs défendu de rien demander à qui que ce fût, mais l'hospitalité ne leur manquait ni dans les villes ni dans les villages.

Quand ils voulaient faire pénitence (c'est ainsi qu'ils appelaient la flagellation), et cela arrivait au moins deux fois par jour, on sonnait les cloches, ils sortaient dans les champs, deux à deux, en chantant leurs complaintes, et se rendaient au lieu de la flagellation pieds nus; là ils se déshabillaient jusqu'à la ceinture, se couchaient en un immense cercle. Celui qui avait été un grand malfaiteur se couchait sur un côté et étendait trois doigts au-dessus de sa tête; l'adultère se couchait sur le ventre; bref, ils se couchaient de façons différentes, selon les péchés

Nu tretent her zu die buszen wellen,
Fliehen wir die heiszen hellen;
Lucifer ist ein böse geselle,
Sin mut ist wie er uns vervelle,
Wande er hette daz bech zerlon,
Des süllen wir von den sünden gon.

qu'ils avaient commis. Alors le maître touchait de sa discipline (fouet) l'un des pénitents en disant :

Stant uf, durch der reinen martel ere,
Un hüt dich von der sünden mere.

Lève-toi, purifié par la pénitence,
Et garde-toi de pécher à l'avenir.

Ce pénitent se levait et prononçait le même verset sur le suivant, et ainsi de suite, en se flagellant les uns les autres, et quand tous s'étaient levés et rangés en cercle, quelques-uns des meilleurs chanteurs entonnaient un cantique, que les confrères répétaient en chœur (ainsi qu'on chante encore en dansant), et tous les membres de la confrérie faisaient le tour du cercle, deux à deux, en se flagellant avec des disciplines de cuir, ayant des nœuds au bout, dans lesquels on avait enfoncé des aiguilles (*nolden*), si bien que plus d'un saignait fortement.

Voici la complainte qu'ils chantaient (1) :

[pénitence ;
Approchez maintenant, vous qui voulez faire
Fuyons les ardentes flammes de l'enfer ;
Lucifer est un mauvais compagnon,
Il cherche comment il nous surprendra
Quand il a fondu sa poix,
C'est pourquoi il faut quitter le péché.

(1) Voyez *Chronique de Closener*.

Der unsere busze welle pflegen,
Der sol bihten uñ wider wegen,
Der bihte rehte, lo sünde varn,
So wil sich Got über ihn erbarn,
Der bihte rehte, lo sünde rüwen,
So wil sich Got selber im ernüwen.

Jhesus-Christ der wart gevangen,
An ein krütze wart er erhangen,
Das crütze wart von blute rot,
Wir klagen Gotz martel uñ sinen tot.
Durch Got vergieszen wir unser blute,
Daz sie uns für die sünde gut.
Daz hilf uns lieber herre Got *(repetitio)*,
Des biten wir dich durch dinen tot.

Sünder wo mit wilt du mir lonen,
Drie nagel uñ ein dürnin kronen,
Das crütze fron, ein speres stich,
Sünder, daz leit ich alles durch dich.
Waz wilt du liden nu durch mich?

So rufen wir us lutem done :
Unsern dienest gen wir dir zu lone,

Celui qui veut faire pénitence comme nous
Doit se confesser et marcher,
Se confesser bien et quitter le péché,
Alors Dieu aura pitié de lui;
Qu'il se confesse, se repente de ses péchés,
Dieu lui-même se renouvellera en lui.

Jésus-Christ fut fait prisonnier,
Il fut attaché à une croix,
La croix était rouge de sang; [de Dieu,
Nous nous lamentons sur le martyre et la mort
C'est pour Dieu que nous répandons notre sang,
Afin d'expier nos péchés.
Viens à notre aide, Seigneur Dieu *(bis)*,
Nous te le demandons par ta mort.

Pécheur, comment veux-tu me faire amende?
Trois clous et une couronne d'épines,
La peine de la croix, un coup de lance,
Pécheur, j'ai souffert tout cela pour toi.
Que veux-tu souffrir maintenant pour moi?

Nous crions à haute voix :
Nous nous donnons à toi pour nous racheter,

Durch dich vergiszen wir unser blut,
Daz si uns für die sünde gut,
Daz hielf uns liber herre got,
Des bitten wir dich durch dinen tot.

Ir lügener, ir meinswerere,
Dem hoheste Got sint ir unmere,
Ir bihtent keine sünde gar,
Des muszent ir in die helle dar.
Do vor behüt uns herre Got,
Des biten wir dich durch dinen tot.

(Nun knieten sie alle nieder und hoben ihre Arme kreutzweis, und sangen) :

Jhesus der wart gelabet mit gallen,
Des sullen wir an ein krutze vallen.

(Nun fielen sie alle kreutzweis nieder auf die Erde, bis die Sänger anfiengen zu singen, da knieten sie aufs neue, und sangen folgendes den Sängern nach) :

Nu hebent uf die uwern hende,
Daz Got dis grosze sterben wende,
Nu hebent uf die uwern arme
Daz sich Got uber uns erbarme.
Jhesus durch diener namen drie

Pour toi nous répandons notre sang,
Afin d'expier nos péchés ;
Viens à notre aide, Seigneur Dieu,
Nous te le demandons par ta mort.

Vous, menteurs ; vous, faussaires,
Vous êtes mésestimés de Dieu,
Vous ne confessez pas vos péchés,
C'est pourquoi vous irez en enfer.
Préserve-nous-en, Seigneur Dieu,
Nous te le demandons par ta mort.

(*Alors ils s'agenouillaient tous en se touchant les bras sous forme de croix et chantaient*) :

Jésus fut abreuvé de fiel,
Agenouillons-nous devant la croix.

(*Puis ils se laissaient tomber par terre et y restaient jusqu'à ce que les chanteurs commençassent les versets suivants, qu'ils répétaient en chœur tout agenouillés*) :

Maintenant levez vos mains
Afin que Dieu éloigne cette grande mortalité,
Maintenant levez vos bras,
Afin que Dieu ait pitié de nous.
Jésus, par tes trois noms (1),

(1) Ces trois noms sont *Jesus Christus Messsias.*

Du mach uns herre vor sünden fri.
Jhesus durch dine wunden rot,
Behüt uns vor dem gehen tot.

(*Nun stunden sie alle auf, nnd geisselten sich wie zuvor, und sangen*) :

Maria stund in groszen noeten,
Do sü ihr liebss kint sach toeten,
Ein swerte ir durch die sele sneit,
Daz lo dir sunder wesen leit.
Des hilf uns lieber herre Got,
Des biten wir dich durch dinen tot.

Jhesus riefe in hiemel riche
Sinen engeln alle geliche,
Er sprach zu in vil senedechlichen :
Die cristenheit wil mir entwichen,
Des wil ich lan die welt zergon,
Des wiszent sicher one wan.
Do vor behüt (uns) herre Got *(repetitio)*,
Des bitten wir dich durch dinen tot.

Maria bat irn sun den süszen :
Liebes kint, lo sü dir büszen,
So wil ich schicken, daz sü müszen
Bekeren sich, des bit ich dich,

Délivre-nous, Seigneur, du péché;
Jésus, par tes plaies rouges
Préserve-nous de la mort subite.

(*Puis tous se levaient et se flagellaient comme ils avaient fait d'abord en chantant*) :

Marie était en grande douleur
Quand elle vit mettre à mort son enfant,
Une épée lui traversa l'âme :
Pécheur, que cela t'afflige,
Viens à notre secours, Seigneur Dieu,
Nous t'implorons par ta mort.

Jésus appelle du ciel
Tous ses anges aussitôt.
Il leur dit, le cœur oppressé :
La chrétienté veut m'échapper,
C'est pourquoi je veux détruire le monde,
Sachez cela sans rémission.
Préserve-nous-en, Seigneur Dieu *(bis)*,
Nous te le demandons par ta mort.

Marie pria son doux fils :
Cher enfant, laisse-les faire pénitence,
Et je ferai mes efforts
Pour qu'ils se convertissent;

Viel liebes kint, des gewer du mich!
Des bitten wir sünder ouch alle gelich.

Welich frowe oder man ire e nu brechen,
Daz wil Got selber an sie reche.
Swebel, bech uñ ouch die gallen,
Guszet der tüfel in sie alle.
Für war si sint des duvels bot.
Do vor behüt uns herre Got *(repetitio)*,
Des bitten wir dich durch dinen tot.

Ir mördere, ir strosroubere,
Uch ist di rede enteil zu swere,
Ir wellent uch uber nieman erbarn,
Des muszent ir in die helle varn...
Do vor behüt... *(repetitio)*

(Nun knieten sie wieder, stunden auf und sangen, sich geisselnd, diesen Leich) :

O weh ir armen wucherere,
Dem lieben Got sint ihr unmere,
Du lihest ein margal umbe ein pfunt,
Das zühet dich in der helle grunt,
Des bistu iemer me verlorn,
Der zu so bringet dich Gotes zorn.
Do vor behüt uns, Herr Gott,
Des bitten wir dur dine tot,

Cher enfant, accorde-moi cela...
Nous, pauvres pécheurs, te le demandons aussi.

Que l'homme ou la femme qui commettent l'adultère,
Dieu les punisse lui-même,
Que le diable leur verse
Le souffre, la résine et le fiel,
Ils sont vraiment la part du diable.
De cela préserve-nous, Seigneur,
Nous te le demandons par ta mort.

Vous, meurtriers, voleurs de grand chemin,
Ce langage vous paraît trop sévère,
Vous n'avez pitié de personne,
Aussi vous irez en enfer;
Dieu nous en préserve, etc.

(Puis ils s'agenouillaient de nouveau, se relevaient et chantaient, en se flagellant, cette complainte) :

Hélas! pauvres usuriers,
Vous êtes mésestimés de Dieu,
Tu prêtas un marc pour une livre,
Cela t'attire vers le fond de l'enfer,
Tu es perdu de plus en plus,
C'est ce que te donne la colère de Dieu.
Préserve-nous-en, Seigneur Dieu,
Nous te le demandons par ta mort.

Die erde bidemet, es klühent die steine,
Ir herten hertzen, ir sullent weinen,
Weinent tougen
Mit den ougen;
Schlahent uch sere
Durch Cristus ere,
Durch Got vergieszen wir unser blut,
Daz si uns für die sünde gut
Daz hielf uns lieber herre Got
Daz biten wir dur dine todt.

Der den fritag nüt envastet,
Uñ den sundag nüt enrastet,
Zwar der müsze in der helle pin,
Eweklich verloren sin.
Do vor behüt uns herre Got,
Des bitten wir dur dine rot.

Die e die ist ein reines leben,
Die hat Got selber uns gegeben,
Ich rat frawen uñ ir mannen
Daz ir die hochfart laszet dannen,
Durch Got so lant die hochfart varn,
So wil sich Got uber uns erbarn.
Des hilf uns lieber herre Got *(repetitio)*,
Das bitten wir dur dinen tot.

La terre tremble, les pierres éclatent,
Vous, cœurs endurcis, pleurez,
Pleurez en secret
Avec les yeux,
Flagellez-vous fort
En l'honneur du Christ,
Pour lui nous versons notre sang,
Cela efface nos péchés ;
Soutiens-nous, Seigneur Dieu,
Nous te le demandons par ta mort.

Celui qui ne jeûne pas le vendredi
Et qui ne se repose pas le dimanche,
Celui-là sera damné à jamais
Et souffrira les peines de l'enfer.
Préserve-nous-en, Seigneur Dieu.

Le mariage doit être une vie pure,
Dieu nous l'a ordonné lui-même.
Je vous conseille, femmes et hommes,
D'abandonner l'orgueil,
Au nom de Dieu ;
A ce prix Dieu aura pitié de vous.
Soutiens-nous, Seigneur Dieu *(bis)*,
Nous t'en supplions par ta mort.

Après s'être de nouveau flagellés, ils se couchaient par terre, ils se relevaient successivement les uns après les autres, se remettaient en cercle, puis se r'habillaient. Durant ce temps, quelques honnêtes gens faisaient pour eux des quêtes parmi les assistants.

Des prêtres se trouvaient parmi ces flagellants, mais ils ne devenaient pas maîtres (*meister*) ; ce n'étaient pas des prêtres instruits. Ensuite ils retournaient deux à deux, précédés de leurs cierges, à la cathédrale, en chantant la même complainte qu'en arrivant au lieu de la flagellation. A la cathédrale, ils se jetaient encore par terre, puis se rendaient respectivement aux maisons où on les avait logés.

Le clergé essaya en vain de parler contre ces confréries; le peuple sympathisait avec elles et s'y joignait en grand nombre.

Ces confréries durèrent pendant un quart d'année, et toutes les semaines il en venait quelques-unes. A leur exemple, les femmes allèrent à la campagne et se flagellaient; celles-ci furent imitées par des jeunes gens, même par des enfants.

Le roi de Rome, Charles, écrivit aux évêques pour s'opposer à ces pratiques, disant qu'ils retournaient tout le pays. Tout cela avait lieu en même temps le long du Rhin, en France (1), en Autriche et en d'autres contrées de l'Allemagne.

L'évêque de Strasbourg, Bertholt de Buchecke, finit par défendre ces flagellations dans son évêché.

(1) Leroux de Lincy, dans le 1er volume de ses *Chants historiques français,* donne une chanson de *Flagellants* à la p. 237.

DEUXIÈME PARTIE

CHANTS LÉGENDAIRES, HISTORIQUES, ÉLOGE DE L'ALSACE.

DEUXIÈME PARTIE

CHANTS LÉGENDAIRES, HISTORIQUES, ÉLOGE DE L'ALSACE.

Beaucoup d'évènements de l'histoire d'Alsace, pays si tourmenté dès les premiers temps, ont dû être chantés par le peuple, selon son habitude invétérée; cependant il ne nous est parvenu qu'un nombre restreint de ces anciennes légendes populaires et chansons historiques; encore faut-il distinguer les chansons proprement dites, qui sont le but spécial de cet ouvrage, d'avec les légendes, les lais, les chroniques ou les gazettes rimées. Au XVI^e^ siècle on ne faisait pas trop ces distinctions, et une feuille volante passait pour une chanson. De nos jours on ne

donnerait évidemment pas ce nom à une gazette rimée, comme celle en cinquante et un couplets du siége de Wattwiller.

Pourtant cela se chantait, et même d'un bout à l'autre, quand le chanteur avait une bonne mémoire; le public populaire du XVIe siècle prêtait une attention infatigable à ces longues histoires; même, plus elles étaient longues, plus il les aimait. On n'était pas si pressé alors comme aujourd'hui, on se sentait vivre à longs traits; maintenant on veut se sentir marcher, courir : le chemin de fer lui-même nous impatiente quelquefois par sa lenteur.

Tout en admettant que nombre de chansons historiques de l'Alsace se soient perdues, n'ayant pas été imprimées, il faut dire aussi que ce pays a été si terriblement éprouvé, de toutes les façons et à toutes les époques, qu'on n'avait guère le temps de faire des chansons : c'étaient des alertes continuelles. Quand les envahisseurs de la rive droite du Rhin étaient fatigués d'incendier, de piller, d'exterminer, il en venait de l'Ouest, non moins âpres à la curée; si bien que cette pauvre Alsace était un champ de bataille continuel, non seulement pour les hordes qui s'abattaient d'un

côté ou de l'autre, mais aussi pour ses propres seigneurs, nichés dans leurs donjons, au haut des montagnes, et qui, au XV^e^ siècle et antérieurement, ne descendaient dans la plaine, du moins beaucoup d'entre eux, que pour faire le métier de voleur de grand chemin.

En 1444, les bandes du dauphin de France, depuis Louis XI, se répandirent en Alsace, après la sanglante bataille de Saint-Jacques, près de Bâle, et commirent toutes sortes de dévastations; on les appelait les *Armagnacs,* quoique parmi les seigneurs français nommés par Laguille (1) le nom du comte d'Armagnac ne paraisse pas. Ce nom, difficile à prononcer pour des Alsaciens, se changea en *Arme Geck* (pauvres fanfarons), calembourg satirique bien permis à un peuple si cruellement maltraité par des sauvages dont l'ensemble se composait de Français, d'Anglais, de Lorrains, d'Allemands, et qu'on appelait aussi *Schinder* (bourreaux).

Ces mêmes hordes du dauphin tentèrent d'escalader les murs d'enceinte de la ville de Guebwiller, dans la nuit du 13 février 1445. Une brave

(1) Laguille, *Histoire d'Alsace,* 1^re^ partie, p. 337.

femme, nommée Brigitte Schikhin, s'aperçut la première de cette surprise nocturne. Elle eut l'idée d'allumer des bottes de paille et de les jeter dans le fossé, ce qui épouvanta tellement les assaillants qu'ils prirent la fuite (1).

Dans l'église Saint-Léger de Guebwiller, on conserve encore quelques fragments de ces échelles, que les fuyards laissèrent aux murailles (2).

Quant au souvenir néfaste que le peuple a gardé des Armagnacs, on peut en dire autant des Suédois et de leur invasion durant la guerre des paysans. Gustave Adolphe régnait alors en Suède (1632); ses soldats dévastèrent, pillèrent, en y ajoutant le meurtre, tout le long du Rhin.

Dans la chronique orale du peuple d'Alsace, les Armagnacs et les Suédois se confondent encore maintenant; ils jouissent de la même réputation.

M. Gérard m'envoya, dans le temps, la strophe suivante en me disant : « J'ai recueilli ces quelques vers en Alsace; Mossmann n'en connaissait

(1) *Chronique des dominicains de Guebwiller*, p. 63.

(2) Quand j'étais gamin, nous nous servions de ces échelles pour monter dans les tours de l'église.

pas davantage, ni M. d'Erlach (1). La question est de savoir s'il y avait une suite. »

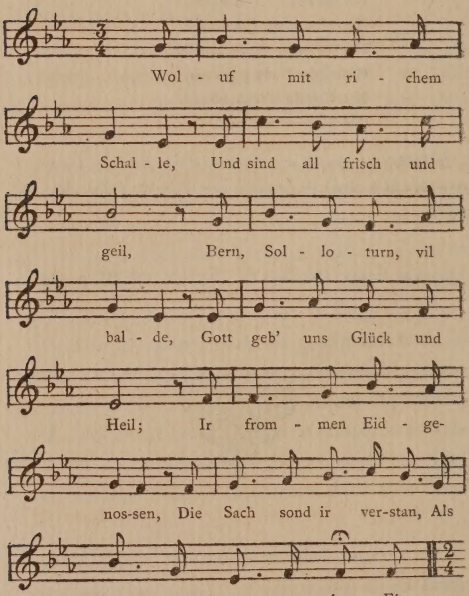
Voici la strophe connue :

Der Schwed ist kommen,
Hat alles weg g'nommen,
Hat d'Fenster 'nein g'schlagen,
Hat's Blei 'raus g'graben,
Hat Kugeln d'raus gossen,
Hat Alles verschossen.

Le Suédois est venu; il a tout enlevé, il a enfoncé les fenêtres, il en a arraché le plomb, il l'a fondu pour faire des balles. Il a tout fusillé.

(1) Von Erlach, *Volkslieder der Deutschen*, vol. III, p. 499.

I

WOLUF MIT RICHEM SCHALLE (1468)

I

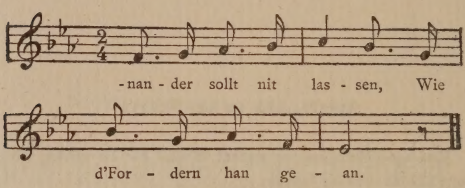
ALERTE, QUE LE SON ÉCLATE

Vers 1464 Mulhouse, se sentant menacé par les nobles, fit une alliance avec les Suisses.

Des vexations sans nombre de la part de la noblesse et divers actes d'hostilité contre Mulhouse engagèrent cette dernière ville, en 1468, d'appeler à son secours ses alliés, qui ne manquèrent point à leur pacte, et de là le sujet de la chanson suivante, donnée par Schilling (1). J'ai, de plus, recueilli l'air il y a déjà une vingtaine d'années. C'est aux environs de Bâle qu'un pauvre diable hurlait cela aux bords de la route. En transcrivant l'air, longtemps après, j'ai été fort étonné de retrouver l'une des chansons données par Schilling. Cette mélodie me paraît ne dater que du XVII^e^ siècle, et encore de la fin.

Alerte, que le son éclate,
Et soyez tous frais et dispos,
Berne, Soleure, tous, sans nombre,
Dieu nous donne bonheur et salut;
Braves fédérés,
Vous devez comprendre la chose,
Celle que j'ai apprise,

(1) Schilling, *Beschreibung der Burgundischen Kriege*, etc. (*Description des guerres de la Bourgogne, en Suisse*, etc.), publié à Berne, 1743.



Zürch, Bern, Solotar, Ure,
Schwitz, Unterwalden, Zug,
Luzern, Glarus, nehmt wahre,
Woluf mit richem Schall :
Die Herrschaft hat gebrochen
Das man gut gesetzet hat,
Das merken früh und spatt,
Ich trüw es werd gerochen,
Sogar mit wisem Rath.

Ir, Herrschaft, sicherlichen,
Ir hand Unrecht gethan
Das ir es als boslichen
Wider d'Eidg'nossen than :
Die Strassen thun ihr b'rauben,
Und nemmet meng'm das sin.
Und bringt vil Herzen Pin,
Das Blut thun ihr verrehren
Wann es gut Frid soll sin.

Vous ne devez pas vous abandonner
Comme font vos provocateurs.

Zurich, Berne, Soleure, Ury,
Schwitz, Unterwalden, Zug,
Luzerne, Glaris, apprenez la nouvelle,
Levez-vous au son éclatant :
La noblesse s'est parjurée
Sur ce qui avait été trouvé bon,
Remarquez-le tôt et tard,
J'espère qu'on s'en vengera,
Même par un sage avis.

Vous, seigneurs, assurément
Vous avez agi injustement,
En traitant ainsi
Méchamment les confédérés.
Vous volez sur les grandes routes,
Et enlevez leur bien à beaucoup de gens,
Et mettez beaucoup de peine au cœur,
Vous aimez le sang,
Alors que la paix devrait régner.

Ich trüw es wird gerochen
Der grosse Übermuth,
Der Frid der ist zerbrochen,
Es thut nimmermehr gut:
Der Bär ist aufgewecket
Gar tieff us siner Hull,
Man sah ihn uf dem Brul:
Er ist noch unerschrocket,
Als ich die Warheit lul.

Man hört Pfiffen und Trummen,
Ruch sah man sinen Muth,
In's Sunckow ist er kummen,
Was Hefingen nit gut;
Schon Blotzen ist verbrunnen,
Habkessen das ging an,
Ja Richtessen gar schon,
Brunstett war abgewunnen,
Flachs Land sah wenig Man.

Zulissen war zerstöret,
Und Frenyngen nit fry,
Wattwill ward überhöret,
Ein Schloss das heisst Guttwil,
Boltzwiller ward berendet,

J'espère qu'on vengera
Cette grande arrogance,
La paix est rompue,
Cela ne peut plus durer :
L'ours s'est réveillé
Au fond de sa caverne,
On l'a vu dans les halliers :
Il est sans peur,
Alors que je fredonne la vérité.

On entend des fifres et des tambours,
Son courage est pervers,
Il est venu dans le Sundgau,
Hefingen ne fut pas à son aise ;
Déjà Blotzheim est brûlé,
Habkessen commença à flamber,
Il en fut de même de Richtessen,
Brunstett fut pris,
Flachslanden vit peu d'hommes.

Zulissen fut détruit
Et Freyningen non libre,
Wattwiller reçut sa leçon ;
Un château du nom de Guttwil,
Bolltzwiller furent investis ;

Hagenbach ward berant,
Ufholtz das ward verbrant;
Vierzehn Stett, Schloss genennet,
Die man gar wohl erkant.

Der Bär der zoch mit Schalle
Über das Ochsenfeld,
Woluf ihr Herrschaft alle,
Und tund ein Widergelt,
Als hie uf dieser Witen
Will ich üch Strits bestan,
Das sollt ir mercken schon;
Ihr sprecht zu allen Ziten:
Er Tör nit uf her kon.

Bern, Friburg, Sollotaren,
Zugent gen Tann dahin,
Des Berg's nahe sy ware,
Zer Vor-Statt stund ir Sinn,
Die haben sy verbrunnen,
Zu Tann lag es in hart,
Es weint meng' Fröwlin zart:
Hirtzstein ward aw gewunnen,
Sogar in schneller Fart.

Hagenbach cerné,
Ufholtz fut brûlé,
Quatorze villes, appelées forteresses,
Qu'on reconnaît fort bien.

L'ours s'avança au son des instruments
Jusqu'à l'Ochsenfeld :
Levez-vous, seigneurs et noblesse,
Et défendez-vous ;
Ici, dans cette grande plaine,
Je vous offre le combat,
Afin que vous le sachiez;
Vous dites toujours :
Il n'ose pas y venir.

Berne, Fribourg, Soleure,
Marchèrent vers Thann,
Ils étaient près de la montagne,
Leur objet était le faubourg,
Ils l'ont brûlé ;
Ceux de Thann n'étaient pas à leur aise,
Plus d'une tendre jeune fille pleure :
Hirtzstein fut pris aussi,
Même dans une course rapide.

Was Zürich und Schwitz mit Schalle
In diesem Zug hand than,
Luzern, die andern alle,
Das ist ganz lobesan,
G'mein Eidgenossen, fürware,
Hand achtzehn Schloss berant,
Und die Mertheil verbrant,
Ritterlich, offenbare
Ist mengem wohl erkannt.

Der uns dis Lied thut singen,
Der wünscht uns allen gut,
Gott well das uns gelinge,
Halt uns in siner Hut;
Maria Jungfrau reine,
Durch din Barmherzigkeit
Gib uns Frid und Geleit,
Din libes Kind ich meine,
Das keinem nie verseit.

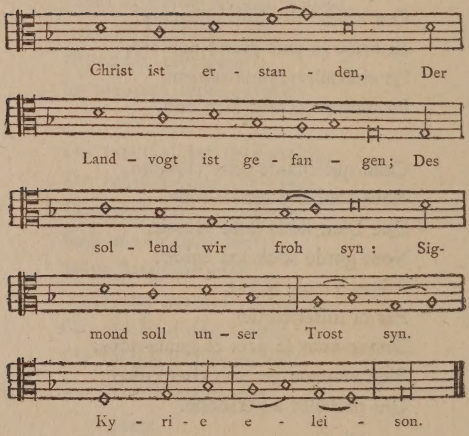
Amen.

Ce que Zurich et Schwitz, glorieusement,
Ont fait dans cette campagne,
Lucerne et tous les autres,
Est très digne de louanges;
Les confédérés, en vérité,
Ont investi dix-huit châteaux,
Et brûlé le plus grand nombre,
En chevaliers, notoirement,
La plupart savent bien cela.

Celui qui chante cette chanson
Nous souhaite bien à tous
Que Dieu nous fasse réussir,
Nous garde sous son égide;
Sainte Vierge Marie,
Par ta miséricorde
Donne-nous la paix et guide-nous,
Bien entendu par ton cher enfant,
Qui ne faillit à personne.

Amen.

II

CHRIST IST ERSTANDEN

Wäre er nit gefangen,
So wär's übel gegangen,
Seit er nun gefangen ist
Hilft ihm nit sin böse List.
Kyrie eleison.

II

CHRIST EST RESSUSCITÉ

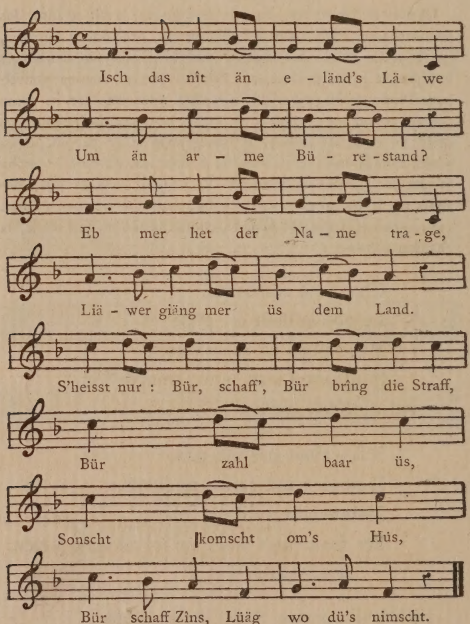
Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, avait avancé des sommes assez considérables à Sigismond, archiduc d'Autriche, en 1469. Ce dernier lui engagea diverses possessions, entr'autres une grande partie de l'Alsace. Charles envoya comme gouverneur Pierre de Hagenbach, d'exécrable mémoire, car ce tyran commit toutes les déprédations, toutes les atrocités imaginables. Mais, en 1474, les nobles, la bourgeoisie et le peuple, exaspérés, s'emparèrent de ce monstre à Brissach, où on lui trancha la tête par la main du bourreau. Le peuple, dans sa joie, parodia sur le choral *Crist ist erstanden, Judas ist erhangen* (Christ est ressuscité, Judas est pendu), choral datant du XII^e^ siècle, la chanson suivante :

Christ est ressuscité,
Le gouverneur est pris;
Nous nous en réjouissons,
Sigismond sera notre consolation.
Kyrie eleison.

S'il n'avait pas été pris,
Il nous serait arrivé malheur.
Maintenant qu'il est pris,
Ses mauvaises ruses ne lui servent à rien.
Kyrie eleison (1).

(1) Voir le texte dans *Strobel,* vol. III, p. 312.

III

BAUERNKRIEG

III

GUERRE DES PAYSANS

La *Guerre des Paysans* ou des *Rustauds* éclata en Alsace dans le courant de 1525 ; c'était un soulèvement contre la noblesse. On cite généralement les anabaptistes comme les instigateurs de ce mouvement populaire, dont le chef s'appelait Erasme Gerbert de Molsheim.

Des chansons comme celle-ci (rajeunie évidemment, mais qui ne peut se rapporter qu'à cet événement) étaient bien faites pour donner lieu à un soulèvement. Les révoltés, ayant pris Saverne, s'y soutinrent pendant quelque temps ; le duc de Lorraine les chassa de l'Alsace, d'où ils se répandirent en Allemagne, toujours mêlés à beaucoup d'anabaptistes : ils dévastaient les pays où ils passaient.

N'est-ce pas une vie misérable
Que celle du pauvre paysan ?
Avant d'avoir porté son nom
Il vaudrait mieux s'exiler du pays.
Partout on crie : paysan, travaille ;
Paysan, supporte la punition ;
Paysan, paie comptant,
Sans cela on te prendra ta maison ;
Paysan, apporte tes redevances,
Ramasse-les où tu peux.

Dast ist numme jetz der Schatten,
Was mîr andre lide miän ;
S'mögt eim frei si's Härz abgnappe,
We mes bîn îhm übermüllt.
Hätt me numme Hosen, Kîttel,
G'setzt es käm'i üsem Spitel,
Wärs no guet, un schirmte noch.

Kummt de d'Sunn über d'Hübel,
Müess der Büür schon of is Feld ;
Schwitzt er dort so jammers Übel,
Bis diä brandschwarz Nacht infällt ;
Es mag schneiä oder rägnä
Das me si darab möcht b'segne,
S'haisst : schwieg still, est schad't der nîtt.

Ceci n'est que l'ombre
De nos autres souffrances ;
Le cœur est prêt à vous manquer
Quand on y songe.
Si seulement on avait des pantalons, des vestes,
Mettons que cela vienne de l'hôpital,
Pourvu que cela soit encore assez bon pour
[nous protéger.

Dès que le soleil paraît sur la colline,
Le paysan est obligé d'aller aux champs,
Là il transpire péniblement
Jusqu'à l'arrivée de la nuit noire ;
Il a beau neiger ou pleuvoir,
On dit : tais-toi, cela ne te fait pas de mal.

IV

GECKENKRIEG

Es nahet sich der Summerzeit,
Da erhüb sich mancher seltsamer Streit :
Die Blümlein auf grüner Heiden,
Das ein ist weiss, das ander rot,
Jr Farb ist mancherleie.

Es nahet sich des Herbstes Zeit,
Und dass man in dem Felde leit,
Mit Pfeifen und mit Trummen,
Des freut sich mancher Geckenknab,
Die all gen Ufholz kummen.

An einem Sonntag es geschah
Dass man die Gecken kummen sah,
Gen Ulfolz teten sie ziehen,

IV

GUERRE DES ARMAGNACS

Il ne faudrait pas trop prendre à la lettre ce titre : *Guerre des Armagnacs;* depuis les horreurs commises par les bandes du dauphin, 1444-1445, le peuple donnait le nom d'*Armagnacs* à tous les envahisseurs qui venaient tuer, incendier et piller (1). La chanson suivante, publiée par Uhland (2), se rapporte à la *Guerre des Paysans* ou des *Rustauds* en 1525.

Le temps d'été s'approche,
Maint étrange combat eut lieu alors :
Parmi les fleurs, sur le pré vert,
L'une est blanche, l'autre rouge,
Leur couleur varie.

Le temps de la vendange approche,
Et tandis qu'on est couché dans les champs,
Le fifres et les tambours
Réjouissent maint jeune Armagnac,
Qui viennent tous vers Uffholtz.

Ce fut par un dimanche
Qu'on vit arriver les Armagnacs,
Ils marchèrent vers Uftholtz,

(1) Voyez p. 213 *Siège de Guebwiller*.

(2) L. Uhland. *Alte hoch und niederdeutsche Volkslieder*, etc., 1844, p. 501. (D'après le rarissime exemplaire de la bibliothèque de Stuttgart.)

Gar mancher Burger zü Ufholz war,
Der in den wald tet fliehen.

Sie zugen all gon Ufholz ein,
Da funden sie vil des güten Wein,
Auch vil Güt ander Brobande,
Und als es ward Zinstags zü Nacht
Stiess in gross Leid zü Hande.

Bald sie das Dorf hand eingenummen,
Haben sie die Burger g'fangen g'nummen;
Wollten sie bleiben bei Leben
Sie müssten fünf hundert Gulden verheissen,
Die solten sie inen geben.

Die Gecken kriegten umb d'Grechtigkeit,
Fürwar es ist in worden leid,
Ist inen ein grosse Schande :
Das Evangelium hands in der Kisten gsücht
Mit Hammern und mit Zangen.

Dem Fürsten von Mürbach kamen die Mär
Wie Ufholz eingenummen wär,
Die Gecken hettens g'nummen,
Da dacht der Fürst in seinem Müt
Wie er uns möcht z'Hilf kummen.

Il y eut beaucoup d'habitants
Qui se sauvèrent dans les bois.

Ils entrèrent tous dans Uffholtz,
Où ils trouvèrent beaucoup de bon vin,
Aussi beaucoup d'autres bonnes provisions,
Et quand ce fut la nuit du mardi,
Il leur arriva de grands maux.

Aussitôt qu'ils eurent pris le village,
Ils ont fait prisonniers les bourgeois;
Ceux qui voulaient rester en vie
Devaient s'engager à payer cinq cents florins,
Qu'ils devaient leur donner.

Si les Armagnacs guerroyaient pour la justice,
En vérité il leur en a pris mal,
C'est une grande honte pour eux :
Ils ont cherché l'évangile dans les coffres,
Avec des marteaux et des tenailles.

Le prince de Murbach apprit la nouvelle
Qu'Uffholtz était pris,
Que les Armagnacs s'en étaient emparés,
Alors le prince chercha dans son courage
Comment il pourrait venir à notre aide.

Gott halt den Fürsten in stäter Hüt !
Er schickt uns etlich Landsknecht güt,
Dass wir unser Statt solten b'halten,
Das sagen wir dem Fürsten Lob,
Die jungen und die alten.

Man liess sie hinein zum obern Tor,
Ein Eid hand wir züsammen gschworen :
Die Statt wöllen wir nit aufgeben,
Dieweil ein Stein auf dem andern ligt,
Wend e verlieren Leib und Leben.

Hettens die von Ufholz recht bedacht,
Und hetten ir Gütlin züsamen bracht,
Und wären gon Wattwiler kummen,
Gon Wattwiler in die kleine Statt,
Die Gecken hettens in nit g'nummen.

Das haben sie aber nit getan,
Sie müssen den Spott zum Schaden han,
Hat sie gar oft gerawen,
Dass sie Wattwiler, der kleinen Statt,
So gar nit wotten vertrawen.

[tion!
Dieu tienne toujours le prince sous sa protec-
Il nous envoya quelques hommes d'armes,
Afin que nous conservions notre ville;
Nous en louons le prince,
Jeunes et vieux.

On les fit entrer par la porte-haute,
Nous avons fait serment ensemble :
Nous ne voulons pas rendre la ville,
Tant qu'il y aura pierre sur pierre,
Nous y laisserons notre corps et notre vie.

Si ceux d'Uffholtz y avaient bien réfléchi
Et avaient ramassé leur petit bien,
S'ils étaient venus à Wattwiller,
A Wattwiller la petite ville,
Les Armagnacs ne le leur auraient pas pris.

Mais ils n'ont pas fait cela,
Ils ont le mépris en plus du dommage,
Ils s'en sont repentis souvent,
De n'avoir pas eu confiance
Dans Wattwiller, la petite ville.

An einem Montag es beschah
Dass man den Keiser Wetzel sah,
Ein Brieflein liess er schreiben,
Er schickts gon Wattwiler in die Stat
Fürwar mit einem Weibe.

Das ist den Gecken ein grosse Schand :
Haben sie kein Botten in irem Land,
Dass Weiber Brief müssen tragen?
Fürwar es ist ein spöttisch Sach,
Wo man solche von in tät sagen.

Ein andern Brief schickten sie dar,
Den selben bracht Jörg Kürsner har
Und Heinrich Weinzepflein mit Namen,
Seind beid der Gecken Botten gewesen,
Das müssen sie sich schamen.

Sie trügen in gon Wattwiler an die Port,
Sie triben vil trutzlicher Wort :
« Wöllen ir uns nit einlassen,
Wir werfen den Brief in den Graben hinein. »
In den Merzenbrunnen hands in gstossen.

Il arriva qu'un lundi
On vit l'empereur Wetzel;
Il fit écrire une lettre,
Il l'envoya dans la ville de Wattwiller
Par une femme, en vérité.

C'est une grande honte pour les Armagnacs :
N'ont-ils pas de messager dans leur pays,
Pour faire porter leurs lettres par des femmes ?
En vérité c'est une chose misérable,
De faire parler d'eux de cette façon.

Ils envoyèrent une autre lettre,
Celle-ci fut portée par Georges Kürsner
Et Henri Weinzepfel, de leur nom,
Tous les deux ont été les messagers des Arma-
Qu'ils en portent la honte. [gnacs,

Ils la portèrent (la lettre) à la porte de Watt-
Ils dirent avec hauteur : [willer,
« Si vous ne voulez pas nous laisser entrer,
Nous jetterons la lettre dans le fossé. »
Ils l'ont poussée dans la fontaine de Mars.

Der Brief der ward genummen an,
Man wolt erfarn was drinnen was stan,
Man tet in bald überlesen
Zü Wattwiler vor der ganzen Gemein,
Bin selbs darbei gewesen.

Im selbigen Brieflein stünd die Mär :
Wie Wetzel oberster Hauptman wär
Uber Suntgaw und ober Elsässen;
Fürwar er hats erlogen gar,
Hats im selbst zügemessen.

Die von Wattwiler wurden der Lugen gewar,
Sie schickten ein geschwornen Botten dar;
Sie solten ein Weil verziehen;
Der Wetzel sprach : « Das tünd wir nit,
Wir wöllend eilends ziehen. »

Am Zinstag umb die neunte Zeit
Da erhüb sich erst der rechte Streit,
Sie schlügen auf die Trummen :
« Wolauf, ir Gecken alle samt!
Dass wir gon Wattwiler kummen. »

On recueillit la lettre,
On désirait savoir ce qu'elle contenait,
On ne tarda pas à la lire
A Wattwiler, devant toute la commune,
J'y étais moi-même présent.

Cette lettre contenait la nouvelle suivante :
Que Wetzel était commandant en chef
Du Sundgau et de la Haute-Alsace ;
En vérité il en a menti,
Il se l'est attribué lui-même.

Ceux de Wattwiller virent le mensonge,
Ils envoyèrent un messager assermenté :
Qu'ils devaient patienter un peu ;
Wetzel dit : «Nous n'en ferons rien,
Nous voulons marcher immédiatement. »

Mardi, à neuf heures,
Commença le vrai combat,
Ils battirent le tambour :
« Allons, vous tous, les Armagnacs !
Marchons sur Wattwiller. »

Sie ruckten mit einem grossen Strauss
Zu Ufholz aus dem Dorf hinaus.
Wol über die Creuzmatten,
Sie zugen mit schwärer Ordnung dahar,
Der Schimpf der wolt sich machen.

Sie schwüren zusammen einen Eid;
Fürwar es wär ir grösste Freud,
Es möcht nicht besser werden,
Alles was über siben Jar alt wär
Müst in iren Henden sterben.

Ach! Gott in seinem höchsten Tron
Der sach das selbig Übel an,
Er wolt uns nit lon strafen;
Sie ruckten mit ganzer Ordnung dahar
Bis an die Sulzer Strassen.

Sie hetten weder Rast noch Rü,
Sie eilten all auf Wattwiler zü,
Gon Wattwiler für die Feste :
Nun frewent euch, ir frummen Leut!
Euch kummen vil frembder Geste.

Ils sortirent du village d'Uffholtz
Avec un grand bouquet,
En passant sur les prés de la Croix,
Ils marchèrent avec peu d'ordre,
L'insulte à la bouche.

Ils firent ensemble un serment;
Ils étaient tous en gaîté,
Ne sachant souhaiter mieux :
Tout ce qui était âgé de plus de sept ans
Devait périr par leur main.

Hélas! Dieu, sur son trône élevé,
Jeta ses regards sur ce grand malheur,
Il ne voulut pas nous faire punir;
Ils s'avancèrent en ordre, tous ensemble,
Jusqu'à la route de Soultz.

Ils n'eurent ni trève ni repos,
S'avançant vivement vers Wattwiller,
Devant les fortifications de Wattwiller :
« Réjouissez-vous, braves gens,
Il vous vient beaucoup d'hôtes étrangers. »

Die Zal ich nit gezelen kan,
Ich acht's für sechzehn tausend Man,
Ist war und nit erlogen;
Sie zugen mit zweien Haufen dahar,
An den Sturm seind sie gezogen.

Der Wetzel der reit auch da her,
Sein Hütlein bracht er auf der Sper,
Hans zü der Matten mit gwalte :
Sie ritten gon Wattwiler an die Port,
Ein Sprach wolten sie halten.

Der Wetzel lügt in Turn hinauf :
« Ir Burger, ich beger dise Statt auf;
Wöllen ir mir sie aufgeben,
Darzü mit Güt und aller Hab,
Es bleibt sonst keiner bei Leben. »

Der Hauptmann sprach : « Wir seind dir nit hold,
Wir gend dir weder Silber noch Gold,
Darbei solt uns Lon bleiben :
Zu Wattwiler da seind redlich Leut,
Du wirst uns nit vertreiben. »

Je ne puis compter leur nombre,
Je l'estime à seize mille hommes,
C'est la vérité et non mensonge;
Ils s'avancèrent en deux troupes,
S'apprêtant à l'assaut.

Wetzel est à cheval avec eux,
Il tenait son chapeau au haut de la lance,
Près de lui Jean des Prés (*von der Matten*).
Il chevauchèrent à la porte de Wattwiller,
Voulant tenir un pourparler.

Wetzel regarda au haut de la tour :
« Bourgeois, je demande la reddition de la ville,
Rendez-la-moi,
Avec tous les biens et possessions,
Sans cela pas un ne restera en vie. »

[tes sujets,
Le commandant dit : « Nous ne sommes pas
Nous ne te donnerons ni argent ni or,
Nous en aurons le mérite :
Il n'y a que des honnêtes gens à Wattwiller,
Tu ne nous feras pas déguerpir. »

Die Gecken hettens fürwar kein Er,
Sie brachen dem Stättlein seine Wer
E dass die Sprach auss ist kummen,
Die Fallbruck und Grengel zerhüwen sie gar,
Und teten nit wie die Frummen.

Hans Zimmerman sprach on allen Spott :
« Gebt irs nit auf so helf euch Gott! »
Unser Hauptman lügt zur Zinnen aussen,
Er sprach : « Helf uns Gott allen hinn,
Und euch der Teufel draussen. »

Damit schrei er den Friden auss.
Bald güng ein Doppelhocken auss,
Auch andre Büchsen mit Schallen ;
Die Gecken so auf der Brucken stünden,
Iren sechs die seind gefallen.

Bastion von Wattwiler, das edel Blüt,
Er tet gar manchen Schutz, was güt,
Auss Hocken und halben Schlangen;
Dass er die Büben nit sehen mocht
Was im die Zeit gar lange.

En vérité, les Armagnacs n'ont pas d'honneur,
Ils attaquèrent les forts de la ville
Avant que le pourparler ne fût terminé;
Ils entamèrent le pont-levis et la barricade
Et n'agirent pas comme gens d'honneur.

Jean Zimmermann leur dit sans crainte :
« Si vous n'arrêtez pas, que Dieu vous aide. »
Notre commandant regarda par les créneaux,
Il dit : « Que Dieu nous aide en dedans,
Et le diable à vous autres dehors. »

Ainsi la paix fut rompue.
Bientôt partit un fauconneau,
D'autres coups de feu résonnent en même temps;
Parmi les Armagnacs sur le pont,
Six d'entre eux sont tombés.

Sébastien de Wattwiller, le noble sang,
Tira plus d'un bon coup
Avec des couleuvrines et des serpentins;
Ne pas voir ces gueux
Lui faisait paraître le temps long.

Ach! Hirzenstein, du hohes Haus,
Es güng so mancher Schutz heraus
Wol geben den Gecken Knaben;
Het er sie mögen vorn Bäumen sehen,
Het inen geton einen grossen Schaden.

Sie luffen gon Wattwiler an das Tor,
Sie meinten es wär kein Rigel darvor;
Das Tor hands aufgehawen,
Dasselbig der Gecken Verderben was,
Man schutt in heiss Wasser under die Augen.

Fürwär man liess inen kleine Weil,
Wir schussen sie mit Steffans Pfeil;
Heiss Wasser und auch Immen
Das tet den Gecken also trang,
Iren keiner wolt im Graben bleiben.

Das lob ich auch die Weiber all:
Sie trugen Steinen jung und alt

Ah ! Hirtstein, donjon élancé,
Il sortit de toi plus d'un coup de feu,
Bien pointé contre les gueux d'Armagnacs ;
Si on avait pu les voir devant les arbres,
On leur aurait fait un grand dommage.

Ils coururent à la porte de Wattwiller,
Croyant qu'il n'y avait pas de verrou ;
Ils se sont mis à enfoncer la porte,
Ce fut la destruction des Armagnacs,
On leur versa de l'eau bouillante sous les yeux.

En vérité on ne leur laissa point de répit,
Nous tirions sur eux avec des flèches de Saint-
[Étienne (1),
L'eau bouillante, les ruches d'abeilles
Firent grand mal aux Armagnacs,
Pas un seul ne voulut rester dans le fossé.

Je loue aussi toutes les femmes
Qui, jeunes et vieilles, portaient des pierres

(1) Saint Étienne ayant été lapidé, l'auteur désigne ainsi les pierres qu'on jetait aux assaillants.

Wol auf die Maur und Weren,
Gar manchen Gecken man damit warf,
Dass er sein Augen tet verkeren.

Es tet den Gecken allen Zorn
Und dass sie hatten den Sturm verloren;
Von dannen teten sie laufen,
Zü fliehen was inen also Not,
Als wolt man sie verkaufen.

Am Tor liess mon inen kein Lauf,
Sie luffen alle den Platz hinauf,
Die Gecken fluhen alle,
Da sach man manchen Gecken gross
Uber die Mauren abhin fallen.

Sie lufen über die Dorfmat hinab,
Da sach man manchen Geckenknab
Schantlich von dannen ziehen,
Iren keiner wolt der hinderst sein,
Sie teten eilends fliehen.

Sur la muraille et les remparts;
On les jetait à maint Armagnac,
Auquel les yeux tournaient aussitôt.

Les Armagnacs enrageaient tous
D'avoir perdu l'assaut,
Ils se mirent à fuir,
A fuir tous comme
Si on les avait vendus.

A la porte on les empêchait de courir,
Ils se sauvèrent en remontant la place,
Tous les Armagnacs prirent la fuite,
On vit plus d'un grand Armagnac
Rouler au bas des murailles.

Ils se sauvèrent à travers le *pré du village,*
On vit plus d'un gueux d'Armagnac
Courir honteusement au plus vite,
Aucun d'eux ne voulut être le dernier,
Ils se sauvèrent en toute hâte.

Das solten sich die Gecken schamen,
Auf dem Rechen kamen sie wider züsamen,
Die Gecken und Kriegsknechte;
Einen Eid haben sie züsamen gschworn :
Sie wolten in tün gar rechte.

Iren keiner wolt der hinderst sein :
« Und hilf uns Gott zü der Statt hinein,
Es möcht nit besser werden :
Weib und auch Kind, beid jung und alt,
Die müssen alle drumb sterben. »

Sie haben sich gar wol bedacht,
Und haben ein Wagen mit Leittern bracht,
Als ichs vernummen habe,
Sie fürten sie gegen der Mülen zü,
Und wurfens in den Graben.

Den dritten Sturm den luffen sie an,
Da ward es kosten manchen Man,
Die wurden da erschossen :
Da trauret manches Gecken Weib,
Hat seinen nit vil genossen.

Les Armagnacs devraient en avoir honte,
Ils se réunirent sur le Rechen (1),
Les Armagnacs et les hommes d'armes ;
Ils ont fait un serment,
Disant qu'ils le tiendraient.

Aucun d'eux ne veut être le dernier :
« Si Dieu nous aide à entrer dans la ville,
On ne peut désirer mieux,
Les femmes et les enfants, jeunes et vieux,
Ils mourront tous. »

Après avoir bien réfléchi,
Ils ont amené un chariot avec des échelles,
Comme je l'ai appris ;
Ils les conduisirent vers le moulin,
Et les jetèrent dans le fossé.

Ils commencèrent le troisième assaut,
Cela coûtera la vie à bien des hommes,
Qui furent tués là à coups de feu :
Que de femmes armagnacques les pleureront !
Elles n'en auront pas joui longtemps.

(1) *Rechen*, prairies qui portent encore ce nom.

Gott sei gelobt und Maria zart!
Kein Leitter nie aufgrichtet ward,
Dann under in nur eine,
Der selb gar bald ein Schuss empfieng,
Das sie im fiel auf die Beine.

Es tet den Gecken im Herzen we,
Sie hetten kein Pulfer und Steinen me,
Sie kunten nit mer schiessen,
Das tet den Gecken allen Zorn,
Und ward sie hart verdriessen.

Zü Wattwiler bei dem Mülenturm
Da hand die Gecken verlorn ein Sturm;
Sie fluhen von dannen schiere,
Und kruchen durch die Reben auss
Wie die Hund auf allen vieren.

Es ward den Gecken allen kund :
Die Stift Mürbach het einen schwarzen Hund,
Der het iren vil gebissen;
Das traurt noch mancher Geck im Land,
Dass mans im tüt verwissen.

Dieu et la vierge Marie soient loués!
Jamais une échelle ne put être dressée,
Sauf une seule,
Celui-là reçut bientôt un coup de feu,
Elle lui tomba sur les jambes.

Les Armagnacs enrageaient,
Ils n'avaient plus de poudre ni de pierres (1),
Ils ne pouvaient plus tirer,
Cela fit enrager les Armagnacs,
Et les affligea beaucoup.

A Wattwiller, près de la tour du Moulin,
Les Armagnacs ont perdu un assaut;
Ils se sauvèrent de là en hâte,
Et rampèrent à travers les vignes,
A quatre pattes, comme les chiens.

Tous les Armagnacs ont appris
Que la maison de Murbach porte un chien noir,
Qui a mordu beaucoup d'entre eux,
Plus d'un Armagnac s'en souvient encore,
Quand on le lui reproche.

(1) Ils tiraient avec des pierriers.

Sie schwüren bei dem Sacrament :
« So wir die Statt nit gewunnen hend
So gewinnen wir sunst keine. »
Es war gar mancher under inen
Vor Zorn da tet er weinen.

Sie zugen wider gon Ufholz in,
Sechs Stund seind sie am sturm gesin,
Und haben in doch verloren;
Das schemt sich mancher Geck im Land,
Und tüt in grossen zornen.

Sie lagen zü Ufholz die selbige Nacht,
Fürwar sie hetten ein kleinen bracht,
Morgens schlüg man auf die Trummen :
« Wol auf, ir Gecken alle samt,
Dass wir von hinnen kummen. »

Ich habs für warheit hören sagen :
Sie hatten ir Fenlin umb d'Stangen gschlagen,
Hiess Wetzel und Hans von der Matten,
Zü fliehen was inen also not,
Dass sie durch d'Bach seind gwatten.

Ils firent serment par le Saint-Sacrement :
« Puisque nous n'avons pas pris cette ville,
Nous n'en prendrons plus d'autre. »
Il y en eut plus d'un entre eux
Qui pleura de rage.

Ils retournèrent à Uffholtz,
Ils sont restés six heures à l'assaut,
Et l'ont perdu malgré cela ;
Plus d'un Armagnac en a honte,
Et en enrage beaucoup.

Ils campèrent cette nuit à Uffholtz,
En vérité, cela leur avait peu rapporté ;
Le matin on battit le tambour :
« Allons, Armagnacs, vous tous,
Qu'on se dépêche de déguerpir. »

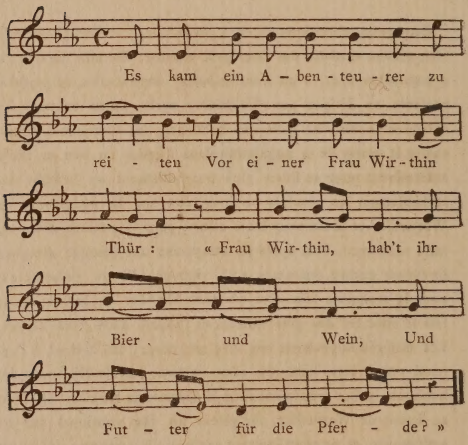
J'ai entendu affirmer comme vérité
Qu'ils ont roulé leur drapeau autour de la [hampe,
Wetzel et Jean von der Matten
Éprouvaient un tel besoin de fuir,
Qu'ils ont barbotté à travers la rivière.

Der uns das Liedlin new gesang
Lienhart Ott ist ers genant,
Er hats also gesungen;
Er ist auch selbst am Sturm gewesen,
Die Gecken seind im nit alle entrunnen.

Celui qui nous chanta la nouvelle chanson,
Léonard Ott est son nom,
Il l'a chantée ainsi;
Il a été aussi lui-même à l'assaut,
Tous les Armagnacs ne lui ont pas échappé.

Cette petite chronique rimée a un auteur, Lienhart (Léonard) Ott, témoin oculaire des faits qu'il raconte. Merklin dit que le 4 septembre 1525, « un rassemblement considérable de paysans soulevés se dirigea sur Uffholtz : après s'être emparés du village et avoir tué quelques habitants, les vainqueurs firent entrer la masse de la population dans l'église du lieu et les y enfermèrent pour se livrer plus tranquillement au pillage. Le surlendemain les révoltés se dirigèrent sur la petite ville de Wattwiller et firent tous leurs efforts pour la prendre d'assaut, mais vainement. Peu après ils essayèrent une seconde attaque; ils furent encore repoussés avec vigueur. Ils se présentèrent pour la troisième fois avec un redoublement de forces; cette fois le choc fut des plus violents et l'assaut dura trois heures. Les assiégés opposèrent une vive résistance ; ils tuèrent à l'ennemi cent vingt hommes, sans compter les blessés; ceux des habitants qui se trouvaient dans le château de Hirtzenstein, situé au-dessus de Wattwiller, dirigèrent un feu continuel sur les assiégeants, et ne contribuèrent pas peu à la troisième délivrance de la ville, qui ne perdit, dans cette affaire, que trois hommes. »

V

ES KAM EIN ABENTEURER

Der Reuter schaut bald hie bald da,
Er schaut sich an die schöne Magd :
Frau Wirthin ist das euer Töchterlein?

V

L'AVENTURIER

Cette histoire, assez curieuse, du frère qui retrouve sa sœur, a déjà été publiée par Kretschmer (*Deutsche Volkslieder*, vol. II, page 81). La naïveté de la forme est une preuve suffisante de son origine populaire, surtout quand on arrive à la conclusion, où la seconde fille du seigneur de Strasbourg n'a rien de plus empressé en revoyant sa sœur, disparue depuis sept ans, que de courir à la cave chercher un broc de vin. C'est bien là une conclusion de chanteur, dont le gosier est toujours altéré.

Un aventurier à cheval
S'arrêta devant la porte d'une aubergiste :
— Madame l'aubergiste, avez-vous de la bière et [du vin,
Et de la provende pour mon cheval?

Le cavalier regarde par-ci, par-là,
Il regarde la belle servante :
— Madame l'aubergiste, est-ce là votre fille?

— Es ist dies eine gedungene Magd,
Die wohl den Gästen den Wein auftragt.
— Und ist es eine gedungene Magd,
Die euren Gästen den Wein auftragt...

So könntet ihr dess stille schweigen
Dass ich bei eurer Magd könnt' bleiben
Ein' Stund' oder zwei, eine Nacht dabei,
So lang' ich will euer Gast hier sein.

— Ach ja, mein Herr, ich könnte wohl schweigen
Dass ihr bei meiner Magd mögt bleiben,
Eine Stund' oder zwei, eine Nacht dabei,
So lang' ihr hier zu Gast wollt sein.

Und als es war des Abends spät,
Da sagte die Wirthin zu ihrer Magd :
— Der Herr will nun schon schlafen gehn,
Du wackres Mädchen sollst mit ihm geh'n.

So manchen Tritt die Magd da thät,
So floss ihr auch so manche Thrän';
Sie rief die heilige Jungfrau mild'
Zu wahren ihre Ehr', zu sein ihr Schild.

— C'est une servante à gages,
Qui sert le vin aux chalands.
— Si c'est une servante à gages,
Qui sert le vin aux chalands...

Vous pourriez vous taire,
Si je reste avec votre servante
Une heure ou deux, y compris la nuit,
Tant que je serai ici votre hôte?

— Mais oui, monsieur, je puis bien me taire,
Si vous restez avec ma servante
Une heure ou deux, y compris la nuit,
Tant que vous serez notre hôte.

Et quand il fut tard, le soir,
La dame dit à sa servante :
— Le monsieur a envie de se coucher,
Toi, une vaillante fille, vas avec lui.

Autant la servante fait de pas,
Autant elle répand de larmes,
Elle invoqua la bonne sainte Vierge
De préserver son honneur, d'être son égide.

Es begab sich da zur halben Nacht,
Der Held wohl an sein Lieb gedacht :
— Wohlan, mein Kind, und kehr dich herum,
Dass ich kann küssen den rothen Mund.

— « Wie könnt ich, mein Herr, herum mich dreh'n,
Mein arm jung Herz thut mir so weh',
Meine Blutsfreund' wohnen so fern im Land,
Sie sind dem Herrn ganz unbekannt. »

— Und wohnen deine Freund'so fern im Land,
Und sind sie mir ganz unbekannt,
So nenne der Freunde zwei oder drei,
Dass ich sie mag kennen, und gehen dabei.

— Meine Mutter ist Frau Bertha genannt,
Meine Schwester heisset die schöne Joland,
Mein Vater schreibt sich von Strassburg der Herr,
Und Konrad heisset der Bruder mein.

— So bist du mein' Schwester, die schöne Wal-
Die ich sieben Jahre gesuchet so weit; [reit,
So bist du meine Schwester! Nun, Gott sey Dank!
Dass ich dich endlich gefunden han.

Il arriva que vers le minuit
Le héros, se rappelant ses amours :
— Eh bien ! mon enfant, tourne-toi vers moi,
Afin que je puisse embrasser ta bouche rose.

— Ah ! monseigneur, comment pourrais-je me [tourner
Quand mon jeune cœur me fait si mal ?
Mes parents demeurent si loin d'ici,
Ils vous sont, monsieur, tout à fait inconnus.

— Si tes parents demeurent si loin d'ici,
Et s'ils me sont tout à fait inconnus,
Nomme-moi deux ou trois de tes amis,
Afin que je puisse les connaître.

— Ma mère s'appelle dame Bertha,
Ma sœur s'appelle la belle Yolande,
Mon père est le Seigneur de Strasbourg,
Conrad est le nom de mon frère.

— Alors, tu es ma sœur, la belle Waldrade,
Que je cherche si loin depuis sept ans ;
Tu es ma sœur, Dieu merci,
Que je t'aie enfin retrouvée.

Als Morgens früh der Tag anbrach,
Da fing der Wirth zu rufen an :
— Steh' auf, steh' auf, du faule Magd,
Es hat schon lang' gekräht der Hahn.

— Es ist fürwahr keine faule Magd,
Sie ist so edel wie eine im Land,
Es ist meine Schwester, die schöne Wallreit,
Um die ich sieben Jahr' geritten so weit.

Er hatte sie lieb, er hatte sie werth,
Er nam sie bei sich auf sein Pferd,
Er ritt mit ihr über Berg und Thal,
Bis das sie zu ihrer Frau Mutter kam.

Frau Mutter nahm sie wohl in den Arm,
Herr Vatter nahm sie bei der Hand,
Die Schwester lief zum Keller hinein
Und hollte sogleich eine Kanne mit Wein.

Quand au matin le jour vint à naître,
L'aubergiste se mit à appeler :
— « Lève-toi, lève-toi, servante paresseuse,
Le coq a chanté depuis longtemps. »

— En vérité, ce n'est pas une servante paresseuse,
Elle est aussi noble qu'aucune du pays,
C'est ma sœur, la belle Waldrade,
A la recherche de qui je chevauche depuis sept ans.

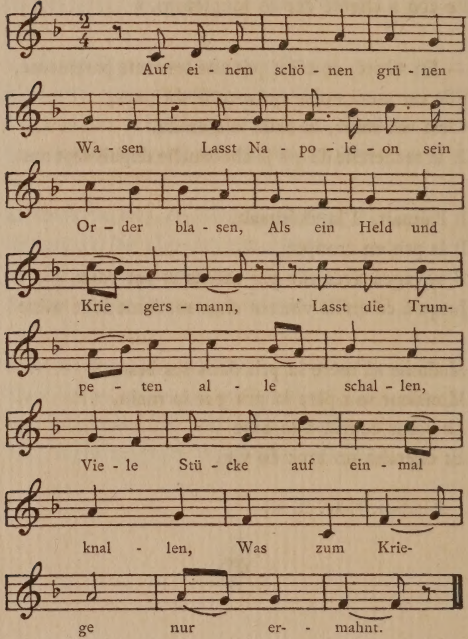
Il l'aimait, il la chérissait,
Il la prit en croupe ;
Il voyagea avec elle par monts et par vaux,
Jusqu'à ce qu'ils vinrent chez madame leur mère.

Madame sa mère la prit dans ses bras,
Monsieur son père la prit par la main,
La sœur courut à la cave
Et chercha un broc de vin.

Kretschmer, Volksl. II, 81.

VI

AUF EINEM WASEN



VI

SUR UN BEAU GAZON VERT

Cette chanson doit être placée entre 1813 et 1814, à l'époque de cette dernière et admirable campagne, où l'Empereur tint encore la fortune en suspens. Dans cette pièce, l'esprit patriotique de l'Alsace est mélangé avec une teinte religieuse, ce qui fait penser à une production de quelque honnête et vaillant bourgeois ; il n'est pas probable que ce soit une chanson faite par un soldat.

Sur un beau gazon vert Napoléon fait sonner ses ordres, comme un héros et homme de guerre : Que le son éclatant des trompettes se fasse entendre, que les canons tonnent à la fois ; bref, tout ce qui respire la bataille.

Er kommandirt : « Frisch aufgemarschieret,
Denn ich werde meine Truppen führen,
Was zum Streite nur gehört ;
Lasst Bummen und Howitzen blitzen.
Viele Städte die müssten schwitzen,
Dass das Feuer sie verzehrt. »

« Seit sechs und zwanzig Jahr verflossen
Zwar viel Christen Blut wird auch vergossen,
Und zu hoffen ist kein' Ruh'.
Nun ihr Soldaten all'zusammen,
Z'Fuss, zu Pferde, in Gottes Namen,
Greift den Feind nur herzhaft an. »

Der Gott der Herr wird uns beglücken,
Seinen Schutz und Schirme auch uns schicken,
Jesus hilft uns aus der Noth ;
Napoleon ist auserkoren,
Spricht » : Wir sind ja noch nicht verloren,
Haut und schiesst nur herzhaft zu. »

« Soldaten, ihr alle zusammen,
Habt recht Muth in unsern Jesus Namen,
Greift den Feind nur herzhaft an,
Denn : *Frisch gewagt ist halb gewonnen,*
Nicht verzagt, s'wird schon widrum kommen
Was zu Frankreich g'höret hat. »

Il commande : Marchez avec courage, car je conduirai mes troupes, et tout ce qui tient au combat ; que la foudre des bombes et des obus éclate. Beaucoup de villes vont se trouver en transpiration, tandis que le feu les dévore.

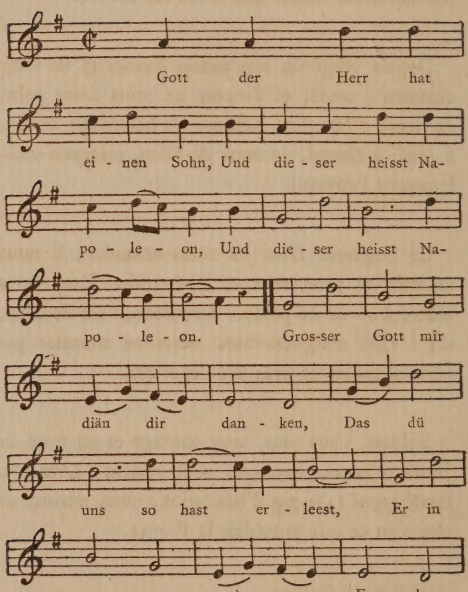
Depuis vingt-six ans passés beaucoup de sang chrétien a coulé, et l'espoir ne nous laisse point de trêve : Marchez, soldats, en bataillons serrés, à pied, à cheval, au nom de Dieu, attaquez vaillamment l'ennemi.

Le Seigneur Dieu va nous seconder ; il nous enverra sa protection et son égide. Jésus nous aidera à sortir de peine. Napoléon, l'élu de Dieu, dit : Que craignez-vous, nous ne sommes pas perdus, taillez et tirez avec courage.

Soldats, vous tous, avec courage et au nom de Jésus, attaquez l'ennemi vaillamment : *Oser c'est moitié gagné* (1) ; pas d'hésitation, nous aurons de nouveau ce que possédait la France.

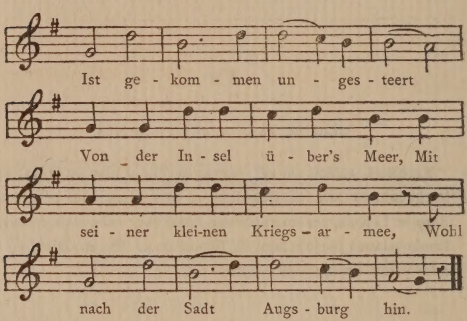
(1) Proverbe alsacien.

VII

GOYT DER HERR HAT AUCH EIN SOHN

VII

DIEU LE PÈRE A AUSSI UN FILS

Napoléon, comme on sait, revint de l'île d'Elbe en 1815, et le chansonnier alsacien nomme avec complaisance les généraux Rapp et Lefèvre, ses compatriotes. Passe pour cela, mais pousser l'enthousiasme jusqu'à faire de Napoléon un fils de Dieu, ceci nous paraît d'un lyrisme exagéré.

Dieu le père a aussi un fils, et celui-ci s'appelle Napoléon, et celui-ci s'appelle Napoléon. Grand Dieu, nous te remercions de nous avoir délivrés. Il est revenu sans encombre dans la vaillante France,

Als er ist nach Lyon gekommen,
Zeigt er's gleich der Schildwacht an,
Und sie haben's gleich vernommen
Dass er kommt, Napoleon.
Als sie ihn schon anerkannten,
Rieft gleich einer der Scherschanten :
Es lebe hoch Napoleon !

Gen'ral Rapp zog ihm entgegen
Mit sei'm grossen Kriegesheer,
Sprach : Was ! ich sollt' mich mit ihm schla-
Und das schmerzte ihn so sehr, [gen !
Er kann dies' nicht lang verschweigen,
Muss sein' alte Liebe zeigen,
Und ruft : Es leb' Napoleon !

de l'île à travers la mer, avec sa petite armée, et même jusqu'à la ville d'Augsbourg.

Quand il arriva à Lyon, il fit prévenir la sentinelle, qui reconnut tout d'abord que c'était Napoléon qui revenait. Dès qu'ils l'eurent aperçu, un des sergents s'écria : Vive à jamais Napoléon !

Le général Rapp marcha à sa rencontre avec sa belle armée. Il dit : Quoi ! je devrais le combattre ! Son cœur était serré. Il ne put s'en taire longtemps, et sa vieille amitié éclatant, il s'écria : Vive Napoléon !

So zieh'n wir in Gottes Namen
Nach der grossen Hauptstadt hin;
Weil ihr ja der König wollt haben,
(Dieses liegt mir stets im Sinn)
Ich will euch schon kommandieren,
Lefèvre wird die Truppen führen,
Auf's Befehl Napoleon.

Als er ist nach Paris gekommen,
Zeigt er's gleich dem König an,
Dass er soll den Thron abtreten
Auf's Befehl Napoleon.
Prinz' und Graf'n und Emigranten,
Alle Fremden unbekannten,
Soll'n sich gleich packen davon.

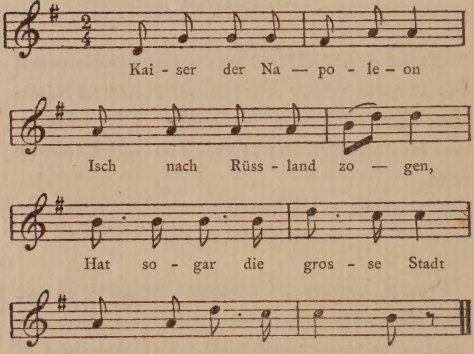
Prinzen, Graf'n und Emigranten,
Denkt was habt ihr uns gethan;
Ihr habt ja ein Eid gebrochen,
Laufen müsst ihr all' davon;
Gott im Himmel wird euch strafen
Durch des Frankreichs Waffen,
Das wird geschehn in kurzer Zeit.

Que Dieu nous guide jusqu'à la grande capitale ; puisque vous voulez vous saisir du roi (ceci ne quitte pas ma pensée). « Je vous commanderai ; Lefèvre amènera les troupes, au nom de Napoléon. »

Quand il fut arrivé à Paris, il fit immédiatement dire au roi de quitter le trône, sur l'ordre de Napoléon. Que les princes, les comtes et les émigrés, tous les étrangers non connus s'en aillent tout de suite.

Princes, comtes et émigrés, songez à ce que vous nous avez fait ; vous avez faussé votre serment, allez-vous-en vivement ! Le Dieu du Ciel vous punira par les armes de la France, et ce ne sera pas long.

VIII

KAISER DER NAPOLEON

Ein französcher Offizier
Sprach : Mer sîu verlore,
Alli unsri schönschti Mann
Sîn îm Schnee verfrore.

VIII

L'EMPEREUR NAPOLÉON

Campagne de Russie (1812)

Cette chanson, très répandue en Alsace, est curieuse à comparer avec la version donnée par Erlach (1), qui n'est rien moins qu'une satire contre Napoléon ; nous la donnons à la suite de la nôtre, et l'on verra sans peine que l'une des deux chansons est un plagiat. Mon amour-propre national me fait croire que l'Allemagne a tout simplement travesti la chanson alsacienne.

L'empereur Napoléon
Est parti pour la Russie,
Il a même pris
La grande ville de Moscou.

Un officier français dit :
Nous sommes perdus,
Tous nos plus beaux hommes
Sont gelés dans la neige.

(1) Erlach, *Die Volkslieder der Deutschen*.

Grenadier und voltigeur
Steigen auf die Schanze,
Spielen sie und morden sie
Mit ihr scharfen Lanze.

Spanien und Engelland
Dien sie's *gloria* sînge,
Rüssland müess verîssen sein,
Sunscht gîts keine Frîede.

Grenadiers et voltigeurs
Montent à l'assaut,
Ils se démènent et tuent
Avec leur lance affilée.

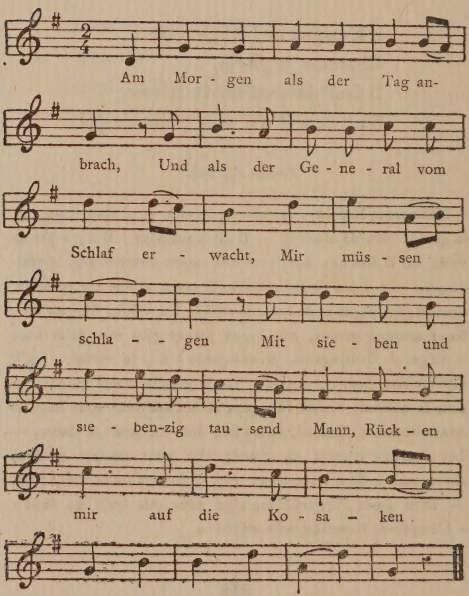
L'Espagne et l'Angleterre
Chantent le *gloria,*
Il faut démembrer la Russie,
Sans cela il n'y aura point de paix.

Version d'Erlach.

L'empereur Napoléon est allé en Russie, où il s'est emparé de la grande ville de Moscou. — Il dit à ses gens : Il n'y a pas de butin ici, il faut que nous prenions encore Pétersbourg, la résidence. — Là il y a du pain et du vin assez, et une vie agréable, avec du champagne et de l'eau-de-vie. — Un officier français dit : Nous sommes perdus, nos beaux jeunes gens sont gelés dans la neige. — Compagnon, prends-garde à toi, tu verras ce qu'il t'en arrivera encore; ne vois-tu pas la grande armée qui se lève pour le combat. — Les Cosaques et la Landwehr sont dans les retranchements, lève-toi, canonnier, lève-toi pour la danse. — Les Français courent en grande hâte pour attraper quelque chose, mais la faim les talonne trop, il faut qu'ils meurent tous. — Dieu punit l'orgueilleux ; c'est pour cela qu'il est écrit : « L'empereur Napoléon sera vaincu. »

IX

AM MORGEN


Am Mor - gen als der Tag an-
brach, Und als der Ge - ne - ral vom
Schlaf er - wacht, Mir müs - sen
schla - - gen Mit sie - ben und
sie - ben-zig tau - send Mann, Rück - en
mir auf die Ko - sa - ken
an, Sie zu ver - ja - - gen.

IX

A L'AURORE

L'exactitude historique des chansons populaires laisse souvent à désirer ; cette remarque s'applique aussi à l'exactitude géographique. Quoi qu'il en soit, la présente chanson ne peut guère avoir d'autre date que 1815, où Strasbourg bloqué, fit deux sorties brillantes avec sa garnison et sa garde nationale.

Au matin quand le jour parut,
Et que le général s'éveilla,
Il fallut se battre
Avec soixante-dix-sept mille hommes ;
Nous marchons vers les Cosaques,
Pour les mettre en fuite.

Bei Strasburg war der erste Platz,
Da schiessen mir darauf, das s'blitzt und kracht,
Auf die Kosaken;
Da laden mir unser Gewehr so g'schwind,
Schiessen alle drein als wie der Wind,
Sie zu verjagen.

Auf einmal war die Schand so gross
Bei dem verfluchten Kosaken Chor,
Si mussten weichen;
Nun sie reterierten sich schnell zurück,
Kamen nicht bei Kehl über die Brück,
Thun sich ergeben.

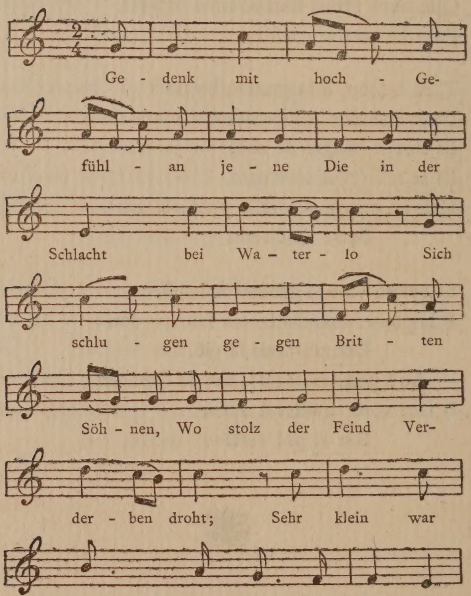
Und als der gen'ral Schaeffer kam,
So bat er gleich um ihrer weil Pardon :
Schenk uns das Leben.
— Ach! nein, aber nein du Kosakenchor,
Must geschossen werden bis zu todt,
Auf grüner Heide.

Le premier endroit fut près de Strasbourg,
Nous tirons que cela tonne et éclaire,
Sur les Cosaques ;
Nous chargeons si vivement nos fusils,
Que nous tirons tous comme le vent,
Pour les mettre en fuite.

Tout à coup, à la grande honte
De la maudite troupe des Cosaques,
Ils furent obligés de céder ;
Ils se retirèrent vivement,
Mais ne purent passer le pont de Kehl,
Ils se rendirent.

Et quand vint le général Schaeffer,
Il implora immédiatement leur pardon :
Donnez-nous la vie.
— Ah ! non, mais non, tas de Cosaques,
Il faut vous tirailler à mort,
Sur le pré vert.

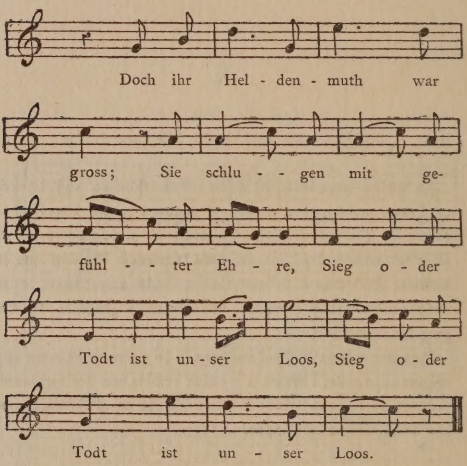
X

WATERLOO (1815)

X

BATAILLE DE WATERLOO (16 juin 1815)

La terrible journée de Waterloo a fait éclore en Angleterre et en Prusse maint poème et mainte chanson contre Napoléon et contre les généraux français. On avait eu si peu l'occasion de fêter les défaites des Français sous le premier Empire, que le moindre petit rimeur de carrefour a voulu se rattraper, et se venger enfin de vingt glorieuses batailles, où le génie de l'illustre guerrier avait triomphé.

Personne n'aura l'idée d'attribuer à la présente chanson une origine allemande; l'Alsace la réclame comme une des meilleures preuves de son patriotisme : elle y chante en allemand ce que son cœur ressent en français.

Souviens-toi avec un sentiment profond de ceux qui se battirent contre les fils de la grande Bretagne, à la bataille de Waterloo, où le fier ennemi nous menace de la défaite. — La brave armée de la France était peu nombreuse,

Von Feinden unzählbar umrungen,
Sah man die alte Garde stehn,
Sie waren muthig vorgedrungen,
Und lauter war es Kriegsgewehn.
Es schallte furchtbar in die Weite,
Dumpf erschallt's in Erden Schoss ;
Die Garde schrie mit Muth und Freude :
Sieg oder Todt ist unser Loos *(bis)*.

mais son courage et sa valeur étaient grands ; ils se battirent avec le sentiment de l'honneur : « Vaincre ou mourir est notre destin, vaincre ou mourir est notre destin ! »

Entourée d'innombrables ennemis, on vit marcher la vieille garde ; ils s'étaient avancés vaillamment, la tempête guerrière régnait partout. Le bruit résonnait au loin, le sein de la terre y répondait sourdement ; la garde cria vaillamment et joyeusement : « Vaincre ou mourir est notre destin *(bis)*. »

Und grösser wurden die Gefahren,
Und immer wuchs der Feinde Zahl,
Doch drang mit Muth in jene Schaaren
Der Garde scharfgewetzter Stahl.
Allein nichts half den tapferen Grimmen.
S'Feinde Macht war all zu gross ;
Die Garde schrie mit muth'gen Stimmen :
Sieg oder Todt ist unser Loos *(bis)*.

Lord Wellington liess ihnen sagen,
Gerührt durch ihren Heldenmuth :
Lasst nich die Nachwelt um euch klagen,
Verschonet eurem jungen Blut,
Nicht Schande ist's euch zu ergeben,
G'nug verbirgt der Erden Schoos ;
Die Garden schrien mit muntrem Leben :
« Sieg oder Todt ist unser Loos *(bis)*. »

Auf's neu erscholl das Griegsgetümmel,
Und der Kanonen rasche Gluth
Entfärbte Blitz auf Blitz den Himmel,
Die Erde tränkte sich mit Blut,
Zerschmettert stürzten Helden nieder ;
Doch indem ihr Aug'sich schloss,
Erschallt im Mund der andre Brüder :
Sieg oder Todt ist unser Loos *(bis)*.

Et les dangers grandissaient toujours, et toujours s'augmentait le nombre des ennemis ; pourtant le fer affilé de la garde pénétrait bravement dans ces légions. Mais ces héros furieux durent fléchir, la force de l'ennemi était par trop grande ; la garde cria d'une vigoureuse voix : « Vaincre ou mourir est notre destin *(bis)*. »

Lord Wellington leur fit dire, touché de leur héroïsme : « Que la postérité ne pleure point sur vous, ayez pitié de votre jeune sang ; ce n'est pas une honte que de vous rendre, la terre en renferme assez dans son sein. » La garde répondit d'une voix énergique : « Vaincre ou mourir est notre destin *(bis)*. »

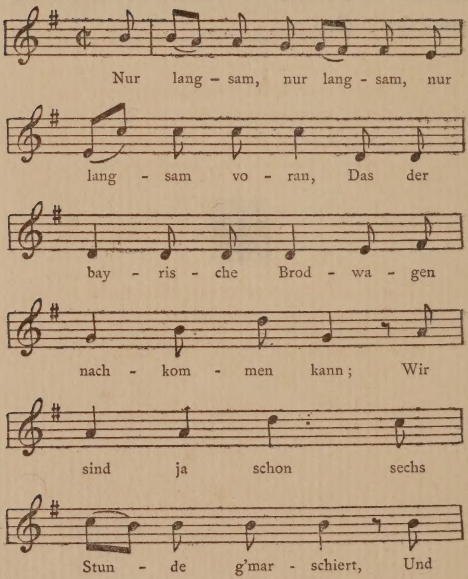
La mêlée guerrière reprit de plus belle, et la flamme du canon faisait pâlir le ciel par ses éclairs, la terre s'abreuva de sang, des héros tombaient foudroyés, mais tandis que leur œil se fermait, la voix de leurs frères criait : « Vaincre ou mourir est notre destin *(bis)*. »

Und heller war der Morgengraut,
Der Donner der Kanonem schwieg
Als Phöbus früh von Osten schaut,
Die stolzen Britten rufen Sieg!
Und Frankreich's tapf're Helden lagen
Hingestreckt auf blut'gem Moos,
Ihr blassen Mund schien noch zu sagen :
Sieg oder Todt ist unser Loos *(bis)*.

Et l'aube matinale répandit sa lueur, le tonnerre des canons se tut ; quand Phébus se montra à l'Orient, les fiers Bretons crièrent victoire ! Et les vaillants héros de la France étaient étendus sur la mousse ensanglantée, leur bouche pâle et terrible semblait encore dire : « Vaincre ou mourir est notre destin *(bis)* »

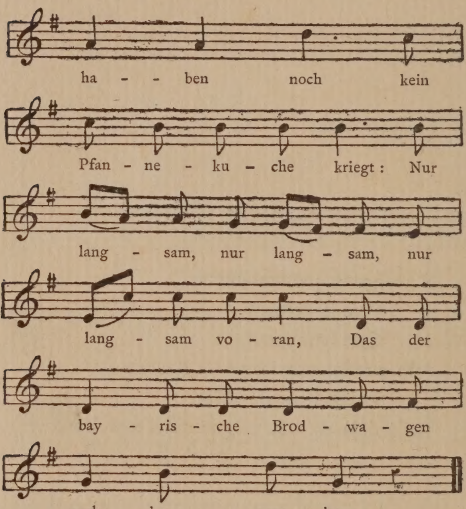
XI

NUR LANGSAM VORAN



XI

N'AVANÇONS QUE LENTEMENT

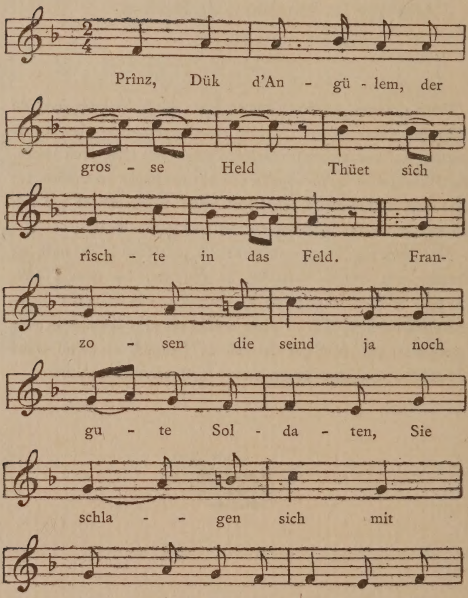
N'avançons que lentement,
Que lentement,
Que lentement,
Afin que les provisions de Bavière
Puissent nous suivre.
Voilà déjà six heures que nous marchons

ha - - ben noch kein
Pfan - ne - ku - che kriegt : Nur
lang - sam, nur lang - sam, nur
lang - sam vo - ran, Das der
bay - ris - che Brod - wa - gen
nach - kom - - men kann.

Sans qu'on nous ait donné du *pancouque*.
N'avançons que lentement,
Que lentement,
Que lentement,
Afin que les provisions de Bavière
Puissent nous suivre.

Cette chanson satirique contre les soldats bavarois date de l'invasion (1814-1815). L'appétit remarquable de ces hordes, et surtout leur amour pour les *farinages* sont restés célèbres en Alsace. Le *Pfannekuchen* qu'on appelle souvent *pancouque* en France, est une espèce d'omelette, où l'œuf brille généralement par son absence, mais dont la farine fait les plus grands frais.

En Alsace on chante cette pièce, ou plutôt on la chantait, en introduisant comme variantes de couplets, les mots *Nüdle, Knepfle, Pflütte* à la place de *Pfannekuchen*. Ces variantes signifient des nouilles, des..... pâtes infiniment plus épaisses et plus indigestes, qui n'ont pas de nom en français, et qu'un traité de cuisine alsacienne pourrait seul expliquer suffisamment.

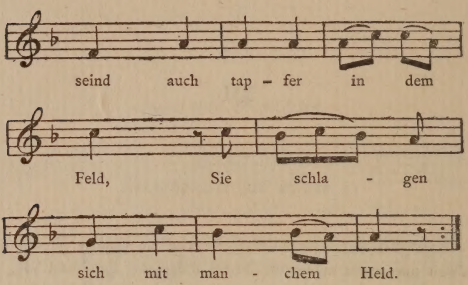
XII

PRINZ DUK D'ANGULEM

XII

LE PRINCE DUC D'ANGOULÈME

En 1823 le duc d'Angoulême, fils aîné de Charles X, conduisit une armée au secours du roi d'Espagne, Ferdinand VII, contre les insurgés qui menaçaient son trône. C'est à cet événement que se rapporte la présente chanson ; seulement on se demande ce que les Prussiens et les Autrichiens ont à y faire.

Cette question est facile à résoudre, quand on connait les Alsaciens : ils ne comprennent pas qu'on se batte sans qu'il y ait des Allemands parmi les adversaires.

Le prince, duc d'Angoulème, le grand héros,
Se prépare à entrer en campagne.
Les Français sont de bons soldats,
Ils se battent avec maint potentat,

Mer dien uns ja nîcht, ja nîcht flatttiere,
Die Preussen und Œstreicher werden's gespiere,
Wenn wir kumme mît unsrer Macht :
Mîr haben gewonne bei Aüschterlitz die Schlacht.

Alle Gen'räl die kommedieren :
Die Infanteri soll vorwärts marschieren,
Sollen marschieren über Berg und Thal,
Wegen dem grausame Wieder, Wiederhall.

Alle Gen'räl die kommedieren :
Die Kavalari soll vorwärts marschieren,
Und alles soll reiten in das weite, weite Feld :
Prinz, dük d'Angülem der gross Held.

Ils sont vaillants à la bataille,
Ils tiennent contre maint héros.

Nous ne nous flattons pas,
Les Prussiens et les Autrichiens le sentiront,
Quand nous viendrons avec nos forces :
Nous avons gagné la bataille près d'Austerlitz.

Tous les généraux commandent :
L'infanterie doit marcher en avant,
Elle doit marcher par monts et par vaux,
A cause du terrible écho.

Tous les généraux commandent :
La cavalerie doit marcher en avant,
Que tout le monde chevauche dans la vaste plaine :
Le prince duc d'Angoulème, le grand héros.

Als mir vor d'Stadt Maderiko kamen,
So hat sich der Prinz schon vorgenommen
Wie er marschiere will mit seiner Armee,
Und mit seiner *gard'-lancié.*

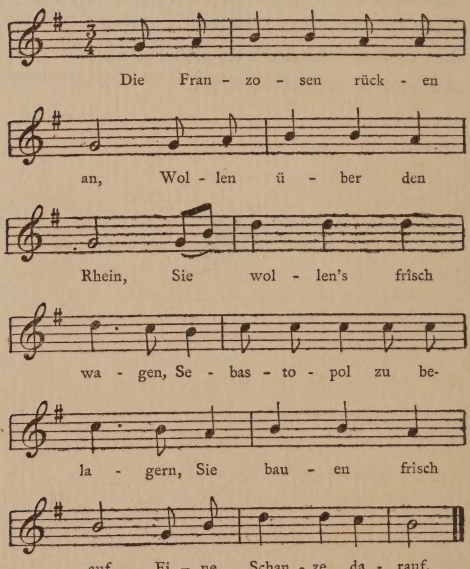
Als dük d'Angülem die Stadt verlassen,
So müssten all' Trompeter zu Pferde blasen,
Und die Trumme sind zugleich berührt,
Und sogleich vorwärts marschiert.

Quand nous arrivâmes devant la ville de Madrid,
Le prince avait déjà réfléchi
Comment il ferait marcher son armée,
Ainsi que ses garde-lanciers.

Quand le duc d'Angoulème eut quitté la ville,
Tous les trompettes sonnèrent à cheval.
Les tambours battirent en même temps,
Aussitôt on marcha en avant.

XIII

SÉBASTOPOL



XIII

LES FRANÇAIS S'AVANCENT

Sur la prise de Sébastopol (1855)

Pour que le lecteur comprenne quelque chose à la chanson qui suit, nous sommes obligé de nous répéter, et de dire encore une fois que le peuple, en Alsace, coudoyant en quelque sorte son ennemi naturel, ne comprend pas une guerre française où l'on ne commence par tomber sur l'Allemagne. Voilà pourquoi cette chanson fait passer le Rhin à l'armée française, qui se rend à Sébastopol.

L'auteur ne se doute pas davantage que c'est avec des Russes qu'on se bat : il appelle l'ennemi des *Kostpeitel* (des sacs à mangeaille) surnom donné aux Allemands de l'invasion.

Les Français s'avancent,
Pour passer le Rhin ;
Le sort en est jeté,
Ils veulent assiéger Sébastopol,
Ils l'entourent sans trève,
Pour se retrancher.

Der gen'ral rücket an
Mit sechs hundert tausend Mann :
Schauet dort wie sie laufen
Die Koschpeitel über Haufen,
Sie begehren nichts mehr
Von de Festungen hier.

Die Elsässer haben Muth,
Der franzos fürcht kein Blut,
Die Stadt steht in der Asche,
Es durchbrennet die Tasche :
So le'n es wir nicht,
Das Sebastopol im Stich.

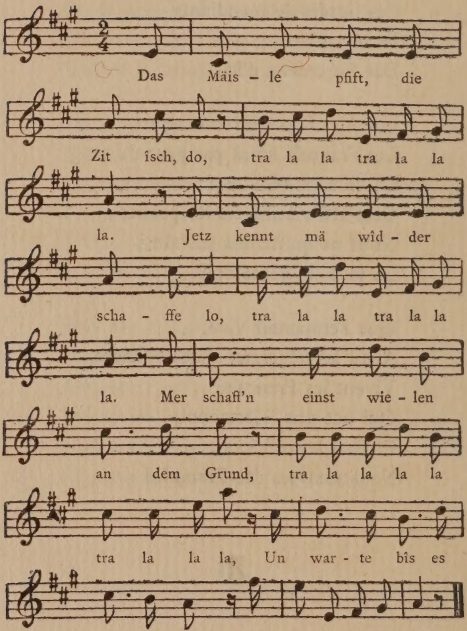
Nun der Kaiser soll leb'n,
Generäl und Offizier,
Franzosen soll'n leben,
Sebastopol darneben,
Und alle Offizier :
Franzosen sind wir !

Le général s'avance
Avec six cent mille hommes :
Voyez là comme ils fuient,
Ces hordes de mendiants,
Ils ne réclament plus rien
Des forteresses d'ici.

Les Alsaciens sont courageux,
Les Français n'ont pas peur du sang :
La ville est réduite en cendres,
Cela brûle à travers les poches ;
Nous ne quitterons pas ainsi
La ville de Sébastopol.

Que l'empereur vive,
Aussi les généraux et les officiers,
Vivent les Français
Qui ont pris Sébastopol,
Et tous les officiers :
Nous sommes des Français !

XIV

DAS MAISLE PFIFT

XIV

LE PINSON CHANTE

C'est à Mulhouse que la présente chanson a vu le jour, lors de la révolution de 1848. La stagnation des affaires commerciales fit fermer la plupart des fabriques et des ateliers. Mais comme on avait des milliers d'ouvriers sur les bras, on ne pouvait les laisser mourir de faim ; on les employa tant bien que mal à des travaux de terrassements, auxquels ils étaient assez inhabiles, la chanson le dit clairement. Ces pauvres diables se consolaient comme ils pouvaient : par des chansons.

Le pinson chante, le printemps est venu,
Tra la la, etc.
On pourrait maintenant faire travailler de nouveau,
Tra la la, etc.
En attendant nous travaillons à la terre,
Tra la la, etc.
Et nous attendons des temps meilleurs.
Tra la la, etc.

Die Grundarbeit geht oi so knapp,
Tra la la, etc.
Mer zieh'n bald uns're Blüsen ab,
Tra la la, etc.
Woll'n liewer an dem Drucktisch steh'n,
Tra la la, etc.
Un z'Owe freelig heime geh'n.
Tra la la, etc.

Der Pickel un der Karscht sin schwär,
Tra la la, etc.
Z'Nacht gschpiert mä fascht ke Kliedle mehr,
Tra la la, etc.
Mer hän is vom Atelie trennt,
Tra la la, etc.
Sin zimlig vo der Sunn verbrennt,
Tra la la, etc.

Das Rülo un die Perotin,
Tra la la, etc.
Dies alles geht durch Diebmaschin
Tra la la, etc.

Les terrassements rapportent peu,
Tra la la, etc.
Nous ôtons bientôt nos blouses,
Tra la la, etc.
Nous aimons mieux être devant la table à im-
Tra la la, etc. [primer,
Et rentrer tranquillement le soir.
Tra la la, etc.

La pioche et la houe sont lourds,
Tra la la, etc.
Le soir on ne sent presque plus ses membres,
Tra la la, etc.
Nous avons quitté l'atelier,
Tra la la, etc.
Nous sommes passablement brûlés par le soleil.
Tra la la, etc.

Le rouleau et la perrotine,
Tra la la, etc.
Tout cela marche par des machines diaboliques,
Tra la la, etc.

S'hat sîch ä mancher Stächen kränkt,
Tra la la, etc.
Wil man nicht mehr an îhn dänkt.
Tra la la, etc.

Mer schaffe io nur kurze Zit,
Tra la la, etc.
Oi keins von uns verdient fast nit,
Tra la la, etc.
Es wîrd uns îwers Härz so bang,
Tra la la, etc.
Den d'Stîck sîn so meineidig lang.
Tra la la, etc.

Jetz kann mä umenander laufe,
Tra la la, etc.
Keins kann s'geringste Plunder kaufe,
Tra la la, etc.
Un hat noch eins ä Wewernäscht,
Tra la la, etc.
So gît's der Kostfrau gar der Räscht.
Tra la la, etc.

Plus d'un y a gagné le point de côté,
Tra la la, etc.
Mais on ne songe plus à lui.
Tra la la, etc.

La journée de travail est courte,
Tra la la, etc.
Aussi personne de nous ne gagne grand'chose,
Tra la la, etc.
Le cœur nous gonfle de tristesse,
Tra la la, etc.
Car les pièces sont horriblement longues.
Tra la la, etc.

On peut maintenant se promener à son aise,
Tra la la, etc.
Personne ne peut s'acheter le moindre habillement,
Tra la la, etc.
Et si l'une ou l'autre a encore une petite économie,
Tra la la, etc.
Elle le donne à la femme qui tient pension.
Tra la la, etc.

Mer hän glaübt s'gäb der alte Lohn,
Tra la la, etc.
Man fîrchtet nur die Garnison,
Tra la la, etc.
Der Herr macht uns jetz wîdder zahm,
Tra la la, etc.
Und zahlet uns vom Kilogramm.
Tra la la, etc.

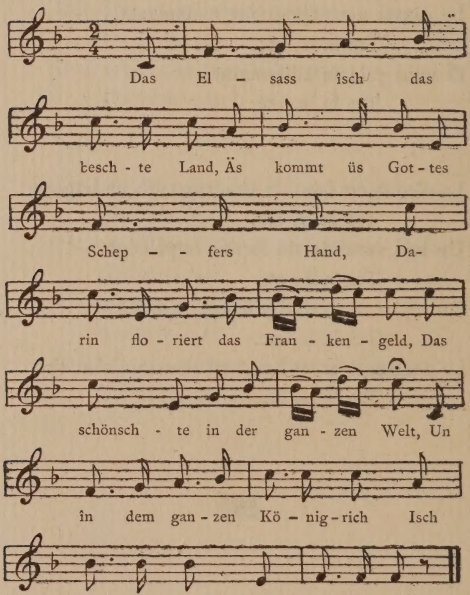
Die Ernt îsch dîn, der Herbst bringt Lust,
Tra la la, etc.
Ein güet Glass Wein das stärckt die Brust,
Tra la la, etc.
Wän hoffe s'wîrd jetz besser gehn,
Tra la la, etc.
So kann der Beck un d'Metzger b'stehn,
Tra la la, etc.

Nous croyions qu'on nous paierait l'ancien prix,
Tra la la, etc,
On craint toujours d'avoir garnison,
Tra la la, etc.
Le patron nous apprivoise maintenant,
Tra la la, etc.
Et nous paie au kilogramme.
Tra la la, etc.

La récolte est faite, la vendange amène la gaîté,
Tra la la, etc.
Un bon verre de vin fortifie la poitrine,
Tra la la, etc.
On espère que cela ira mieux maintenant,
Tra la la, etc.
Le boulanger et les bouchers pourront s'en tirer.
Tra la la, etc.

XV

DAS ELSASS ÎSCH DAS BESCHTE LAND



XV

L'ALSACE EST LE MEILLEUR PAYS

Le langage de cette chanson est celui du Haut-Rhin ; mais l'ouvrier, son auteur présumé, a été évidemment à Strasbourg, dont il parle d'une façon émerveillée. Cette impression a été ressentie par bien des enfants du Haut-Rhin, qui ont vu Strasbourg pour la première fois, Strasbourg avec sa belle cathédrale, une des merveilles du monde !

L'Alsace est le meilleur pays
Sorti des mains du Créateur,
On y voit rouler l'argent de France,
Le plus beau du monde entier,
Et dans tout le royaume
L'argent et les comptes se ressemblent.

D'Stadt Strassburg îsch ä scheeni Stadt,
Die das berühmte Münschter hat,
Vo Schtäi geboit mît grosser Kunscht,
Das gliche süächt mä umäsunscht ;
Der Telegrapf steht uf em Chor,
Er zeigt uns schnäll die Neu'-keit vor.

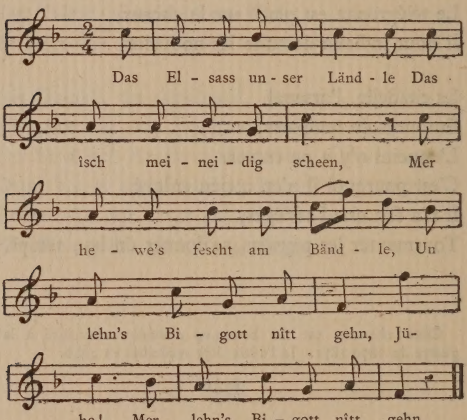
Die Zitädell, das Arschenal,
Umgäwe mît dem Feschtungswall,
Der Find îsch nît däri gekomme,
Drum hat er nigs darüs genomme,
Er hat sich nur davor gelegt,
Die Büre gschunde, sich gepflegt.

La ville de Strasbourg est une belle ville,
Qui possède la célèbre cathédrale,
Bâtie en pierre et avec grand art.
On chercherait en vain la semblable ;
Le télégraphe est placé sur le chœur,
Il nous indique de suite les nouvelles.

La citadelle, l'arsenal,
Entourés de remparts,
L'ennemi n'y a pu entrer,
C'est pourquoi il n'en a rien enlevé,
Il n'a fait que l'assiéger,
Tourmenter les paysans, se donner du bon temps.

Cette chanson est de beaucoup d'années antérieure à la guerre de 1870-1871. Je l'avais déjà recueillie en 1850.

XVI

DAS ELSASS UNSER LÄNDLE

Es sott's nur einer wage,
Un sott' es greifen an,
Wir halten fescht züsammen,
Und schlagen Mann fir Mann,
Jühe!
Un schlagen Mann fir Mann.

XVI

L'ALSACE NOTRE PATRIE

Il semble inutile d'avertir que cette chanson, comme la précédente, est de plusieurs années antérieure à la guerre de 1870-1871. Elle exhale un véritable esprit patriotique et l'attachement pour le sol natal. On a remarqué maintes fois que parmi les nombreuses familles allemandes qui s'expatrient pour aller chercher du pain en Amérique, il se trouve fort peu d'Alsaciens : ces derniers tiennent extraordinairement aux montagnes et aux vallées qui les ont vu naître.

L'Alsace, notre patrie,
Est belle à porter envie,
Nous la tenons serrée au ruban,
Et ne la lâcherons point, pardieu !
Juhé !
Et ne la lâcherons point, pardieu !

Que quelqu'un ose
L'attaquer,
Nous nous tenons serrés,
Et nous nous battrons homme contre homme :
Juhé !
Et nous nous battrons homme contre homme.

Im Elsass îsch güät läwe,
Das wîssen alle Leüt,
Da gibt es Feld und Reben,
Was eim das Herz erfreut,
Jühe !
Was eim das Herz erfreut.

Steigt man auf hohe Berge,
Schaut ab in's tiefe Thal,
Da sieht man Gottes Werke,
Un Länder îwerall,
Jühe !
Und Länder îwerall.

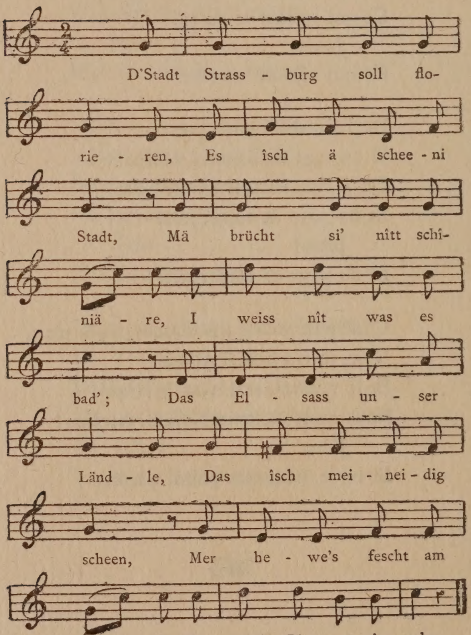
Drum liäwen m'r unser Ländle,
Mîr alle Elsässer Seehn,
Un haltä's fescht am Bändle
Un lehn's Bigott nîtt gehn,
Iühe !
Un lehn's Bigott nîtt gehn.

Il fait bon vivre en Alsace,
Tout le monde sait cela :
Il y a des champs et des vignes,
Ce qui réjouit le cœur.
Juhé !
Ce qui réjouit le cœur.

Du haut des montagnes
Si on regarde dans la vallée,
On y voit les œuvres de Dieu,
Et du pays de tous côtés.
Juhé !
Et du pays de tous côtés.

C'est pourquoi nous aimons notre pays,
Nous tous fils de l'Alsace,
Et le tenons serré avec le ruban,
Nous ne le lâcherons point, pardieu !
Juhé !
Et ne le lâcherons point, pardieu !

XVII

D'STADT STRASSBURG SOLL FLORIEREN

XVII

LA VILLE DE STRASBOURG

Ce n'est évidemment qu'un Alsacien, aimant son pays, qui a pu faire cette chanson ; elle ne me paraît pas très, très ancienne. Il est à regretter qu'on ne puisse ajouter le nom du maire, auquel on accorde des éloges si francs et si flatteurs.

On remarquera sans peine le point de ressemblance de la chanson précédente avec la première strophe de celle-ci.

La ville de Strasbourg doit fleurir,
C'est une belle ville,
On n'a pas besoin de se gêner,
Je ne sais à quoi cela servirait.
L'Alsace, notre petit pays,
Est belle à faire envie,
Nous la tenons serrée au ruban,
Et ne la lâcherons pas.

D'r Herr Mair un där soll läwe,
Er îsch ä braver Mann,
Das Zeugniss miäm'r îhm gäwe,
So lang er schnüfe kann ;
Er îsch ä Bîrgerb'schîtzer,
Er îsch ä Bîrgersfrînd,
Er wäisst îo wiä sie schwîtze,
Er îsch bigott nîtt blînd.

Qu'il vive, Monsieur le maire,
C'est un brave homme,
Nous lui devons ce témoignage,
Tant qu'il pourra souffler ;
C'est un protecteur des bourgeois,
Un ami des bourgeois,
Il les connaît à l'ouvrage,
Il n'est, pardieu, pas aveugle.

TABLE DES MATIÈRES

(TOME I)

—

	Pages
Avant-Propos	I
Les Noms illustres de l'Alsace	VII
Saint Materne et saint Arbogaste	VIII
Sainte Odile	IX
Chanson sur sainte Odile	XII
L'évêque Heddon	XVI
Fulrade	XVII
Saint Paulin	XVIII
Ermoldus	XXIII
Ratramne	XXVI
Sainte Richarde	XXVI
Ottfried de Wissembourg	XXIX
Baldram	XXXVII
Amalric. — Erchambaud. — Hédéric	XXXIX
Léon IX, pape	XL
Herrade de Landsperg	XL

Noël de Herrade XLII
Heinrich der Gleissner XLIV
Gunther XLIX

Époque des troubadours L

Frédéric de Linange LII
Reinmar de Haguenau LVIII
Godfried de Strasbourg LXI
Frédéric de Husen LXX
Cunon de Rosenheim LXXIII
Goesli d'Ehnheim LXXIV
Wachsmuth de Mulhouse LXXVIII
Gauthier de Brissach LXXX
Le seigneur de Colmar LXXXVI
Le baron de Gliers LXXXVII
Hesso de Rinach XCII
Gottfried de Haguenau XCIII

Les maîtres chanteurs XCVII

Wickram XCIX

Les savants de l'Alsace CI

Sébastien Brant CI
J. Wimpfeling CIII
P. Schott CIV
S. Murr CIV
Th. Murner CV
J. Gallus CVI
C. Pellicanus CVI
J. Han. — J. Hugonis CVII
U. Surgant CVII
Th. Wolf CVII

M. Ringmann CVIII
T. Vogler CVIII
Jérôme Gebwiler CIX
Beatus Rhenanus CX
O. Luscinius CXI
J. Micyllus CXII
J. Spiegel CXIII
H. Fabricius CXIII
Jean Fischart CXIII
J. Balde CXV
Walliser CXVI
G. Brulov CXVII
Moscherosch CXVII
Divers CXIX
Pfeffel CXIX
Arnold CXX

LES PRINCIPAUX CHRONIQUEURS ET HISTORIENS DE L'ALSACE. CXXI

Closener CXXI
Kœnigshoven. CXXI
Hertzog CXXII
Schœpflin. CXXII
Grandidier CXXIII

PREMIÈRE PARTIE

§ I. — NOELS ET CANTIQUES

INTRODUCTION 3

I. { *Uns kommt ein Schif gevaren* (Tauler)..... 12
I. { Il nous arrive un navire..... 13

II. *Als ich bei meinen Schafen wacht* 16
Tandis que je veillais auprès de mes moutons. 17

III. *Sankt Ottilia* 20
Cantique à sainte Odile 21

IV. *Der Tag der ist so freudenreich* 28
Ce jour est si plein d'allégresse 29

V. *Ein Kind gebohr'n zu Bethlehem* 36
Un enfant est né à Bethléem 37

VI. Autre version du noël précédent ..... 42 et 43

VII. *Ein Schäflein auserkohr'n* 50
Un petit agneau préféré 51

VIII. *Gebohren ist uns ein Kindlein* 58
Un petit enfant nous est né 59

IX. *Gelobet seyst du Jesu Christ* 64
Sois loué, Jésus-Christ 65

X. *Lasst uns gehen und verstehen* 70
Allons et comprenons 71

XI. *Mei, was ist das für ein Brausen* 76
Mariette, quelle est cette rumeur? 77

XII. *Nun kommt der Heiden Heiland* 82
Voici venir le sauveur des païens 83

XIII. *O Jesulein zart* 86
O tendre petit Jésus 87

XIV. *Schlaf mein Kindelein* 96
Dors mon petit enfant 97

XV. *Schlaf wohl du Himmelsknabe* 104
Sommeille, fils du ciel 105

XVI. *Vor deiner Krippe lieg ich* 108
Devant ta crèche me voici 109

XVII. *Wohlauf, nun lasst uns singen* 112
Levons-nous et chantons tous 113
XVIII. *Die heilige drei König* 118
Les trois rois avec cette étoile 119
XIX. *Es führt drey König Gottes Hand* 122
La main de Dieu conduit trois rois 123
XX. *Ich lag in einer Nacht* 130
J'étais couché par une nuit 131
XXI. *Ein glückselig neues Jahr* 138
Qu'une heureuse nouvelle année 139
XXII. *Ich wünsch euch* 144
Je vous souhaite une bonne année 145

§ II. — LE JEU D'ADAM ET ÈVE 148
§ III. — LES FLAGELLANTS 191

DEUXIÈME PARTIE

CHANTS LÉGENDAIRES, HISTORIQUES, ÉLOGE DE L'ALSACE

INTRODUCTION 211
I. *Woluf mit richem Schalle* 216
Alerte, que le son éclate 217
II. *Christ ist erstanden* 226
Le Christ est ressuscité 227
III. *Bauernkrieg* 228
Guerre des paysans 229
IV. *Es nahet sich der Summerzeit* 232
Le temps d'été s'approche 233

V. *Es kam ein Abenteurer* 260
Un aventurier à cheval 261

VI. *Auf einem schönen grünen Wasen* 268
Sur un beau gazon vert 269

VII. *Gott der Herr hat auch ein Sohn* 272
Dieu le père a aussi un fils 273

VIII. *Kayser der Napoleon* 278
L'empereur Napoléon 279

IX. *Am morgen als der Tag anbrach* 282
Au matin quand le jour parut 283

X. *Gedenk mit hoch Gefühl* 286
Souviens-toi (Waterloo) 287

XI. *Nur langsam voran* 294
N'avançons que lentement 295

XII. *Prinz Dük d'Angülem* 298
Le prince duc d'Angoulême 299

XIII. *Die Franzosen rucken an* 304
Les Français s'avancent (Sébastopol) 305

XIV. *Das mäisle pfifft* 308
Le pinson chante 309

XV. *Das Elsass îsch das beschte Land* 316
L'Alsace est le meilleur pays 317

XVI. *Das Elsass unser Ländle* 320
L'Alsace notre patrie 321

XVII. *D'Stadt Strassburg soll florieren* 324
La ville de Strasbourg doit fleurir 325

Achevé d'imprimer le 19 Novembre 1883

par E. Cagniard imprimeur à Rouen

pour Maisonneuve & Cie

libraires-éditeurs

à Paris

LES LITTÉRATURES POPULAIRES

DE TOUTES LES NATIONS

Charmants volumes petit in-8 écu, imprimés avec grand soin sur papier vergé teinté, fabriqué spécialement pour cette collection; fleurons, lettres ornées, titres rouge et noir; tirage à petit nombre.

Volumes publiés :

Vol. I. Sébillot (Paul). *Littérature orale de la Haute-Bretagne.* 1 vol. de XII et 404 pp., avec musique ..... 7 fr. 50

Vol. II-III. Luzel (F. M.). *Légendes chrétiennes de la Basse-Bretagne.* 2 vol. de XI, 363 et 379 pages ..... 15 fr.

Vol. IV. Maspero (G.). *Les Contes populaires de l'Égypte ancienne.* 1 vol. de LXXX et 225 pages..... 7 fr. 50

Vol. V-VII. Bladé (J. F.). *Poésies populaires de la Gascogne*; texte gascon et traduction française en regard, avec musique notée. 3 vol. de XXXI, 363; XVIII, 383; XV, 435 pages. 22 fr. 50

Vol. VIII. Lancereau (É.). *Hitopadésa ou l'Instruction utile. Recueil d'apologues et de contes traduit du sanscrit.* 1 vol. de XII et 388 pages ..... 7 fr. 50

Vol. IX-X. Sébillot (Paul). *Traditions et Superstitions populaires de la Haute-Bretagne.* 2 vol. de VII, 387 et 389 pp. 15 fr.

Vol. XI. Fleury (J.). *Littérature orale de la Basse-Normandie.* 1 vol. de XII et 394 pages, avec musique..... 7 fr. 50

Vol. XII. Sébillot (Paul). *Gargantua dans les traditions populaires.* 1 vol. de XX et 342 pages..... 7 fr. 50

Vol. XIII. Carnoy (E. Henry). *Littérature orale de la Picardie.* 1 vol. de VII et 381 pages..... 7 fr. 50

Vol. XIV. Rolland (E.). *Rimes et jeux de l'enfance.* 1 vol. de II et 395 pages. 7 fr. 50

Vol. XV. Vinson (J.). *Littérature orale du pays basque.* 1 vol. 7 fr. 50

Vol. XVI. Ortoli. *Les contes populaires de l'Ile de Corse.* 1 vol. de VII et 379 pages..... 7 fr.

En préparation :

Legrand (É.). *Chansons populaires de la Grèce,* 1 vol.
Bladé (J. F.). *Contes populaires de la Gascogne,* 2 vol.
Consiglieri-Pedroso. *Contes populaires portugais,* 2 vol.
Sébillot (Paul). *Les Coutumes populaires de la Haute-Bretagne.*

LES LITTÉRATURES POPULAIRES

DE TOUTES LES NATIONS

Charmants volumes petit in-8 écu, imprimés avec grand soin sur papier vergé teinté, fabriqué spécialement pour cette collection; fleurons, lettres ornées, titres rouge et noir; tirage à petit nombre.

Volumes publiés :

Vol. I. SÉBILLOT (Paul). *Littérature orale de la Haute-Bretagne.* 1 vol. de XII et 404 pp., avec musique ..... 7 fr. 50

Vol. II-III. LUZEL (F. M.). *Légendes chrétiennes de la Basse-Bretagne.* 2 vol. de XI, 363 et 379 pages ..... 15 fr.

Vol. IV. MASPERO (G.). *Les Contes populaires de l'Égypte ancienne.* 1 vol. de LXXX et 225 pages ..... 7 fr. 50

Vol. V-VII. BLADÉ (J. F.). *Poésies populaires de la Gascogne*; texte gascon et traduction française en regard, avec musique notée. 3 vol. de XXXI, 363; XVIII, 383; XV, 435 pages. 22 fr. 50

Vol. VIII. LANCEREAU (É.). *Hitopadésa ou l'Instruction utile. Recueil d'apologues et de contes traduit du sanscrit.* 1 vol. de XII et 388 pages ..... 7 fr. 50

Vol. IX-X. SÉBILLOT (Paul). *Traditions et Superstitions populaires de la Haute-Bretagne.* 2 vol. de VII, 387 et 389 pp. 15 fr.

Vol. XI. FLEURY (J.). *Littérature orale de la Basse-Normandie.* 1 vol. de XII et 394 pages, avec musique ..... 7 fr. 50

Vol. XII. SÉBILLOT (Paul). *Gargantua dans les traditions populaires.* 1 vol. de XX et 342 pages ..... 7 fr. 50

Vol. XIII. CARNOY (E. Henry). *Littérature orale de la Picardie.* 1 vol. de VII et 381 pages ..... 7 fr. 50

Vol. XIV. ROLLAND (E.). *Rimes et jeux de l'enfance.* 1 vol. de II et 395 pages. 7 fr. 50

Vol. XV. VINSON (J.). *Littérature orale du pays basque.* 1 vol. 7 fr. 50

Vol. XVI. ORTOLI. *Les contes populaires de l'Ile de Corse.* 1 vol. de VII et 379 pages ..... 7 fr. 50

En préparation :

LEGRAND (É.). *Chansons populaires de la Grèce,* 1 vol.
BLADÉ (J. F.). *Contes populaires de la Gascogne,* 2 vol.
CONSIGLIERI-PEDROSO. *Contes populaires portugais,* 2 vol.
SÉBILLOT (Paul). *Les Coutumes populaires de la Haute-Bretagne.*

Achevé d'imprimer le 29 Novembre 1883

par E. Cagniard imprimeur à Rouen

pour Maisonneuve & Cie

libraires-éditeurs

à Paris